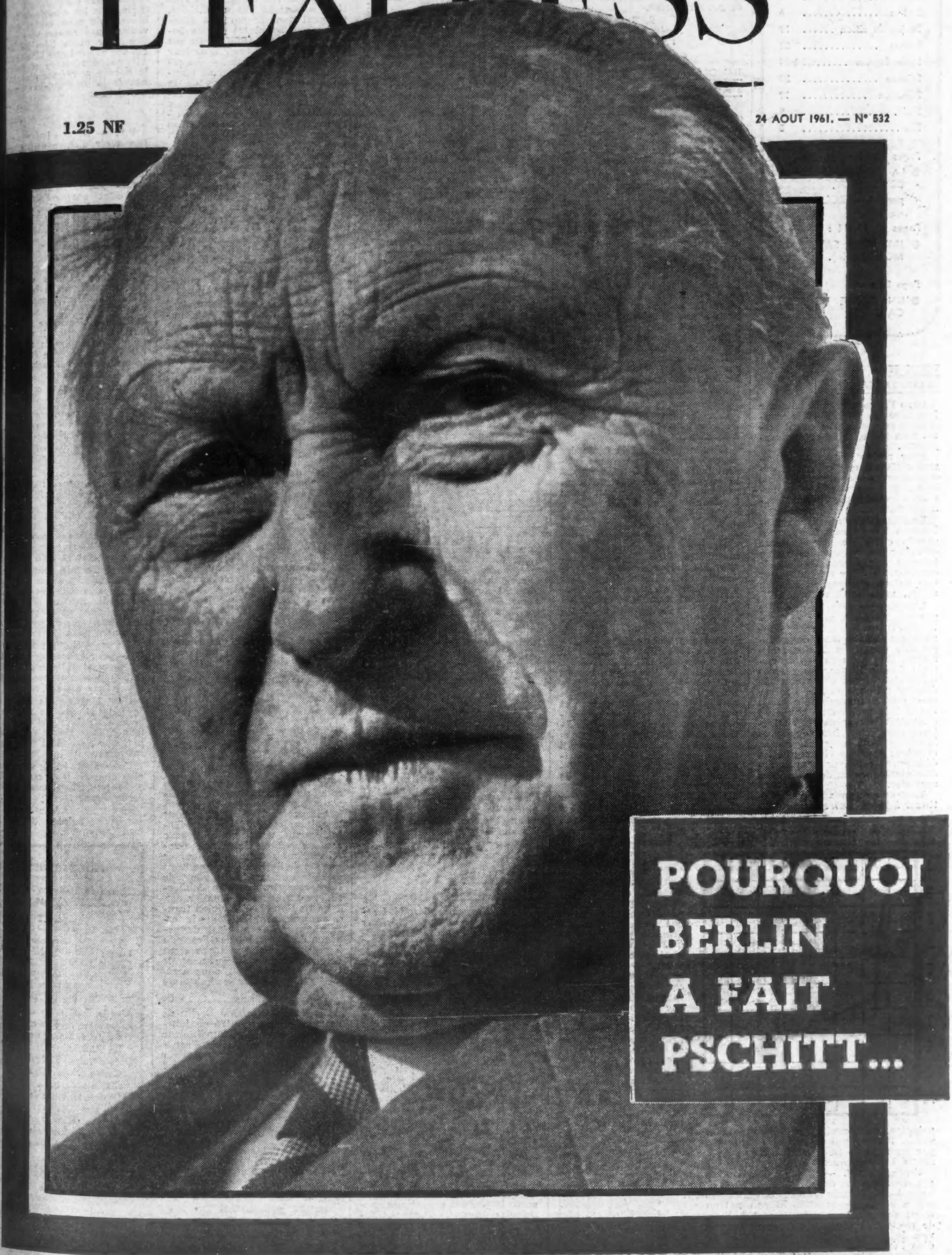
EAN DANIEL TEMOIGNE...

(Page 3.)

L'EXPRESS

1.25 NF

24 AOUT 1961. — N° 532



(Dalmas.)

LE CHANCELIER ADENAUER

« Les hommes prudents savent se faire toujours un mérite de ce que la nécessité les contraint de faire. »

(Machiavel - Discours...)

INDEX

Berlin	8
Bizerte	4
Cinéma	27
J. Daniel	3
J. Effel	5
Enfants	7
Guinée	6
Justice	6
Le jeu du citron	19
Lettres	22
Mme Express	15 à 18
Science	20
Sélection	19
Siné	9
Tim	8

Pages 10, 11 :
- LA GRANDE BATAILLE DE KENNEDY, par K.S. KAROL.

Pages 12, 13, 14 :
- 120' POUR SAUVER LE MONDE (Fin).

Page 23 :
- UN CONTE DE JEAN CAU.

TERNE ET DECOURAGEANT ?

Dans l'enquête sur la jeunesse française je trouve cette conclusion sur son état : « c'est terne, bien terne, et assez décourageant ».

Pour rester juste, permettez-moi d'ajouter que « terne et décourageant » s'appliquent aussi bien aux gouvernements et dirigeants français depuis une trentaine d'année.

Empêtrés dans un réseau d'influences trop intéressées, nos grands chefs ne savent guère qu'éviter les responsabilités en laissant aux échecs français le caractère de force majeure pour une nation quelquefois un peu agitée, mais jamais dirigée.

L'Angleterre actuelle ne brille pas par l'énergie, mais sa politique d'Outre-Mer est encore une politique intelligible, donc applicable sans trop de démoralisation. Que nous en soyons arrivés à collectionner les guerres coloniales et les charges de la décolonisation, qu'à Paris même une police innombrable nous laisse à la merci d'un concours d'attentats terroristes et contre-terroristes, c'est beaucoup plus impresionnant pour les jeunes, et même pour les vieux, que les déficiences relatives de nos armes atomiques ou de nos fusées spatiales.

Tout ce que vous pouvez continuer à faire et dire pour ramener à une honorable démocratie, la République Française, me paraît très utile, ne fût-ce que par le bon exemple, à la rééducation civique de jeunes privés surtout d'exemples sociaux et politiques.

Les moyens techniques les plus nouveaux ne dispensent pas d'un minimum de cohérence politique et sociale. Et réciproquement, il serait injuste d'imputer aux jeunes exécutants, les absurdités de l'anarchie centrale faisant souvent chez nous figure de gouvernement.

S. TRAVERS,
ingénieur en chef de l'Artillerie Navale,
Viroflay.

IMMOLES A LA STATISTIQUE

J'ai dix-sept ans et, depuis quelques mois, conquis par votre journal. J'ai été intéressé et directement concerné par l'enquête sur la jeunesse, irrité de vous voir sacrifier certains de nous qui suivons assidûment nos études et qui sans être majoritaires existons.

Nous sommes des milliers qui passons le baccalauréat, ne portons blousons ni noirs ni dorés, allant modérément au cinéma, ne lisant plus Mickey, mais appréciant Camus, Mauriac, Montaigne et Valéry.

Nous ne voulons être ni Saint-Ex ni Napoléon ; nous ne rêvons pas d'une « vie peinarde » entre la pêche et le potager. Nous avons l'intention de lutter pour nous réaliser au cours d'une existence que déjà nous prévoyons pleine d'embûches.

Il y a encore des jeunes dignes de la génération précédente. Ne les immolez pas à la statistique.

GUY SORMANN,
Sartrouville.

LA FORMULE

C'est uniquement la faute des parents si certains garçons passent leurs loisirs à traîner dans la rue ou à lire des histoires malpropres... et prennent ainsi le chemin du Tribunal.

Dès l'âge de 12 ans, il n'y a qu'à les obliger à faire du sport... les obliger à mettre un petit short très court le jeudi matin dès le réveil (même pendant les périodes les plus froides de l'hiver)... et les obliger à se rendre au stade pour l'entraînement gymnique et sportif réservé aux jeunes de la catégorie « Minimes ».

Les obliger à nouveau à enfiler un short pour aller participer aux rencontres sportives du dimanche matin... Mes fils, Alain, 12 ans 1/2 et Dominique, 14 ans, sont élevés selon cette dure méthode et je vous certifie qu'ils ne sont jamais malades et n'ont pas le loisir de se laisser entraîner vers les mauvaises distractions et les lectures nocives.

Si nous aimons nos garçons, il est de notre devoir de les diriger vers le stade afin qu'ils deviennent des hommes sains de corps et d'esprit.

Un ballon de football et un short, il ne faut rien de plus pour votre garçon et n'oubliez pas que l'on ne rencontre jamais de « Blousons noirs » dans les associations de jeunes sportifs.

Mme FRANÇOISE DUMEIGE,
Amiens (Somme).

FUTUR PHYSICIEN

Je vous écrit au sujet de l'enquête de Madame Express : « Qui sont nos fils ? ».

J'ai dix-sept ans, je suis étudiant, entrant en Mathématiques élémentaires, voulant être plus tard physicien atomiste. Cependant, si l'on me demandait si je voudrais être Einstein, je répondrais par la négative, voulant avant tout être moi-même.

J'ai été étonné de tous les méfaits que Madame Express attribue à la technique. Madame Express explique la débauche de certains jeunes et leur esprit de destruction (blousons noirs) par la technique.

Je pense que certaines théories intellectuelles et existentialistes sur l'amour sont bien plus dangereuses, particulièrement sur le plan psychique, que les prétendus méfaits de la technique. Il nous appartient à nous autres jeunes d'éviter une trop grande dispersion entraînant la destruction de la personne, de l'enthousiasme, de l'effort et de la volonté, et ceci indépendamment de la technique.

Le progrès technique libérant l'homme des contraintes matérielles, celui-ci se tournera vers le moral et le spirituel selon ses convictions.

Ainsi disparaîtra ce que Madame Express appelle le conditionnement qui n'est, je l'espère, qu'une étape dans le progrès technique.

Si Bergson a réclamé un supplément d'âme, réclamons donc un supplément de technique et optons pour « l'homo faber » seul susceptible de réaliser les aspirations humaines.

JOSEPH SARFATI,
Paris.

AUX JEUNES DE VIEILLIR

« La coupure entre les générations n'a jamais été aussi grande qu'aujourd'hui », dites-vous. Admettons-le, c'est une conséquence du progrès qui va trop vite. Et aussi des moyens modernes de propagande et de divertissement qui ont surtout prise sur les jeunes. Mais cette coupure a toujours existé et a toujours créé des problèmes.

Quand j'étais enfant, j'avais l'impression qu'il y avait un gouffre infranchissable entre ma génération et celle des adultes, je l'ai hélas ! franchi sans difficulté. Les jeunes d'aujourd'hui le franchiront aussi, qu'ils aillent dans la lune ou non.

Les « vieux » n'ont pas à essayer de faire des efforts pour combler le fossé, ils n'y arriveront pas, quoi qu'ils fassent, et vous n'y arriverez pas non plus malgré votre bonne volonté. Par contre les jeunes arriveront, sauf s'ils se tuent, à devenir vieux et seront à leur tour coupés de la génération suivante.

P. GAYES,
Marciac (Gers).

CAFE CHAUD, POURQUOI PAS ?

A qui Françoise Giroud fera-t-elle croire que « pour sécréter des cosmonautes, des Russes vivent mal, et ils l'acceptent » ? Pense-t-elle vraiment que le régime soi-disant « communiste » leur permet de faire un choix ? Entre, par exemple, la bombe thermonucléaire et le « café chaud » ?

Le « café chaud », opposé, en tant que valeur de l'Occident, à la « civilisation communiste » c'est encore une fiction de Françoise Giroud. L'Occident officiel oppose à la Russie officielle les valeurs « chrétiennes », etc., et, pour « sauver » ces valeurs, il est prêt à faire sauter la planète. La Russie officielle de son côté est prête à en faire autant pour défendre son « communisme.»

Françoise Giroud sait que tous les gouvernements du monde sont « idéalistes », alors que les peuples préfèrent le café chaud et des biens semblables pour pouvoir vivre et penser aux choses éternelles. C'est par « idéalisme » que les maîtres du monde feront périr l'humanité, qui, dans son immense majorité, demande à vivre d'abord. Est-ce du « matérialisme » que de souhaiter que le « café chaud » soit assuré à tous les hommes sur la terre, avant que les astronautes atteignent la lune ?

MAXIME LEBUR,
Hyères.

QUE LISENT LES JEUNES SOVIETIQUES ?

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre éditorial : « De Tintin à Titov ». Vous avez mille fois raison de dénoncer l'escroquerie qui consiste à dire que la conquête de l'espace est l'œuvre du monde entier alors qu'elle a été réalisée par une civilisation spécifique et dans un but précis.

Les illustrés du genre « Tintin » n'existent pas en U.R.S.S. On peut donc se poser la question : que lisent les jeunes Soviétiques de 6 à 16 ans ? Qu'ont lu Gagarine et Titov ? D'où leur est venue la vocation ? — La réponse a été donnée par de nombreuses enquêtes auprès de la jeunesse soviétique, et tout récemment, par Gagarine et Titov eux-mêmes : *Les jeunes Soviétiques lisent de la science-fiction et surtout de la science-fiction française.*

Les écrivains de science-fiction français du XIXe siècle et du début du XXe : Jules Verne, Louis Boussenard, Louis Jacolliot, constituent le gros de leur lecture. Et ils lisent beaucoup la science-fiction moderne, par exemple : « La Guerre du Feu », par J.-H. Rosny Aîné ou « Les Robinsons du Cosmos », par Francis Garsac. Et ces lectures massives suivies de discussions ont deux conséquences politiques importantes :

1° La France a encore, malgré tout, en 1961, un prestige immense en U.R.S.S.

2° La science-fiction soviétique, influencée par l'optimisme des auteurs français et non par le désespoir des auteurs américains, est d'une audace politique inouïe. C'est une littérature révolutionnaire au vrai sens du mot.

Efremov dans « La Nébuleuse d'Andromède » commence son récit mille ans après la fin du communisme et décrit un monde où personne n'a jamais entendu parler de Marx et de Lénine, alors que tous les archétypes classique de l'humanité et notamment des Dieux grecs survivent. En dépit des attaques violentes d'une partie de la presse soviétique, on lui donne le grand prix du meilleur ouvrage pour la Jeunesse 1960. Zabeline, dans « La Ceinture de Vie », décrit les combats qui se livrent au moment de la dissolution du parti communiste en 1980. Doudintzev dénonce les fautes et les erreurs du régime. Non seulement ces auteurs ne sont pas en prison mais encore leurs œuvres ont une très grande diffusion, dans la même présentation que Jules Verne et dans les collections qui publient Jules Verne, Rosny et Garsac.

JACQUES BERGIER,
Paris.

POUR BERLIN

Vraiment on aura tout vu en ce siècle maudit. En effet, après avoir par trois fois en 90 ans fait la guerre à l'Allemagne pour la vaincre et la démembrer définitivement, voilà que la France est prête à en faire une quatrième, mais cette fois pour le compte de Berlin... Si on en croit la note que de Gaulle vient de faire remettre par son Ambassadeur à son ami Adenauer.

La Radio et la Télévision françaises préparent d'ailleurs le terrain en créant un état de panique dans l'esprit des Français à propos des mesures que vient de prendre le gouvernement de l'Allemagne de l'Est pour arrêter l'hémorragie de ses habitants et de son mark.

Aujourd'hui, le correspondant de la T.V. française à Berlin ne nous a-t-il pas montré un journal allemand portant un énorme titre : « De Gaulle et la France prêts à intervenir pour sauver Berlin menacé par les Russes » ?

Il faut dire que, pour nos dirigeants actuels, une guerre de plus ou de moins, cela ne peut avoir de l'importance.

C'est égal, rêvons-nous ou faisons-nous un horrible cauchemar ?

Je me le demande, pour qui et pourquoi sont morts des millions d'hommes dans les camps de concentration nazis, ou dans les batailles de libération nationale ?

Pauvre France, par qui es-tu dirigée ? Et pauvre jeunesse !

ARMAND BATAILLE,
Marseille.

CES BONS ALLEMANDS

Puisque personne ne s'en charge, peut-être pourriez-vous, vous « L'Express » qui conservez un certain franc-parler à vos risques et périls, dire à ces bons Allemands qui ont la candeur de nous accuser de les trahir (*sic*), que, s'ils n'avaient pas — pauvres victimes — déclenché certaine guerre mondiale en 1939, les Russes ne seraient pas en train actuellement de dresser à Berlin des chicanes.

Mais je m'attends plutôt à voir incessamment de Gaulle revêtir à nouveau son uniforme naphtaliné pour lancer l'anathème sur les « naïfs de la trahison » de mon espèce qui ne veulent pas comprendre que la Grandeur et la Sécurité de la France exigent que l'Unité d'une Allemagne réarmée et dotée de la Bombe se refasse d'urgence à nos frais de donneurs de sang universels.

P. V.,
Paris.

P.S. — Si ma lettre ne doit pas avoir d'autre utilité, pourrait-elle au moins être pour moi l'occasion de dire par votre intermédiaire à Jean Effel, que j'ai connu jadis, combien me réjouissent chaque semaine, en ces temps peu drôles, ses dessins percutants ?

PAR EXEMPLE

Je tiens à vous signaler le fait suivant, assez banal peut-être, mais intéressant pour le moins :

Etant allé acheter votre journal jeudi dernier, il m'a été répondu qu'il n'y en avait plus, car la gendarmerie était passée le matin, et avait acheté les dix numéros reçus.

A mon sens, tout commentaire est superflu.

UN NOUVEAU LECTEUR DE 19 ANS QUI VOUS RESTERA FIDÈLE,
Saint-Martin-du-Tertre
(Seine-et-Oise).

L'AMOUR

Tout en refusant de faire du culte de personnalité, j'estime que le général de Gaulle est d'une sincérité et d'une intégrité totales dans sa foi en la France et dans son désir de donner à notre pays la place qui lui convient et qu'il mérite.

Je pense que, tout en faisant une critique positive de sa politique, nous devrions tous, nous Français, qui que nous soyons, l'aider dans sa tâche immense, car en fin de compte, il s'agit de notre pays. la France.

Je pense qu'il faudrait tout faire pour essayer de rassembler les Français, et non de les diviser, étant donné que notre destin à tous est en jeu.

C'est à travers la France que je vois et que je respecte le général de Gaulle, et on peut affirmer, sans risque de se tromper, que c'est ainsi qu'il se voit lui-même.

Cette attitude, de sa part, n'a rien d'orgueilleux, car cela s'appelle tout simplement l'Amour de la France.

Jean JUX,
Saintes (Ch.-Mar.)

Mots croisés N° 306

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3						■		
4		■						
5					■			
6			■					
7				■				
8						■		
9								
10								

Horizontalement. — 1. Grâce à sa longue descente, une lointaine réplique put être donnée à Orléans. — 2. Ce que toute femme affirme ne pas être et ce qu'effectivement elle n'est qu'occasionnellement. — 3. Trouvait sans doute qu'un incendie ferait bien dans sa vie d'artiste. Désigne abréviativement une partie du monde, dans une vieille expression militaire. — 4. Il faudrait la faire sur mesure. — 5. De la nature d'un des quatre éléments. Perce une croûte, pour assurer la croûte. — 6. Mal vu par certains, parce qu'il est plaisant. En principe, c'est vraiment le bon patron. — 7. La toute nouvelle vague. Préfixe qui concerne le dehors. — 8. Séparé de sa maman, par un athlète. Deux voisines d'une série de six. — 9. Plus productif à Billancourt qu'en Turquie. — 10. Bien enraciné.

Verticalement. — I. Ville des Etats-Unis apparentée à un ordre qui scandalisa Mirabeau. — II. Témoin d'une naissance divine. Il n'y a aucune confusion, si son patron est aussi son mari. — III. Permet à l'avorton de manier la tonne. Quatre qui se suivent, vers la fin. — IV. Peuvent affecter les citadins l'été, les ruraux en toute saison et les capitaux « par mauvais temps ». Où l'on repart à zéro. — V. Voie britannique. Dirigent de certaine façon. — VI. Désinence de noms de chefs barbares. La plus grande de cinq parties. Ne se prononcent pas toujours. — VII. Chargé de marquer des poids et des mesures. — VIII. Il est difficile d'y boire en Suisse.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	T	H	A	G	E
2	A	M	E	R	I	C	A	N
3	T	O	■	I	R	O	N	T
4	A	U	R	E	S	■	S	R
5	P	R	O	R	O	G	E	E
6	L	A	M	E	N	A	■	L
7	A	M	A	S	■	R	D	A
8	S	O	N	■	L	A	I	C
9	M	U	C	O	S	I	T	E
10	E	R	E	I	N	T	E	E

Solution du N° 305

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

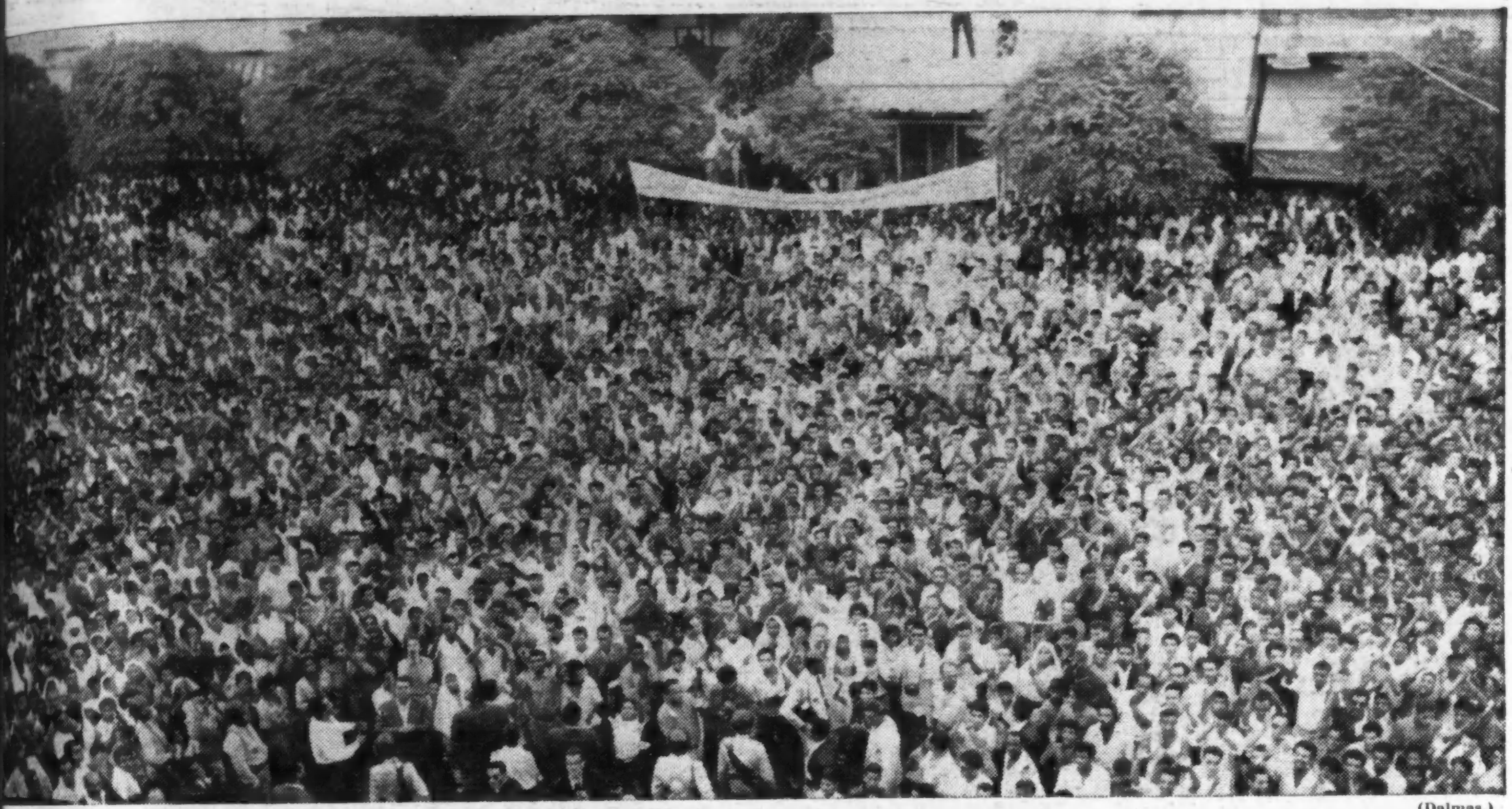
Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
(Autres tarifs sur demande.)	
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général : J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

4 AOUT 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 532



(Dalmas.)

LA GRANDE MANIFESTATION DE SAMEDI, A TUNIS.
L'Etat-Major lui-même était hostile à l'opération.

TÉMOIGNAGE

Une erreur

● *Cinq semaines après avoir été grièvement blessé à Bizerte Jean Daniel a pu, de son lit, dicter son premier article.*

PARCE que j'ai reçu, moi, journaliste français, et de la part d'une patrouille française, une rafale de pistolet-mitrailleur destinée à des civils tunisiens, je ne me crois ni mieux ni moins bien placé qu'avant pour juger de quoi que ce soit. J'entends d'ailleurs rapidement passer sur cette blessure en disant qu'elle poursuit son cours, lequel est bien long : s'attarder davantage, après tout ce que nous avons vu à Bizerte et ailleurs, serait tomber dans l'indécence.

Sans doute, en revanche, aurait-il été décent de raconter comment j'ai été soigné — admirablement — par des chirurgiens tunisiens, élèves des professeurs français qui me suivent aujourd'hui à Paris ; comment d'autres Tunisiens m'ont sauvé la vie (il est vrai qu'il s'agissait de véritables amis, c'est-à-dire sans nationalité) ; comment des officiers tunisiens, à peine sortis de Saint-Cyr, m'ont parlé à l'hôpital de leur séjour en France ; comment enfin j'ai participé aux souffrances d'un peuple dont je n'avais connu jusque là que les plaisirs et la douceur. Mais, tout cela, je me promets de le faire une autre fois et sur un autre ton.

De ce que le destin ait détourné sur moi les balles destinées à des Tunisiens, certains ont conclu au symbole. D'autres m'ont fait comprendre, avec d'ailleurs beaucoup d'amitié, que « je l'avais bien cherché » et qu'il était plus ou moins normal que les paras aient fait par hasard à Tunis ce qu'ils auraient voulu faire intentionnellement à Alger.

En fait, je ne veux y voir qu'une histoire absurde. Une histoire qui m'a rappelé mon baptême du feu en Normandie, lors du débarquement, alors que j'étaits dans la Division Leclerc et que l'unité blindée dont ma Compagnie faisait partie avait été bombardée par une escadrille américaine. C'était une erreur. Mais c'est ainsi que nous avons vu comme premiers morts de cette guerre les cadavres calcinés de nos amis qui avaient essayé en vain de sortir par les tourelles de leurs chars. Une erreur... (1).

Il y a cinq semaines que tout cela s'est passé et, aujourdhui que j'émerge enfin de cet océan de brumes formées par les anesthésies, les antibiotiques et les tranquillisants, voici qu'on parle encore, ou à nouveau, de Bizerte et que les affaires franco-tunisiennes tiennent la vedette en pleine crise de Berlin. Ne s'est-il donc rien passé pendant ces cinq semaines ?

Un problème personnel

Je retrouve exactement la même atmosphère : dans l'opinion savamment créée par les grands quotidiens, la radio et la télévision, il apparaît que Bourguiba est un fou dangereux qui ne sait pas quoi faire pour s'en sortir ; que le coq gaulois ne doit pas se soucier de la dignité des peuples ou du jugement de ses amis. Il apparaît surtout qu'aucun Français n'a envie de sortir des vacances pour repenser, personnellement, les affaires politiques qui le concernent. Tout s'est passé comme si de Gaulle et Bourguiba avaient profité des torpeurs de l'été pour régler un problème personnel en prenant leurs humeurs pour l'honneur des nations qu'ils représentent. Et, aujourd'hui, il semble que décidément rien n'ait changé. On en est encore là.

Non, rien n'est changé : les débats actuels aux Nations Unies ne régleront pas, tout le monde le sait, le problème qui intéresse la Tunisie et la France, ni le problème insolite, particulier, exaspérant des rapports personnels du général de Gaulle et du président Bourguiba.

A l'O.N.U., ce que cherchent, avec un acharnement bien révélateur, les délégués tunisiens, ce n'est pas encore la mise en procès de l'Occident, ni même l'éclatement de la Communauté ou la refonte de la solidarité arabe, maintenant que Bourguiba et Nasser sont réconciliés ; ce qu'ils cherchent, c'est l'isolement de la France à l'intérieur du camp occidental, c'est la mise à l'index de de Gaulle par les Anglo-Saxons et notamment par l'administration Kennedy.

Il s'agit de se venger du général de Gaulle, de sa morgue, de son mépris, du funeste machiavélisme dont il a fait preuve après Rambouillet, de sa « victoire » militaire sur le terrain, de son incroyable télégramme de félicitations à l'amiral Aman. Hélas ! pour tout cela, le président Bourguiba risque bien d'être l'interprète de son peuple unanime, quelle que soit la critique dont il a été lui-même l'objet pour les conditions dans lesquelles il a déclenché, le 19 juillet, son opération.

Du côté français, l'attitude a été exactement la même, c'était manifeste : à Bizerte, en effet, les Français n'avaient aucunement l'intention de punir (et de quoi ?) le peuple tunisien, d'infliger une défaite à ses troupes ou de manifester une présence coloniale. On a pas su, à l'époque, que non seulement les autorités civiles (plusieurs membres de l'ambassade me l'ont personnellement expliqué), non seulement l'amirauté mais encore le ministère des Armées lui-même et l'état-major général étaient hostiles à l'opération de répression.

Des années d'efforts

Ainsi le général de Gaulle prisonnier d'aucun ultimatum, embarrassé par aucune exigence, n'ayant à donner des gages à personne et aucune concession à faire au chef de son armée, a-t-il, seul, et délibérément, choisi de « donner une leçon » au président Bourguiba. La leçon, ce fut comme on sait 675 morts dont 32 du côté français. Ce fut la rupture des relations diplomatiques, l'appel à Krouchtchev, la réconciliation avec Nasser, l'écartèlement de la Communauté prise entre la solidarité africaine et les engagements envers la France, les expulsions des Français de Tunisie, et tout un immense capital de prestige, d'intérêts et de culture mis en cause.

Il y avait une époque, celle du combat de David et de Goliath, des Horaces et des Curiaces, où les peuples s'en remettaient au combat singulier de leur représentant. Dans l'hôpital où j'étais et où les nuits retentissaient des cris des agonisants, on aurait très bien compris que ces questions d'honneur fussent réglées par le général de Gaulle et M. Bourguiba seuls, dans je ne sais quel étrange et singulier duel. Mais cette impression n'a prévalu que les deux premiers jours ; ensuite il a bien fallu faire le bilan : 600 morts d'un côté, 30 de l'autre. Et bien voir que de toute façon il ne restait qu'une seule chose : c'était que les parachutistes occupaient une ville tunisienne, une ville d'un pays souverain et indépendant, et qu'alors, sur le fond, après une période d'hésitation, le nationalisme tunisien s'identifiait une fois encore aux capricieuses variations du bourguibisme.

Ce que j'ai retiré de mon expérience ? C'est d'abord la conviction que les Tunisiens ne pourront pas accepter une négociation qui ne comprenne pas un calendrier d'évacuation et que Bourguiba, en ce sens, n'est plus au-delà de son peuple mais en deçà ; c'est qu'il faudra des années et des années d'efforts, d'habileté et de bonne volonté patiente avant de retrouver cet exceptionnel climat d'accueil et de compréhension pour les choses françaises qui était celui de la Tunisie avant Bizerte ; c'est qu'il appartient aux Tunisiens de décider ce qu'ils veulent et comment ils le veulent ; mais que, pour nous, il est bien temps de faire comprendre quelle conception le peuple français se fait de son honneur, quand il estime que cet honneur est mis en cause, et comment il désire que réparation soit faite.

Parce qu'à Bizerte, il faut le dire, passées les premières minutes et les première rafales — plus exactement, une fois pulvérisées les batteries d'artillerie tunisiennes — il s'est agi de tout sauf de l'honneur : de la semonce, on est passé au massacre.

Le massacre pour venger l'irritation, même justifiée, d'un épiderme sensibilisé, c'est cela la politique française en l'été 1961 ?...

JEAN DANIEL.

(1) Qu'on me passe ce rappel : mais j'ai eu pendant longtemps cette obsession de l'erreur, au point d'avoir fait il y a quelque dix ans, poussé par Camus, un petit récit intitulé : « L'Erreur ».

BIZERTE

La session des « Petits »

Pour la première fois, l'Assemblée générale de l'O.N.U. s'est réunie contre le gré des trois grands occidentaux. L'avenir des relations entre l'Ouest et l'Afrique est en train de se jouer.

« *Je ne désespère pas de voir les Alliés voter contre la France aux Nations Unies, comme l'ont déjà fait les Etats-Unis en prenant position contre le Portugal* ». En prononçant ces paroles à Sousse, la semaine dernière, le président Bourguiba définissait son principal objectif diplomatique. Et si ses espoirs ont été partiellement déçus, dès mardi, par les déclarations de M. Stevenson, ils n'en demeurent pas moins la clef du débat qui se déroule actuellement à New York. Les dirigeants tunisiens escomptent encore un revirement anglo-saxon sous la pression des nations afro-asiatiques qui constituent, soit avec l'Est, soit avec l'Ouest, une majorité certaine à l'O.N.U.

Toutefois les dirigeants tunisiens savent qu'il leur faut pratiquement attendre la fin de la session extraordinaire avant que ne se concrétisent leurs espoirs. Car si l'ambassadeur américain à Tunis, M. Warmsley, a constamment soutenu le président Bourguiba et multiplié les rapports, avant et pendant la crise, pour amener le Département d'Etat à prendre ses distances vis-à-vis de la France, allant même, dit-on, jusqu'à mettre sa démission dans la balance, si l'ambassadeur britannique, suivi en cela par plusieurs représentants occidentaux, est intervenu dans le même sens, il reste que le calcul du général de Gaulle s'est vérifié, au moins pendant le premier mois de la crise : le problème de Berlin a tout balayé et a contraint les membres de l'Alliance Atlantique à appuyer de tout leur poids la France.

Entre de Gaulle et Stevenson

Les Tunisiens le savent parfaitement, eux qui ont suivi avec amertume les efforts considérables qu'ont déployés les Etats-Unis dans les couloirs de l'O.N.U. pour éviter qu'une Assemblée extraordinaire se réunisse pour débattre de Bizerte. Mais, ajoutent-ils, le fait que le débat ait finalement eu lieu constitue un fait nouveau qui doit amener les Américains et les alliés de la France à réfléchir : c'est la première fois, en effet, que les Nations Unies se réunissent contre la volonté des trois Grands, de la France, des U.S.A. et de la Grande-Bretagne. La conclusion a été vite tirée par les spécialistes américains. Selon des rapports reçus à Tunis, elle se résumerait ainsi : « *Va-t-il falloir, pour gagner à Berlin, perdre le tiers monde et le contrôle des Nations Unies ?* »

(U.S.I.S.)
M. ADLAI STEVENSON, REPRÉSENTANT DES ETATS-UNIS A L'O.N.U.
Une promesse non tenue ?

C'était pour répondre à cette question, pour tenter de concilier les exigences de la solidarité occidentale et de leur politique à l'égard des pays neufs que les Etats-Unis avaient voté contre le Portugal et défendu certaines positions algériennes. La crise de Bizerte a tout remis en question et paraît avoir dilapidé une bonne partie du capital de crédit dont disposaient les Américains. Leurs diplomates sont allés très loin dans le soutien au général de Gaulle. Nombre d'entre eux constatent qu'ils l'ont fait en vain, que la position française ne s'est nullement assouplie et que l'impasse reste aussi totale. Selon des informations parvenues à Tunis, le général de Gaulle aurait promis à M. Stevenson de faire replier les forces françaises sur la base proprement dite, afin de permettre l'ouverture de négociations. Cette promesse, non tenue, pèserait actuellement dans les relations franco-américaines, et jouerait également dans le sens d'un revirement, ou tout au moins d'une neutralité américaine.

Mais ce n'est pas tout.

Le problème de Berlin lui-même, par un effet de boomerang, contribue maintenant à renforcer la position tunisienne. Plusieurs démarches ont été effectuées auprès du Département d'Etat par des diplomates du tiers monde : « *Vous nous demandez*, disent-ils, *de soutenir la position occidentale à Berlin au nom du principe d'autodétermination et de liberté que la France bafoue en Afrique du Nord. Comment pourrions-nous croire en votre sincérité ?* »

Le coup de Jarnac

Les Etats-Unis sont ainsi contraints de tenir compte, en prévision de leurs prochains affrontements avec les pays de l'Est aux Nations Unies, de l'opinion de certains Etats qui, militairement, ne représentent rien. Il ne leur suffit pas d'affirmir l'Alliance Atlantique. La bataille peut être perdue ailleurs. « *Il serait piquant*, me disait une personnalité tunisienne, *que la France fasse les frais des futures négociations qui doivent s'ouvrir à propos de Berlin et de la préparation diplomatique que ces négociations impliquent* ».

Sans doute, est-ce aller un peu vite. Mais une brèche semble ouverte. Il n'est pas dit que le coup de théâtre, « le coup de Jarnac », ai-je même entendu dire, qu'escomptent les Tunisiens se produise, mais ils ont tout fait pour qu'il ait lieu. Ils ont, d'abord, parfaitement choisi leur terrain. « *Nous ne cherchons nullement une condamnation de la France*, m'a dit Mohammed Masmoudi, le ministre de l'Information tunisien ; *nous ne voulons tenir aucun langage inspiré par la colère, la rancœur ou la haine. Nous pleurons nos victimes mais nous n'en parlerons pas. Nous voulons seulement qu'un certain nombre de principes fondamentaux, élémentaires et clairs soient affirmés, des principes que les Nations Unies ne peuvent pas rejeter sans se renier* ».

Une force de frappe « morale »

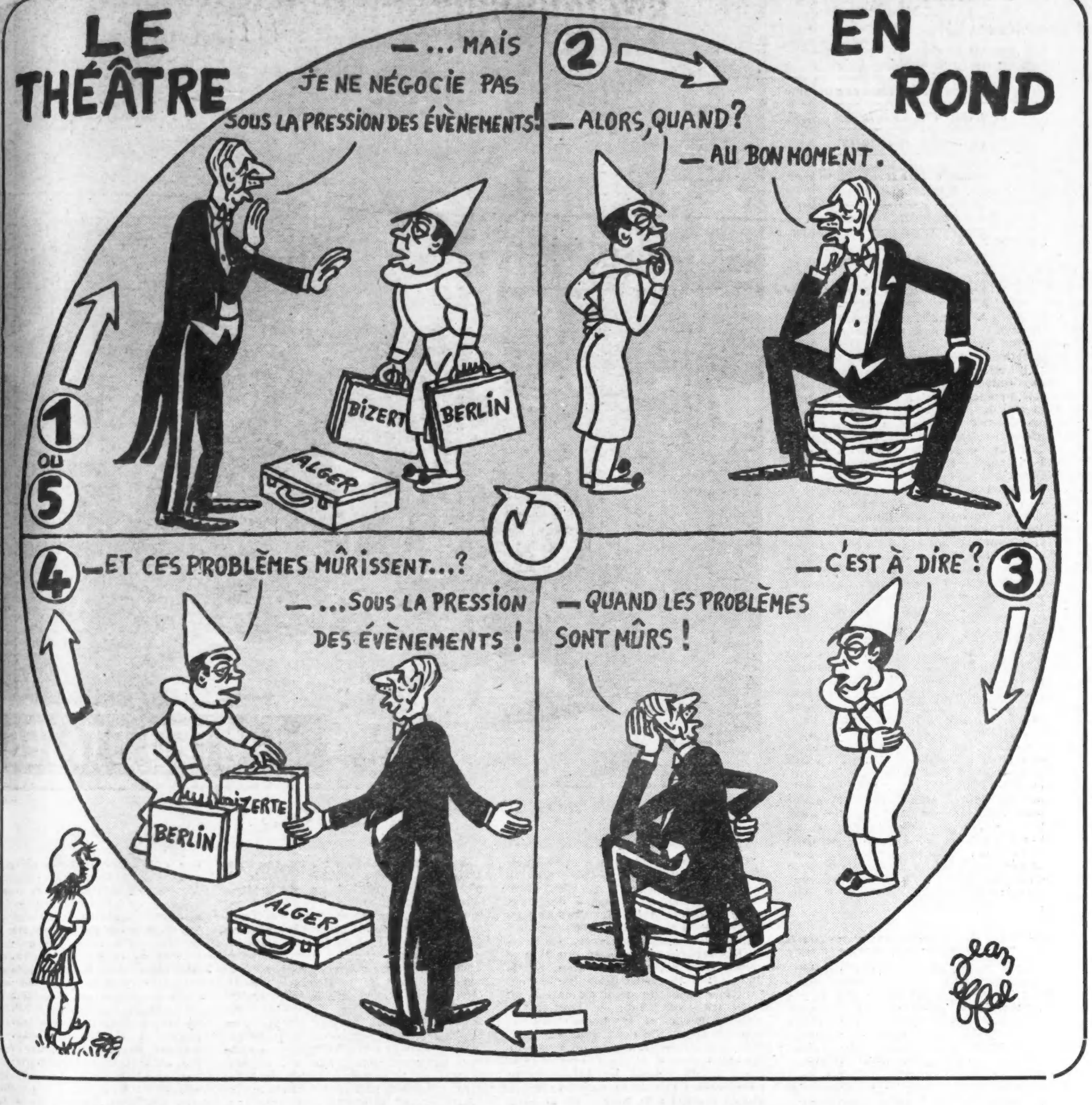
Des instructions très précises ont été adressées en ce sens par le gouvernement tunisien à M. Mongi Slim, le représentant tunisien aux Nations Unies. Ce dernier a dû s'opposer, parfois avec une très grande fermeté, à certains membres du groupe afro-asiatique qui étaient tentés de donner aux motions préparées un ton agressif et passionnel. Le président Bourguiba a même souhaité, en un sens, « dépolitiser » le débat. Il a voulu que les principes affirmés sortent du contexte des rivalités Est-Ouest de la guerre froide, afin d'approcher au maximum d'une unanimité idéale. « *Il faut que l'O.N.U. ait à choisir entre la justice et le droit d'une part, les humeurs françaises de l'autre* », m'a dit une personnalité tunisienne.

Les principes que les Tunisiens entendent rappeler sont les suivants : respect de la souveraineté d'Etats faibles mais indépendants et impossibilité de maintenir des forces armées étrangères contre la volonté des peuples et des gouvernements. « *L'actuel débat des Nations Unies*, a ajouté M. Masmoudi, *constitue un tournant dans l'histoire des institutions internationales. C'est la question de l'O.N.U. en tant que telle qui est posée. Il y a d'abord l'attitude de la France. Plusieurs Etats, qui ne sont pas nécessairement nos alliés,* jugent *que l'abstention du gouvernement français et sa décision de considérer comme nuls et non avenus les travaux effectués, sont extrêmement graves. La France est un des membres fondateurs des Nations Unies, une des grandes puissances et ses responsabilités vont au-delà de l'attitude d'un simple membre. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à la Société des Nations, la défunte S.D.N., au moment où Mussolini, qui menait une guerre coloniale en Ethiopie, l'a quittée. Est-ce que la France ferait de même. Si la S.D.N. est morte, c'est de cet éclatement et de cette impuissance. La leçon ne doit pas être perdue pour les Nations Unies. Surtout pour cette session qui est la session des petits, si j'ose dire, des Petits qui se sont réunis malgré l'opposition des Grands. Il me semble que les alliés de la France devraient tenir compte de tout cela* ».

Ce que les Tunisiens attendent essentiellement des Nations Unies, c'est donc qu'elles apportent, à la plus forte majorité possible, une caution morale à leur thèse. « *Nous cherchons une force de frappe morale* » m'a dit un Tunisien. C'est à partir de cela qu'ils escomptent l'ouverture de négociations avec la France sur d'autres bases que le « Statu quo ante ». Ils savent qu'il faudra du temps et ils se préparent à une crise longue. Ils le font du reste avec une certaine témérité. J'ai été frappé du calme et de la certitude qu'ils manifestent. Pour eux, il ne fait aucun doute que la France évacuera Bizerte. Quand, comment, cela est encore imprécis, mais ne constitue pour eux, pour reprendre le vocabulaire du chef de l'Etat français, que des péripéties.

Une démonstration urgente

Cet état d'esprit est nouveau. Il y a quinze jours encore, c'était la colère et un certain affolement dans la recherche d'alliés nouveaux. Depuis, Bourguiba a été plébiscité en plein Tunis. Selon les calculs les plus sûrs, près de cent mille personnes ont défilé samedi devant le chef de l'Etat tunisien qui a pu mesurer que son crédit demeurait entier. Il devenait



urgent de faire cette démonstration. Les ambassades les plus favorables à l'expérience tunisienne se demandaient, en effet, si les coups portés au bourguibisme avaient laissé Bourguiba intact, et celui-ci en était pleinement conscient. Au cours du Conseil de cabinet qui précéda le déclenchement des manifestations de la semaine dernière, les ministres s'étaient prononcés contre d'éventuels mouvements à Bizerte même, et Bourguiba s'était rangé à leur avis. Rentré dans son palais de la Marsa, cependant, il décida que Bizerte manifesterait également, ce qu'il annonça seulement le lendemain dans son discours de Sousse, à la grande surprise des personnalités présentes.

Toute une nuit, un millier de militants du Néo-Destour (et non plusieurs dizaines de milliers comme on l'a dit) s'opposèrent aux paras et aux forces françaises. Pas un coup de feu ne fut tiré ni d'un côté ni de l'autre. Pourquoi ? Le commandant français avait remarquablement préparé ses hommes sur un seul thème : « *Ne tombez pas dans le piège ; si vous tirez les Tunisiens ont gagné* ». Les paras se battirent donc à coups de pierres, de bouteilles ou de poings. « *Ce n'était pourtant pas l'envie de tirer qui nous manquait* », avouait le lendemain un jeune para. Mais la démonstration était faite que les troupes les plus dures ne demandent qu'à comprendre une situation clairement et à être commandées réellement.

Du côté tunisien, des ordres formels avaient été donnés de la même manière : « *N'employer, en aucun cas, des armes* ». L'objectif était seulement de remettre une motion au gouverneur de Bizerte, et de traverser pour cela les lignes françaises. On devait apprendre le lendemain que trois motions avaient réussi à passer : prudents les Tunisiens avaient mis en piste un certain nombre de messagers, et trois d'entre eux réussirent à atteindre le but.

L'invitation de Belgrade

Ainsi, tout semble se conjuguer, du côté français comme du côté tunisien, pour que la veillée d'armes de Bizerte devienne un armistice réel. La disproportion de puissance est telle, en faveur du côté français, que les conséquences d'une attaque serait maintenant irrémédiables. C'est « le piège ». Du côté tunisien, on a compris qu'aller au-devant de combats, ce serait provoquer des pertes civiles et militaires considérables. De plus, cela impliquerait un appel militaire à l'étranger, et Bourguiba craint de devenir le prisonnier d'alliés dont certains le détestaient encore cordialement il y a quelques semaines. C'est pourquoi il préfère jouer à fond sa partie diplomatique avant de prendre une nouvelle initiative au sujet des volontaires étrangers, dont personne ne parle plus pour l'instant.

Au plébiscite de la population tunisienne, le président Bourguiba a ajouté son premier succès diplomatique : l'invitation qui lui a été faite de participer comme membre à part entière à la conférence des pays non engagés de Belgrade. Cela n'est pas allé sans difficulté car, de part et d'autre, des préventions demeurent. Mais le résultat est là : Bourguiba s'est rapproché de l'Afrique révolutionnaire et va rencontrer, pour la première fois, Sekou Touré, Nasser, ou le président Soekarno. Du résultat de l'actuelle session des Nations Unies dépendra en grande partie l'amplitude du virage tunisien. Sans se faire trop d'illusions, les milieux américains de Tunis escomptent que « Bourguiba restera Bourguiba », c'est-à-dire qu'il gardera dans le « non alignement » les qualités qu'il avait fait apprécier quand il faisait partie du camp occidental. Du côté français, on constate, à Tunis, que la véritable échéance arrivera, non pas le jour où l'on envisagera d'évacuer Bizerte, mais dès la fin du mois de septembre, quand viendra à expiration l'accord commercial avec la Tunisie, et quand la rentrée scolaire posera le problème de la survie culturelle française. Même si le divorce sentimental avec la France reste total, des valeurs et des intérêts communs restent à sauver. Il s'agit seulement de savoir si le gouvernement français le veut.

CLAUDE KRIEF.

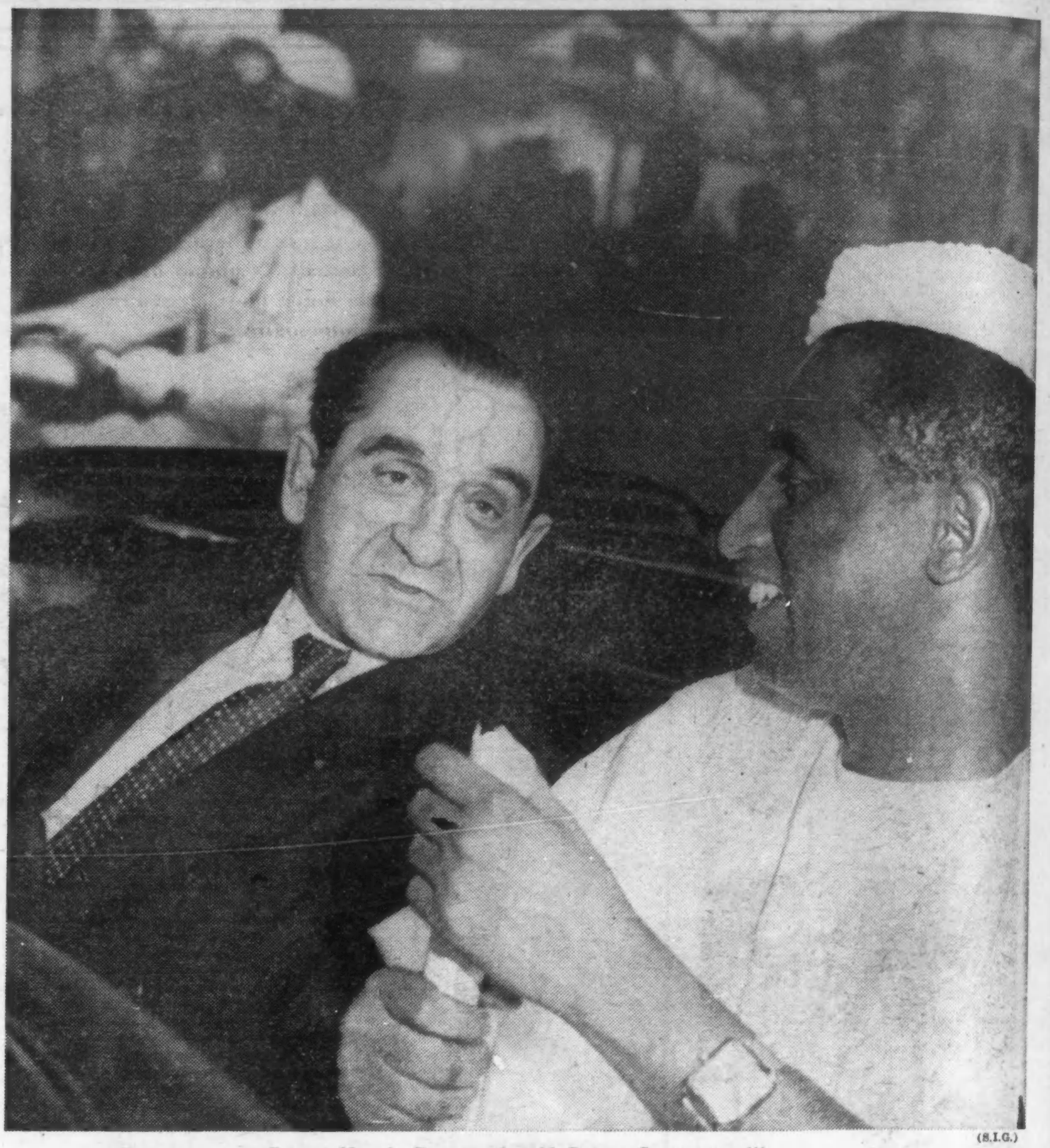
GUINÉE

La première visite

Pour la première fois depuis le référendum de septembre 1958, la Guinée vient d'inviter trois hommes politiques français. Quelle est la signification de ce geste ?

POUR la première fois depuis trois ans, des hommes politiques français ont été les hôtes de la République guinéenne. Le président Sekou Touré les avait invités à assister à la Conférence Nationale du Parti Démocratique de Guinée, dont il est le président. Le lecteur français n'y aura sans doute vu qu'un banal déplacement protocolaire. Mais pour tous ceux qui ont vécu en Guinée au cours des dernières années et qui commençaient à perdre l'espoir de voir se rétablir un jour des relations amicales entre les deux pays, la chaleur de l'accueil fait à MM. Mendès France, Mitterrand et Maubernat (dernier gouverneur général de la Guinée avant l'indépendance) est apparue comme un événement très important.

En septembre 1958, après avoir préféré l'indépendance à l'entrée dans la Communauté (par 1.130.292 voix contre 56.959), la République de Guinée avait demandé au gouvernement français l'ouverture de négociations pour l'établissement d'une association entre les deux pays, en vertu de l'article 88 de la Constitution. M. Sekou Touré et ses ministres envisageaient de laisser à la France la politique extérieure, la défense, la monnaie, l'enseignement supérieur et la justice supérieure. Le gouvernement français refusa. Le général de Gaulle ne voulait plus entendre parler de la Guinée ni de Sekou Touré, ce syndicaliste autodidacte de quarante ans, qui prétendait parler d'égal à égal avec lui. Pour Paris, le nouvel Etat n'existait plus et était voué au chaos, à l'anarchie, à la famine. Les bateaux de vivres furent détournés, les installations françaises sabotées avant leur évacuation, les instituteurs français rappelés, une guerre des ondes organisée à partir des Etats voisins.



(S.I.G.)

PIERRE MENDÈS FRANCE, AVEC M. DIALLO SAIFOULAYE (*).
« Nous espérons... ».

Pas de divorce

Dans le monde entier, à l'Ouest comme à l'Est, la petite Guinée, avec ses deux millions d'habitants, commençait à faire entendre sa voix. M. Sekou Touré était reçu à Washington par le Président Eisenhower et à Moscou par M. Krouchtchev. En France, la presse se contentait d'ironiser sur ces voyages. A Conakry, pourtant, les dirigeants guinéens ne cessaient de répéter : *« Notre volonté d'établir des liens nouveaux avec la France ne saurait être considérée comme un désir de divorce. Nous ne confondrons jamais le peuple de France et les démocrates français avec un gouvernement. Nous entendons préserver nos liens d'amitié avec ce peuple. »*

Aujourd'hui, la Guinée est à la veille du troisième anniversaire de son indépendance et son plan triennal est lancé depuis un an. Malgré des difficultés techniques et économiques, elle est devenue un Etat solide et sans complexes. Elle veut qu'on le sache en France, et c'est pour cela qu'elle a invité comme hôtes d'honneur de la Conférence Nationale du Parti Démocratique de Guinée quelques-uns de ceux qui furent ses amis aux premières heures du combat engagé par le Rassemblement Démocratique Africain. M. Sekou Touré avait mis sa Cadillac noire battant pavillons français et guinéen à la disposition de MM. Mendès France, Mitterrand et Maubernat. Un immense drapeau français flottait sur la villa où il avait tenu à loger ses hôtes. Le chef de l'Etat s'y rendit plusieurs fois en personne, incognito, pour bavarder amicalement avec eux entre deux cérémonies officielles.

S'adressant à M. Mendès France, à l'ouverture de la réunion du P.D.G., M. Sekou Touré a rendu hommage à *« l'ancien président du Conseil français qui, au moment où les idées de décolonisation n'étaient pas avancées, et où la tendance à l'assimilation des colonies françaises constituait la toile de fond des activités politiques des divers partis français, a eu le courage de s'inscrire dans le courant irréversible de l'humanité, en mettant fin aux guerres d'Indochine et de Tunisie. On ne peut plus parler de l'histoire du Viet-Nam ni de celle de la Tunisie,* a-t-il dit, *sans parler de ceux dont la clairvoyance et le courage ont permis la transformation qualitative et la transformation politique de ces deux peuples. »*

A Kindia, à 200 km de Conakry, siège de l'Institut Pasteur, et à Fria, où se trouve la première usine d'alumine créée par des Français en terre africaine, les responsables politiques du P.D.G. ont affirmé : *« Nous voulons que se rétablisse la coopération entre les deux pays sur une base d'égalité, dans le respect de notre souveraineté. Nous espérons que le gouvernement français le comprendra et que les accords culturels récemment signés seront suivis de la normalisation de nos rapports. »*

Ce que ce vœu signifie, c'est que la Guinée, en pleine édification économique, redoute d'être trop étroitement tributaire des pays socialistes — auxquels elle doit déjà 60 milliards d'anciens francs — et souhaite que la technique française, adaptée à ce pays qu'elle connaît bien, contribue à son développement. Les importations de produits français, qui représentaient autrefois 80 % de l'ensemble, sont tombées à 0,7 %. Renault, Citroën, Berliet, Peugeot ont été remplacés par Skoda, Moskovitch, Gaz, Molotova et Mercédès. Mais le nouveau matériel ne donne pas toujours entière satisfaction. La Guinée voudrait aussi retrouver des enseignants, des livres scolaires, des livres techniques et scientifiques français — et des relations normales et, si possible, amicales avec notre pays. Tout cela, les ambassades de l'Est à Conakry l'ont déjà ressenti, parfois sans plaisir. A la France d'en profiter.

THOMAS LENOIR.

(*) Président de l'Assemblée Nationale de Guinée.

JUSTICE

Un autre rebelle

Peut-on invoquer des raisons de conscience pour échapper à la discipline militaire ? Ça dépend.

LE tribunal militaire siège dans une pièce aux murs nus, caserne de Reuilly, deuxième étage. Les autobus qui passent font tinter les carreaux, on voit les gens d'en face qui prennent leur café. Les six juges militaires portent leur uniforme de tous les jours, et seul le président, M. Bernard, est costumé. C'est une justice sans appareil. Tout à l'heure, pendant la pause, l'un des accusés ouvrira la porte du couloir, descendra l'escalier, traversera posément la cour, et prendra la poudre d'escampette comme un seul homme. Pas de scandale : nous verrons deux trois gendarmes s'éponger le front, c'est tout. Ici l'ambiance est irréelle : les juges ont pour tâche d'appliquer des lois sensiblement « déphasées » au regard des événements. La voix du président Bernard a des douceurs d'infirmerie, le va-et-vient du greffier a des légèretés de fantôme. Côté public, la salle est vide. On croit rêver. L'Armée française juge cet après-midi à la sauvette, du bout des doigts, un homme qui n'a pas accepté de participer à son entreprise algérienne.

Il n'est pas facile à décrire, cet homme. Visage gris, voix grise. Modeste, calme, réfléchi. Ouvrier de père en fils.

Langage et voix d'intellectuel, mais d'intellectuel précis. Vingt-six ans. Il s'appelle Louis Orhant. Incarcéré à Fresnes depuis six mois, division des Algériens, Orhant est déchiré deux fois, courageux deux fois : c'est afin de rester, à ses propres yeux, un vrai Français, qu'il refuse la politique française de la « pacification », et c'est afin de rester, à ses propres yeux, un vrai membre du parti communiste, qu'il refuse la politique communiste de la non-insoumission.

— Vous êtes accusé de « désertion à l'intérieur en temps de paix ». Vous avez été incorporé le 4 mai 1956, dans l'artillerie coloniale. Auparavant, quel métier exerciez-vous ?

— J'étais plombier.

— Le 10 septembre 1956, vous avez obtenu une permission d'un jour. Le onze, vous n'êtes pas rentré.

— Non.

— Pourquoi ?

— J'avais terminé les classes, et j'avais pris la décision de quitter l'Armée parce que je ne voulais pas aller faire la guerre en Algérie.

— Vous savez que tout citoyen doit satisfaire aux obligations militaires : la loi ne vous permet pas de choisir votre adversaire.

Un mois d'essai

— Je connais les obligations de la loi. Mais je connais aussi celles de ma conscience. Il ne m'était pas possible d'accepter de faire la guerre en Algérie.

— Vous avez été arrêté le 27 janvier 1961. Vous aviez de faux papiers d'identité.

— Au bout de cinq ans, il m'était difficile de me procurer des papiers valables.

— Asseyez-vous... Messieurs les juges ont-ils une question à poser ?

Non, Messieurs les juges n'ont rien à poser. A leurs yeux, un plombier qui réfléchit est quelque chose d'incongru, d'insaisissable ! Ecoutons le Commissaire du Gouvernement :

— Là où vous avez été arrêté, une perquisition a permis de découvrir des documents relatifs à une filière de désertion qui a déjà fait parler d'elle à propos du réseau intitulé : « Jeune Résistance ». Qu'est-ce que cela veut dire ? La vraie

« Résistance », celle que nous reconnaissons, s'opposait à une armée étrangère qui occupait le territoire, alors que votre activité s'oppose à l'accomplissement régulier du devoir des citoyens normaux. Il n'y a pas d'indulgence à avoir. L'inculpé a commis des faits graves, et il savait ce qu'il faisait. Trois années de prison, c'est la peine que je réclame.

L'avocat, Mᵉ de Félice, semble aussi jeune que son client. Jean-Jacques de Félice sait pertinemment qu'il s'adresse à un mur, mais pour entendre sa plaidoirie, ce mur pourrait avoir, par miracle, des oreilles :

— Je sais que votre attitude est la condamnation à priori. Cependant, les officiers du putsch d'Alger qui se sont attaqués au gouvernement, ont sollicité des circonstances atténuantes pour des raisons de conscience. Des raisons de conscience, Louis Orhant en a, et les siennes sont nobles. Il n'est pas un objecteur de conscience. Il n'a pas refusé d'effectuer son service militaire, il a simplement refusé d'être complice de l'action menée en Algérie. En avril, il a déclaré : « Je suis prêt à rejoindre mon corps pour défendre la République contre le coup de force d'Alger ». Dans les entreprises où il a travaillé, Orhant a, dès sa jeunesse, partagé la vie des Algériens et de

(Archives)

LOUIS ORHANT (*)
« J'ai vu la différence. »

leurs familles. Il n'a pas voulu contribuer à creuser le fossé entre l'Algérie et la France. Louis Orhant n'est pas un déserteur ; ce n'est pas un citoyen qui renonce, qui abandonne. C'est un homme à qui sa conscience interdit de faire une guerre qu'il désapprouve. Dans d'autres circonstances, il n'aurait pas pris la même attitude. Il lui fallait des raisons qu'il pouvait estimer sérieuses. Il a voulu qu'Algériens et Français se retrouvent pour bâtir, dès aujourd'hui, les liens qui seront tissés plus tard entre les deux pays.

Le président Bernard regarde longuement Louis Orhant :

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Pour ma défense !... Je tiens à préciser que je n'ai pas agi sur un coup de tête, ou dans un moment de cafard. Je ne me suis décidé qu'après de sérieuses réflexions ; j'ai hésité. J'ai même hésité longtemps. Avant d'être appelé, je suis allé seul passer un mois en Algérie. Je voulais voir s'il était dans mes possibilités de remplir en Algérie mes obligations militaires. J'ai vu la différence de vie entre les communautés arabe et française. Je ne pouvais pas admettre que mon pays à moi mobilise une armée moderne pour perpétuer cette différence. En refusant de faire la guerre d'Algérie, j'estime avoir rempli non seulement mon devoir d'homme, mais mon devoir de citoyen.

Verdict : deux ans de prison. Le lendemain après-midi, à l'heure où Mme Orhant revenait de la visite avec le linge de son mari, l'aide de camp de Zeller était acquitté. « La justice passera sur eux », avait dit de Gaulle, le 24 Avril. Sur qui ?

MICHEL COURNOT.

(*) Avec son fils Pierre-Louis.

PRESSE

LE COIN DES ENFANTS

Un magazine pour enfants et adolescents (« Top ») publie dans son dernier numéro une « étude » que nous avons jugé utile de mettre également sous les yeux de leurs aînés. Cette « étude » en pleine actualité, comme on peut le voir, se termine par un paragraphe qu'il faut vraiment lire à la loupe pour en croire ses yeux. Nous vous avons donc fourni la loupe (ci-dessous), sans commentaire.

Un mal qui répand la terreur :

le plastic

Le plastic a fait son apparition au cours de la seconde guerre mondiale. Tous ceux qui ont fait de la résistance le connaissent bien. Il leur a été fort utile dans la lutte qu'ils menaient contre les nazis. Ce sont des gens qui n'ont rien à voir avec les résistants qui l'ont remis à la mode, en France, ces derniers temps. Mais il est, lui, resté le même. Qu'est-ce que c'est ?

SON NOM

Il le doit à son apparence, qui est celle d'une pâte. Il épouse la forme de tout ce sur quoi on le presse, et s'y colle comme du chewing-gum.

SES « AVANTAGES »

1° On peut le transporter sans danger, on peut s'en remplir les poches sans risquer de sauter ; il est à peu près indifférent aux chocs, à la chaleur, aux effets de friction. On ne peut pratiquement l'allumer qu'à l'aide d'un détonateur.

2° **Parce que c'est une pâte,** on peut le coller n'importe où, à n'importe quoi.

3° **Plus vous en mettez,** plus l'explosion est forte ; avec lui, rien n'est plus facile que d'obtenir exactement la puissance de destruction voulue.

4° **Parce qu'il est dense,** il est peu encombrant.

5° **Il est particulièrement énergique** : c'est ce que l'on appelle un explosif brisant. La vitesse de propagation de sa « flamme » est de l'ordre de 8 km/seconde. L'onde de choc qu'il engendre, en brûlant, est particulièrement vigoureuse.

SES VARIETES

Elles sont assez nombreuses : il y a en réalité toute une famille de plastics. Mais le membre le plus brillant de cette famille, le plastic proprement dit, est un mélange d'hexogène, de dérivés de la nitroglycérine et de dinitrotoluène. De ces trois corps, c'est l'hexogène qui est le plus terrible.

SON MODE DE FABRICATION

Il n'est pas possible de fabriquer du plastic chez soi, à la cuisine ou à la cave. La production et le mélange de ses constituants sont des opérations qui ne peuvent s'effectuer qu'en usine : il y faut un matériel perfectionné.

SON MODE D'EMPLOI

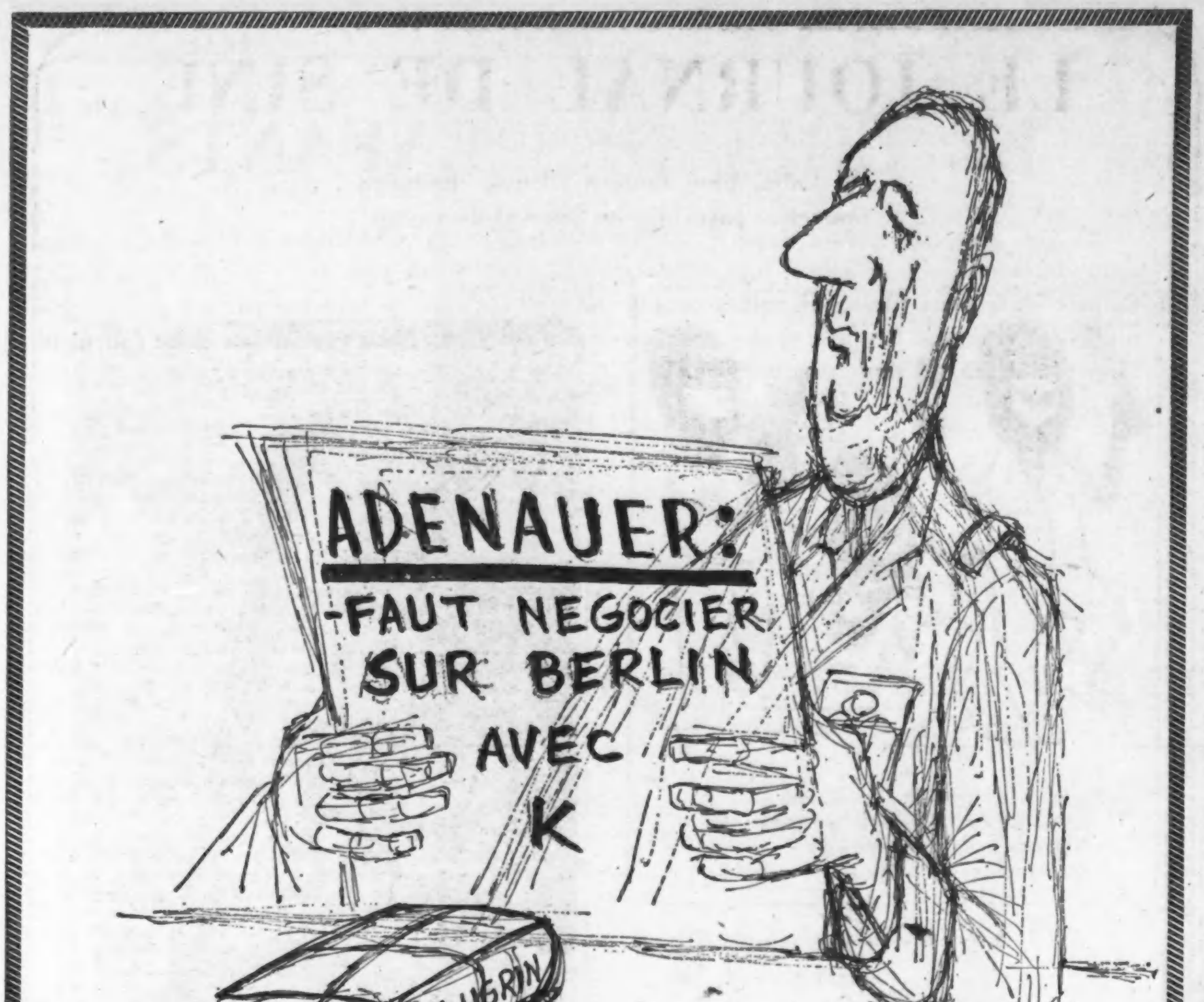
Première opération : déterminer avec précision le temps que l'on souhaite voir s'écouler entre le moment où l'on dépose la charge et le moment de l'explosion. Deuxième opération : choisir le détonateur qui convient le mieux à l'horaire retenu — détonateur à mouvement d'horlogerie ou détonateur chimique à retardement. Troisième opération : se rendre sur les lieux où doit se produire l'explosion, y déposer la charge de plastic, enfoncer dedans le détonateur et s'en aller sans être vu.

Technique 43

SON MODE D'EMPLOI

Première opération : déterminer avec précision le temps que l'on souhaite voir s'écouler entre le moment où l'on dépose la charge et le moment de l'explosion. Deuxième opération : choisir le détonateur qui convient le mieux à l'horaire retenu — détonateur à mouvement d'horlogerie ou détonateur chimique à retardement. Troisième opération : se rendre sur les lieux où doit se produire l'explosion, y déposer la charge de plastic, enfoncer dedans le détonateur et s'en aller sans être vu.

Technique 43



— *Négocier ! Négocier !... Alors même lui !*

BERLIN

Le bain de M. Smirnov

● ***En trois jours, le baromètre est passé de « guerre » à « négociation ». Pourquoi ?***

LA tension montait depuis trois jours. Elle avait atteint son point culminant, au milieu de la semaine dernière, quand le chancelier Adenauer, devant un Bundestag houleux, annonça que son gouvernement, las d'attendre des contre-mesures alliées, préparait « un ensemble de représailles allemandes » pour riposter aux barbelés, aux murs de ciment et d'hommes en armes que la R.D.A. venait d'installer au cœur de Berlin.

Dans la soirée, le vent tourna soudain. La séance du Bundestag avait été interrompue à la demande de l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Bonn, M. Smirnov, qui souhaitait voir d'urgence le chancelier Adenauer. L'entretien se termina dans une atmosphère optimiste.

— *Quand le temps sera meilleur, nous irons nous baigner ensemble dans le Rhin*, dit le chancelier à l'ambassadeur.

Le soir même, deux ministres fédéraux, MM. Erhard et Lemmer, annoncèrent que « *des représailles économiques étaient hors de question* » contre la R.D.A. Deux jours plus tard, le ministre de la Défense, M. Franz-Josef Strauss, réclamait « *la plus grande retenue* » et s'exclamait à l'intention de ceux qui avaient réclamé des « contre-mesures énergiques » (et qui étaient l'ensemble des députés de Bonn) : « *Ils devraient avoir le courage de nous dire s'ils veulent la guerre ou non.* »

A quoi M. Adenauer ajouta dimanche dernier : « *Nous ne voulons pas la guerre, c'est pourquoi nous devons et voulons négocier avec l'U.R.S.S. Il est toujours possible de trouver une issue grâce à la négociation.* »

Qu'est-ce qui avait provoqué ce revirement et cette détente soudaine ? Il y a sans doute deux clés à cette question : l'une se trouvant à Washington, l'autre en Allemagne même.

Quelques heures avant d'annoncer « la préparation de représailles allemandes », le chancelier Adenauer avait été informé que le président Kennedy était irréductiblement opposé à toute rétorsion alliée contre l'abaissement d'un rideau de fer entre les deux Berlins. Bien plus : le Département d'Etat, au bout de quarante-huit heures de réflexion, faisait savoir que ce rideau de fer avait « *clarifié la situation* » et pouvait « *détendre l'atmosphère* ».

Cette réaction sembla paradoxale. Elle était pourtant réfléchie et fondée. Les intérêts légitimes que le gouvernement américain s'était engagé à défendre à Berlin, par la force des armes si nécessaire, étaient au nombre de trois. M. Dean Rusk vient encore de les citer, dans l'ordre suivant : liberté et sécurité des habitants de Berlin-Ouest ; respect du droit des Occidentaux d'accéder à la ville ; maintien de forces occidentales à Berlin.

> ● **Le vent a tourné à Berlin. Et la souris va accoucher d'une montagne.**

Or, ces intérêts n'étaient plus contestés par M. Krouchtchev. Celui-ci avait encore affirmé, le 4 juin dernier, dans l'aide-mémoire remis à Vienne à M. Kennedy, que la présence militaire des Occidentaux à Berlin, et leur droit d'accéder à la ville, « *pourraient être sauvegardés pour une durée déterminée par un règlement provisoire* » ; que ce règlement devrait ensuite être ratifié par un accord entre les Occidentaux et la R.D.A., « *sans que la reconnaissance diplomatique de celle-ci soit une condition indispensable* ».

Au début de ce mois, devant les inquiétudes et la fermeté des Occidentaux, M. Krouchtchev s'était fait plus explicite encore : « *Nous n'avons pas l'intention*, dit-il, *d'empiéter sur aucun des intérêts légitimes des puissances occidentales. Tout obstacle mis à leurs communications avec Berlin-Ouest, tout blocus de la ville sont entièrement hors de question.* »

Un soulagement

Les Occidentaux — et c'est là ce qui explique la fermeté de leurs proclamations — ne s'en trouvaient pas moins dans une situation délicate : sous peine d'une grave défaite psychologique et politique, ils devaient, dans toute négociation sur Berlin, préserver avec intransigeance, pour les 10.000 à 20.000 Allemands de l'Est qui, chaque mois, se réfugiaient dans la ville occidentale, le droit de la quitter à destination de l'Allemagne fédérale.

Pas plus qu'il n'était possible aux Occidentaux de renoncer à ce droit, il n'était question pour M. Ulbricht de le concéder. La conférence sur Berlin allait inévitablement échouer sur ce point. Et dans ce cas, juridiquement du moins, la position occidentale serait des plus fragiles. Le sénateur Fulbright, président de la commission des Affaires étrangères, le rappelait récemment à Washington, déclarant :

« *Nous n'avons aucun droit d'insister pour que les réfugiés soient autorisés à sortir de Berlin-Ouest. Si nous cédons sur ce point, nous ne concéderons pas grand-chose ; car si les Allemands de l'Est décidaient de fermer leurs frontières, ils auraient le droit de le faire, ils ne violeraient aucun accord que je connaisse.* »

Cette déclaration, en réalité, résumait les conclusions d'une étude que le président Kennedy avait demandée, le mois dernier, aux juristes du Département d'Etat : leur verdict unanime avait été que les dernières propositions soviétiques sur Berlin ne violaient, juridiquement parlant, aucun des droits alliés.

La retenue américaine après la coupure des deux Berlins s'explique par là, de même que le soulagement manifesté par le Département d'Etat. Le verrouillage de Berlin-Ouest a fait disparaître la principale pierre d'achoppement d'une conférence sur Berlin. Les Occidentaux n'auront pas à faire de concessions au sujet du sort des réfugiés, puisqu'il ne pourra plus y avoir de réfugiés ni, partant, rien à concéder que la R.D.A. n'ait déjà acquis, au prix d'une évidente défaite psychologique, d'ailleurs : devoir empêcher par la force la défection de ses citoyens ne grandit pas un gouvernement.

La montagne aurait-elle accouché d'une souris ? Le projet d'une conférence à quatre pour le 19 septembre ; les propos fermes, mais apaisants, tenus à Berlin par le vice-président Johnson, venu simplement réconforter par sa présence les Berlinois en délire ; le ton calme des dirigeants de Bonn, surtout, tendent à en donner l'impression. Cela est normal, en période électorale allemande. Depuis douze années, le chancelier Adenauer est pour les Allemands de l'Ouest une sorte de père tutélaire. « *Laissez faire le vieux, il sait s'y prendre* » ; « *Pas d'expérimentations, choisissez ceux qui ont fait leurs preuves* » sont quelques-uns des slogans électoraux qui lui ont permis — et lui permettront sans doute encore, à 85 ans — de conserver le pouvoir.

De meilleures frontières

Ses électeurs attendent de lui une seule chose : la sécurité dorée. Il continue de la leur promettre, imperturbablement.

« *Il y a une seule politique, la mienne*, vient-il d'affirmer. *Elle était la bonne depuis le début, et celle de l'opposition a, depuis le début, été la mauvaise.* »

L'opposition social-démocrate, ralliée tardivement à la politique étrangère du chancelier — et qui concentre sa campagne électorale sur la lutte contre la pollution de l'air et le relèvement des pensions-vieillesse — n'est pas en mesure d'affirmer, elle non plus, que la « souris berlinoise »

détruit en réalité les dernières bases de ce qui fut, depuis 1949, la grande doctrine du chancelier.

Cette doctrine, qui avait inspiré M. Dulles, et que le chancelier a réaffirmée jusque dans les débats récents de politique étrangère, était qu'un jour, grâce au réarmement allemand et à l'unité européenne, les Occidentaux seraient assez forts pour « *faire quitter aux Russes les pays européens qu'ils occupent* » et obtenir la réunification de l'Allemagne « *avec des frontières meilleures qu'à Potsdam* ». Le chancelier était sincèrement convaincu que ce but serait atteint pacifiquement, car « *si l'Allemagne choisit l'Occident, l'Occident doit choisir l'Allemagne* ».

Sa conviction était si grande que, à la différence de l'opposition social-démocrate (1), il affirma, après la ratification du réarmement de l'Allemagne de l'Ouest, que « *même si les Russes nous offraient des élections libres dans toute l'Allemagne, nous ne renoncerions pas à notre intégration au camp occidental* ».

Pendant quelque temps, le chancelier sembla avoir gain de cause. Les accords de 1954, qui faisaient de la République fédérale une partenaire égale de l'O.T.A.N., la reconnaissaient comme « *seule représentative de toute l'Allemagne* » (d'où l'appellation de « zone d'occupation soviétique » qui est réservée à la R.D.A.) et faisaient de la réunification de l'Allemagne dans la liberté « *un objectif fondamental de l'Alliance atlantique* ». Jusqu'en 1959, effectivement, les Occidentaux réclamèrent pour une Allemagne réunifiée le droit d'adhérer à l'O.T.A.N.

Du bout des lèvres

Mais, depuis la mort de M. Dulles, les Occidentaux n'approuvent plus la doctrine du chancelier que du bout des lèvres. Berlin devait être le test de leur fidélité ; car le statut de l'ancienne capitale était, dernier vestige de l'occupation, la dernière preuve que le problème allemand n'était pas réglé, que le pays, juridiquement, demeurait occupé. Mais par un seul de ses vainqueurs, l'U.R.S.S. ; car la République fédérale, elle, était reconnue comme souveraine, tant à l'Est qu'à l'Ouest.

Le test fut concluant : le chancelier fut abandonné par ses alliés. La révision du statut de Berlin, l'abandon de la thèse d'une seule Allemagne étaient déjà acceptés par M. Dulles, peu avant sa mort. Mais avec le statut de Berlin disparaît le dernier fondement juridique de la doctrine Adenauer qui, officiellement au moins, était demeurée la base de la politique occidentale. L'espoir d'une seule Allemagne, tout entière intégrée au bloc occidental, est mort. C'est la fin d'une époque.

Le chancelier lui-même a senti que le vent tourne. Il a pris les devants. Dans le passé déjà, il a multiplié les ouvertures à l'U.R.S.S. chaque fois que ses alliés refusaient de le suivre. Les baignades promises à M. Smirnov entrent dans cette ligne.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'en marge des discours électoraux, des Allemands recommencent à réclamer une politique neuve. Le président du Bundestag ose affirmer (aussitôt rappelé à l'ordre par le chancelier) que, pour prix de son unité, l'Allemagne est prête à réviser son système d'alliances. Le professeur Golo Mann propose que la R.D.A. devienne une sorte d'Autriche économiquement intégrée à l'Est et reconnue souveraine par l'Allemagne occidentale qui, elle-même, devrait devenir par la suite une zone à armements limités et contrôlés (2).

Rendre manifeste le caractère périmé de la doctrine Adenauer, contraindre les Occidentaux à une grande révision, c'était précisément le but que M. Krouchtchev poursuivait au-delà de son objectif immédiat (stabiliser la R.D.A.). Le statut de Berlin lui en fourni le moyen.

Loin d'accoucher d'une souris, la montagne berlinoise émerge à peine des brumes.

MICHEL BOSQUET.

(1) Jusqu'en 1959, la S.P.D. a été partisan d'une politique non engagée, la seule, selon elle, qui pût rendre à l'Allemagne son unité. Il y a deux ans, elle reconnut que sa « politique de rechange » était devenue impossible.

(2) C'est la thèse que reprend, à peu de chose près, « The Observer » de Londres.

LE JOURNAL DE SINÉ

De Cuba, Siné nous a adressé quelques nouvelles pages de son journal de voyage.

C'est la lutte finale cha-cha-cha
Groupons-nous car demain cha-cha-cha
L'Internationale cha-cha-cha
Sauvera le genre humain cha-cha-cha.

L'Internationale cubaine.

Siné, dessinateur cubain.

Scène de la rue à La Havane

— Faites-moi plaisir : chantez-moi la Marseillaise.

Rencontre franco-castriste.

— Je m'excuse, Campañera, mais je dois vous fouiller....

Les exigences de la révolution.

LA GRANDE BATAILLE

A Punta del Este, station balnéaire près de Montevideo, en Uruguay, vient de se terminer cette semaine une conférence de tous les pays de l'organisation des Etats américains, conférence que le président Kennedy a définie comme « *the most significant meeting in the history of the Western Hemisphere in this century* » (1).

Fidèle à la promesse contenue déjà dans le discours qu'il fit au moment d'entrer à la Maison Blanche, M. Kennedy a lancé un nouveau « plan Marshall » pour venir en aide aux Républiques d'Amérique du Sud qui souffrent du sous-développement économique et qui ont besoin « de briser les chaînes de la misère et de l'ignorance ». Le secrétaire au trésor des Etats-Unis, M. Douglas Dillon, a promis une aide de 20 milliards de dollars au cours des dix années à venir. La quasi totalité de cette somme considérable sera fournie directement par le gouvernement des Etats-Unis qui s'est engagé à verser un milliard de dollars avant le mois de mars 1962. On a également prévu la participation de capitaux d'Europe Occidentale, du Canada et du Japon. Grâce à ce plan baptisé « Alliance pour le progrès », les pays latino-américains doivent atteindre un taux de développement annuel de 2 1/2 %.

J'étais en Amérique latine pendant la conférence de Punta del Este. C'est à travers la presse et mes discussions avec les dirigeants du Mexique, du Guatemala et du Venezuela que j'ai pu suivre, jour par jour, le développement de la conférence, puis la signature solennelle de la charte de Punta del Este. Pour les Latino-Américains, il s'agissait d'un événement éclipsant de loin la crise berlinoise ou la session de l'O.N.U. sur l'affaire de Bizerte. C'est de leur avenir à tous, de leurs perspectives immédiates qu'il s'agissait. On comprend donc qu'ils en aient parlé et qu'ils en parlent encore quotidiennement avec passion.

Les Latino-Américains ont des griefs tenaces à l'égard de leurs puissants alliés américains et même à l'égard de l'Europe Occidentale. Ils considèrent que les nations riches du monde ne se sont intéressées à l'Amérique latine qu'en tant que source de matières premières à bon marché, mais jamais comme à une région où des millions de gens souffrent et méritent une aide désintéressée.

Un revirement

Il y a deux ans, au mois d'août 1959, à Buenos Aires, Fidel Castro avait demandé 30 milliards de dollars pour le développement de l'Amérique latine. A l'époque cette proposition fut rejetée comme fantaisiste. L'année dernière, à Bogota, en Colombie, M. Douglas Dillon, alors représentant de l'administration Eisenhower, expliqua longuement aux Latino-Américains que leur salut ne pouvait venir que d'investissements privés. Il offrit une aide de 500 millions de dollars à partager entre 21 pays.

Cette année, pourtant, la doctrine américaine a complètement changé. Non seulement les Etats-Unis se sont engagés à apporter une aide financière considérable (les 2/3 de la somme réclamée par Fidel Castro à Buenos Aires) mais ils se sont fait les champions des réformes sociales et de la planification économique. M. Douglas Dillon a déclaré que les sommes versées ne devraient plus servir à enrichir une minorité de privilégiés, et il a proposé la formation d'un organisme spécial qui contrôlerait l'utilisation des fonds.

Peut-on expliquer ce revirement spectaculaire par l'arrivée à Washington d'une équipe jeune et progressiste ? La différence entre la doctrine américaine de Bogota et celle de Punta del Este correspond-elle simplement au décalage entre les convictions idéologiques du président Eisenhower et celles de son successeur ? S'il en était ainsi, le nouveau plan Marshall serait accueilli avec enthousiasme, surtout dans les cercles de gauche d'Amérique latine. Mais la plupart de mes interlocuteurs refusaient de voir les choses sous cet angle. A tort ou à raison, ils liaient la générosité américaine au conflit qui oppose les Etats-Unis à Fidel Castro et ils réagissaient à l'égard de l'offre américaine avec beaucoup de circonspection, voire de méfiance. Pour comprendre cette réaction, il faut revenir à la malheureuse tentative du mois d'avril dernier pour renverser par la force le régime de Fidel Castro.

La presse du monde entier a rapporté très superficiellement les manifestations de solidarité avec Cuba qui ont eu lieu dans toute l'Amérique latine. Qui sait en Europe, par exemple, que le Chili a été paralysé par une grève générale totale de 72 heures ? Que, dans la station balnéaire d'Acapulco, au Mexique, il a fallu protéger militairement les résidents américains ? Que le sang a coulé un peu partout, dans les capitales et dans les villes de province de tous les pays de ce continent ?

Mais sur place tout le monde garde le souvenir des événements d'avril. A Mexico et à Caracas, on m'a dit qu'il y avait encore dans les hôpitaux des blessés des manifestations anti-américaines. Les murs de ces deux villes sont encore couverts d'inscriptions procubaines ou anticubaines au point que Castro apparaît partout comme le principal homme politique local par rapport auquel les gens se définissent politiquement.

Sans commentaires

Les dirigeants de tous ces pays — surtout ceux qui veulent conserver un minimum de vie démocratique — ne peuvent pas ignorer cette passion populaire. Peut-être l'anti-américanisme latent était-il un sentiment traditionnel dans cette partie du monde. Mais depuis le mois d'avril, il a atteint un degré qui dépasse la cote d'alerte. On m'a assuré qu'aucun homme politique préconisant l'alliance avec les Etats-Unis ne pourrait se faire actuellement élire dans des élections libres dans aucun pays d'Amérique latine.

Cette obsession pro-cubaine n'a rien à voir avec l'idéologie. Ce n'est pas seulement dans les milieux de gauche qu'on la rencontre. Les Latino-Américains ont simplement gardé le souvenir des interventions américaines — directes ou indirectes — dans leur continent. Aussi, au mois d'avril dernier, lorsqu'ils ont vu le petit Etat cubain aux prises avec le colosse du Nord, ils ne se sont pas dit : « Attention cela pourrait nous arriver un jour à nous aussi », mais : « Cela nous est déjà arrivé dans le passé ! ».

Un journal littéraire du Mexique n'a pas eu besoin de battre le tambour en faveur d'une solidarité avec Castro. Il lui a suffit de rappeler que l'invasion de Cuba coïncidait avec l'anniversaire du débarquement des « Marines » à Vera Cruz au moment de la révolution mexicaine. Et sa première page était tout entière illustrée de photos qui se passaient de commentaires pour les lecteurs sud-américains.

Pourtant, il suffit de traverser un village indien du Mexique ou de regarder les bidonvilles de Caracas pour comprendre, sans même avoir à consulter de statistiques, que ces pays ont un besoin urgent d'une aide économique. S'il est vrai que l'argent seul ne résoudra rien, il est non moins vrai que les meilleures réformes et les meilleures intentions ne suffiront pas à surmonter les difficultés accumulées si les nations riches de ce monde ne viennent pas au secours de ce continent sous-développé. Et qui peut être mieux placé pour fournir cette aide que les Etats-Unis ?

C'est pourquoi tout le monde, en Amérique du Sud, attendait avec impatience la réalisation de la promesse du discours inaugural de M. Kennedy. S'il n'y avait pas eu l'infortuné débarquement à Cuba du mois d'avril, le projet américain d' « Alliance pour le Progrès » aurait sans doute reçu un accueil enthousiaste ! Mais cette invasion a eu lieu et, depuis, selon la définition de M. Stevenson qui a récemment visité ces pays, « la non-intervention est la religion de l'Amérique latine ». Avant d'accepter l'aide américaine, chacun voulait être assuré qu'elle ne serait accompagnée d'aucune condition politique et qu'elle n'impliquerait aucune solidarité, directe ou indirecte, avec les Etats-Unis dans leur lutte anticastriste.

M. Douglas Dillon était averti de cet état d'esprit et, dès son arrivée à Punta del Este, il a déclaré qu'il n'avait aucune intention de discuter de politique. Pour lui, cette conférence des pays latino-américains devait faire un travail concret concernant des problèmes purement économiques. Mais, à trois places de lui, était assis un ancien médecin argentin vêtu d'un battle-dress, révolutionnaire professionnel devenu l'économiste numéro un du régime cubain, M. Ernesto « Che » Guevara. Il était venu là pour rappeler aux délégués des pays frères que ce n'était pas d'économie qu'il allait être question mais précisément de politique. Pour appuyer ses arguments, il avait dans son dossier une bombe qu'il a su faire exploser spectaculairement.

Deux erreurs

C'est à Caracas que j'ai appris d'où il la tenait. Au mois de mai dernier, le président Kennedy a nommé un nouvel ambassadeur des Etats-Unis au Venezuela. Pour rompre avec la tradition des diplomates américains qui ne parlaient pas la langue du pays dans lequel ils étaient accrédités, il a choisi un Porto-Ricain, M. Teodoro Moscoso, frère de sang et de langue des Vénézuéliens.

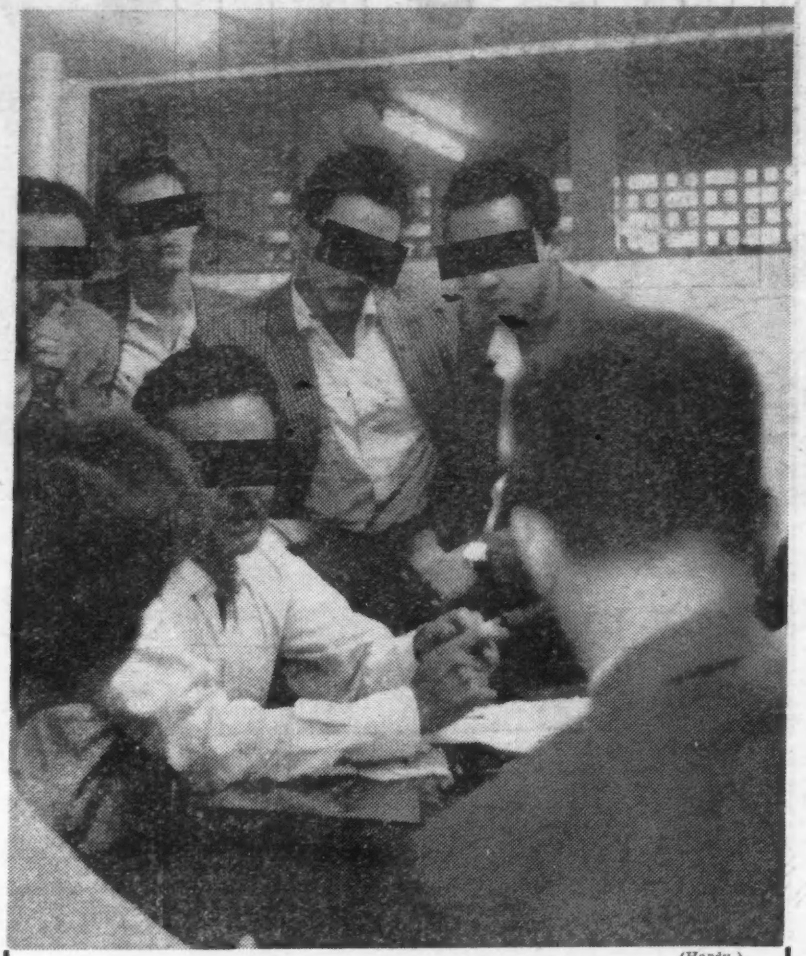
M. Moscoso, paraît-il, connait admirablement l'Amérique latine. Il semble pourtant qu'il ait sous-estimé l'état passionnel dans lequel vivent les étudiants de Caracas depuis l'invasion manquée de Cuba. Lorsqu'il a décidé de rendre visite à l'Université centrale du Venezuela, en effet, une pénible mésaventure lui est arrivée. Sa voiture a été saccagée avant d'être incendiée et lui-même a été retenu prisonnier par les étudiants pendant plusieurs heures.

L'ambassadeur Moscoso avait commis une seconde erreur : celle de prendre avec lui une serviette bourrée de documents confidentiels. Ce sont ces documents, saisis par les étudiants, qui ont été lus par M. « Che » Guevara à la conférence de Punta del Este.

Ils prouvaient noir sur blanc que le plan Marshall américain — cette alliance pour le progrès de M. Kennedy — avait des buts politiques précis et qu'il était conçu comme un instrument de la lutte contre le communisme castriste en Amérique latine. L'un de ces documents énumérait les pays particulièrement récalcitrants à la lutte contre la révolution cubaine, comme le Brésil, le Mexique, l'Equateur, la Bolivie, et préconisait les moyens de surmonter cette résistance. Un autre critiquait sévèrement les gouvernements latino-américains, en premier lieu celui du Venezuela, pour leur inaptitude à attirer des investissements privés et suggérait une solution porto-ricaine — c'est-à-dire l'association directe avec les Etats-Unis — pour remédier à cet état de choses.

Aussi bien le délégué américain que celui du Venezuela ont aussitôt affirmé que les documents présentés par M. Guevara étaient des faux. Mais les étudiants avec qui j'ai discuté à Caracas les avaient tenus entre leurs

(1) La plus importante réunion du siècle pour l'hémisphère occidental.



(Hardy.)

Les papiers secrets de l'Ambassadeur

L'ambassadeur des Etats-Unis au Venezuela fut récemment victime d'une manifestation d'étudiants alors qu'il effectuait une visite à l'Université de Caracas. Sa voiture fut incendiée et il fut retenu plusieurs heures par les jeunes manifestants. Finalement, il se tira sain et sauf de l'aventure. Mais il avait perdu sa serviette contenant des documents officiels et secrets. Ces documents ont été sortis, à brûle-pourpoint, au milieu de la Conférence de Punta del Este par le délégué cubain (voir l'article ci-contre) « Che » Guevara. K.S. Karol a retrouvé les jeunes étudiants, auteurs du coup. On le voit ici (de dos) s'entretenant avec eux. Leux yeux ont été masqués à leur demande pour éviter les représailles de la police vénézuélienne.

INSTITUT DE CHAILLOT

93, rue Lauriston - PARIS (16e)
KLE. 46-24 - 24-04

Métro : Boissière, Victor Hugo

COURS DE VACANCES

Préparation à l'entrée dans les différentes classes DE LA 6e A LA 1re

(28 août-16 septembre)

MÉTHODE FIDÈS

DE KENNEDY

Un reportage de K.-S. KAROL

(Hardy.)

MEETING RÉVOLUTIONNAIRE A LA HAVANE.
Y a-t-il une meilleure voie ?

mains. L'opinion latino-américaine, d'autre part, ne croit pas beaucoup aux démentis et M. Douglas Dillon a fini par faire volte-face : il a reconnu que les documents étaient authentiques mais il a affirmé qu'ils n'exprimaient que l'opinion personnelle d'un fonctionnaire et non le point de vue du gouvernement.

Aucune publicité

Cette affaire n'aurait été qu'un incident mineur s'il n'y avait eu, au départ, cette hantise de ne pas s'engager aux côtés des Etats-Unis dans la croisade anticastriste. M. Dillon a prouvé à Punta del Este qu'il était un excellent diplomate. Il a su surmonter les appréhensions des Brésiliens, des Mexicains et de quelques autres délégués et il a obtenu un vote unanime — seul Cuba s'étant abstenu — en faveur de son projet. Il a fait des concessions à première vue paradoxales : il a accepté la suppression de tous les crédits en faveur de la propagande pour « l'alliance pour le progrès ». Ainsi, le plan Marshall latino-américain ne sera accompagné d'aucune publicité !

De même, il a accepté, à la demande des grands pays latino-américains (Brésil, Argentine, Mexique et Chili) que les fonds soient distribués par l'entremise de la Banque Inter-Américaine de Développement et non par le Comité des sept sages proposé par les Etats-Unis. Bref, il a accepté une procédure extrêmement souple permettant aux pays bénéficiaires de l'aide de garder entièrement leur indépendance politique et de paraître, aux yeux de leur opinion publique, aussi peu liés que possible aux Etats-Unis.

Malgré ces concessions sans précédent — car il est rare qu'un bienfaiteur accepte un tel anonymat — certains pays latino-américains ont jugé nécessaire de faire des démonstrations supplémentaires d'indépendance. Ainsi, le président du Brésil, M. Quadros, a reçu M. « Che » Guevara immédiatement après la conférence de Punta del Este et lui a décerné la plus haute décoration brésilienne. Il l'a assuré, d'autre part, que la délégation commerciale de son pays, qui se trouve actuellement à la Havane, avait reçu des directives précises pour ne pas rentrer à la maison les mains vides. C'était une manière élégante de dire : « Nous acceptons l'aide américaine, mais non pas le blocus économique de Cuba. »

Ces manifestations d'intransigeance seraient sans importance pour le succès du plan américain si les dirigeants latino-américains n'avaient à compter qu'avec le gouvernement des Etats-Unis. Malheureusement, ils continuent d'avoir affaire quotidiennemen avec les représentants des intérêts privés qui se sont investis dans leur pays. Or, pour les capitalistes américains, toute manifestation « d'hostilité » à l'égard des Etats-Unis est le signe avant-coureur d'une révolution à la Castro qui met en danger leurs intérêts les plus vitaux.

C'est ainsi que le vote du Mexique aux Nations Unies contre l'invasion de Cuba s'est chiffré immédiatement par des pertes en dollars très importantes ; que le Venezuela a connu une fuite de capitaux fantastique parce qu'on a attribué à son président, M. Bettencourt (par quelle aberration !) des sentiments procastristes ; et que M. Quadros, au Brésil, n'est pas au bout de ses peines avec les milieux d'affaires américains, après la réception qu'il a faite à « Che » Guevara.

Il y a là un véritable paradoxe. La charte de Punta del Este est fondamentalement réformiste, sinon progressiste, et ne peut être efficacement appliquée que par les gouvernements de gauche qui ont des aspirations sociales et qui veulent changer les structures de leur pays. Mais ces gouvernements inspirent une profonde méfiance aux investisseurs privés américains et les réactions de ces derniers risquent de contrebalancer largement les bienfaits de la générosité de M. Kennedy.

Les hommes d'affaires américains se sentent à l'aise dans un pays comme le Guatemala, où il n'y a ni impôts ni contrôle d'aucune sorte, où le « régime fort » tient en respect les «castristes». Ils se soucient peu du fait que c'est précisément là que l'aide versée par leur gouvernement sert à enrichir une minorité de privilégiés qui ont tellement peu de confiance en l'avenir de leur propre pays qu'elle exporte le maximum de ses avoirs dans des banques suisses ou new-yorkaises. On sait que cela n'est pas bien. On me l'a dit aussi bien à l'ambassade des Etats-Unis au Guatemala que dans des milieux capitalistes privés américains. Mais que faire ? En attendant les affaires marchent bien...

● Ce n'est ni au Laos ni à Berlin, mais d'abord sur le continent américain lui-même, que John Kennedy joue sa présidence. Notre envoyé spécial en Amérique du Sud, K.-S. Karol, décrit, à partir de cette semaine, cette passionnante bataille.

Un point de départ

Le plan Kennedy pour l'Amérique latine n'est pas une proposition vide de contenu. Le scepticisme de certains milieux latino-américains à son égard me paraît exagéré. Les milliards de dollars qui vont affluer vers ces pays peuvent leur permettre de défendre leur monnaie, de mettre fin à leur déficit budgétaire chronique et peuvent servir à financer des changements de structures, en particulier une réforme agraire, point névralgique de ce continent. Mais l'alliance pour le progrès est une entreprise difficile aussi bien pour des raisons psychologiques qu'en raison de la nature complexe des rapports entre l'administration américaine et ses milieux d'affaires à l'étranger.

L'ampleur de ces difficultés m'est apparue clairement dans des pays aussi différents que le Guatemala, le Venezuela et le Mexique. Au Guatemala où le régime progressiste de M. Arbenz a été renversé avec l'aide des Etats-Unis en 1954, le gouvernement actuel est d'une fidélité inébranlable à l'administration de Washington. Mais qu'a-t-il fait, au cours des sept années qui se sont écoulées depuis l'écrasement des « rouges » ? Je le raconterai dans mon prochain article.

Le Venezuela a éveillé au contraire de grands espoirs lorsque, après le renversement du dictateur Perez Jimenez, un régime démocratique, soutenu par la gauche, a été établi. Mais le président Bettencourt est déjà depuis deux ans et demi au pouvoir. Comment se développe son expérience réformiste ? Est-il capable d'indiquer aux Latino-Américains une voie meilleure que celle de Castro ? Est-il le mieux placé pour utiliser intelligemment l'aide économique américaine ? J'essaierai de répondre aussi à ces questions.

Enfin, où va le Mexique, ce pays qui se vante d'avoir fait sa révolution avant celle des Russes, et qui, en 1938, n'a pas hésité à affronter la terrible puissance des corporations pétrolières en les expropriant, tout en procédant à la première réforme agraire du continent américain ? Où en est-il aujourd'hui, vingt ans après que le président Cardenas eut assuré — à en croire les manuels scolaires mexicains — son indépendance économique ? Ce sera le sujet d'un troisième article dans lequel j'essaierai d'indiquer quelles sont les chances du président Kennedy de gagner la grande bataille, celle dont la charte de Punta del Este n'est que le point de départ.

K.S. KAROL.

La semaine prochaine

Le président du Guatemala m'explique comment il faut gouverner les Indiens.

120 MINUTES POUR SAUVE

Dans quatre minutes et demie exactement, une bombe H, lancée du bombardier « L'Ange-de-l'Alabama », du Strategic Air Command, explosera sur la ville soviétique de Kotlass, la guerre atomique sera irrévocablement déclenchée...

Le récit minutieusement documenté de Bryan Peters révèle l'une des manières dont la guerre thermonucléaire peut éclater sans que les gouvernements respectifs de l'Amérique et de l'U.R.S.S. le veuillent. Ce récit publié dans nos numéros 528, 529, 530 et 531 se termine cette semaine. Voici, pour mémoire, ce qui s'est passé au cours des 115 minutes et demie dramatiques qui ont précédé :

Le général Quinten, commandant l'une des bases du Strategic Air Command (celle de Sonora au Texas) s'est forgé la conviction — partagée par beaucoup d'officiers supérieurs — que si les Etats-Unis ne détruisaient pas la puissance atomique de l'U.R.S.S., c'est l'U.R.S.S. qui attaquerait la première.

A la veille d'être muté, il a donc pris sur lui de déclencher le plan d'Alerte Rouge. L'une des escadres de bombardiers atomiques B-52-K, qui sont constamment en vol, la 843e, a reçu l'ordre de dépasser le point extrême de sa mission de paix dit Point X, et d'entrer en territoire soviétique pour détruire 70 objectifs de première priorité.

Le Pentagone est alerté : impossible de transmettre un contre-ordre à l'escadre parce que les postes récepteurs des bombardiers sont bloqués de façon à ne recevoir que des messages précédés d'une combinaison secrète de trois lettres. Seuls, le général Quinten et deux de ses adjoints connaissent cette combinaison. Le général a pris soin d'envoyer ses adjoints à la chasse. L'état-major, devant le fait accompli, serait prêt à appuyer l'attaque. C'est ce que Quinten escompte.

Mais le Président des Etats-Unis s'y oppose. Et il révèle que les Russes ont enfoui dans l'Oural des bombes au cobalt. S'ils se voient perdus, ils les feront éclater. Six semaines plus tard, les radiations auront détruit toute trace de vie sur la terre. Le Président tient le Kremlin au courant. La chasse soviétique s'est levée, mais elle est impuissante contre les bombardiers américains équipés d'un cerveau électronique. Celui-ci détourne toutes les attaques, sauf celles de fusées infrarouges expérimentales qui ont atteint par hasard l'un des B-52-K, « L'Ange-de-l'Alabama ». Fortement endommagé, le B-52-K poursuit cependant sa route vers son objectif : la base de fusées I.C.B.M. de Kotlass.

Le Président a donné l'ordre d'attaquer la base de Sonora avec des troupes d'infanterie pour s'emparer du général Quinten et lui arracher les trois lettres du code. Trois cents hommes meurent en vain. A 11 h. 35, Quinten se suicide, satisfait. Le major Howard, son adjoint, ignore les lettres du code.

Cependant, tandis qu'un dialogue extraordinaire se poursuit entre Washington et Moscou, entre le Président des Etats-Unis et le Président du Conseil des ministres soviétique, le major Howard retrouve dans les papiers laissés par le général Quinten les éléments qui lui permettent de reconstituer le code secret. Tous les appareils en action au-dessus du territoire soviétique peuvent être rappelés, sauf « L'Ange-de-l'Alabama » dont la radio a été détruite par les fusées soviétiques. Le commandement du SAC croit d'ailleurs que « L'Ange-de-l'Alabama » a été détruit. En fait, le bombardier, dont le pilote est gravement blessé, poursuit sa route — en rase-mottes pour échapper aux radars. Le pilote vient de demander au navigateur de lui confirmer la position de l'appareil.

— NOUS sommes dans la bonne direction ! annonça Engelbach. J'ai contrôlé en passant au-dessus de la rivière. Plus que quatre minutes !

Brown observa encore plusieurs trajectoires de la Flak ; le barrage était presque franchi. Devant lui, soudain, une gerbe de feu s'éleva en sifflant ; les projectiles éclatèrent en l'air, à environ cinq cents mètres et firent retomber une pluie de phosphore, mais trop à bâbord. A ce moment, le terrain, sous l'avion, s'inclina brusquement et Brown ne vit pas assez vite une vallée. Il ne put que lentement rectifier son vol pour redescendre près du sol : pendant une vingtaine de secondes, l' « Ange de l'Alabam » vola, non plus à 60 mais à 200 mètres d'altitude. Instantanément, les radars de trois canons antiaériens le repérèrent et trois salves de projectiles s'élevèrent dans sa direction.

Brown jura et mit tout ce qui lui restait de forces à pousser sur le manche. Pendant un espace de temps interminable, le bombardier resta en vol horizontal, puis il commença à redescendre lentement vers la terre. La plupart des obus passèrent au-dessus de lui, mais trois le touchèrent. L'un éclata sans faire de dégâts, à l'arrière, un autre creva une conduite d'essence et y déclencha un incendie, le troisième claqua sous le ventre de l'avion et arracha en partie un des couvercles de bombe.

L'« Ange de l'Alabama » parut chavirer, mais se remit aussitôt en ligne de vol, et brusquement ce fut le calme : le barrage était franchi. Derrière eux, le ciel était un brasier, mais, devant eux, il paraissait vide et paisible. La route de Kotlass était libre.

Brown se laissa aller à sourire : ils avaient triomphé. Dans un peu plus de trois minutes, Kotlass aurait cessé d'exister. Le bombardier aussi, d'ailleurs, mais cela n'avait aucune importance.

— Eh bien ! on a passé ! dit-il tranquillement. Il nous reste maintenant à peu près trois minutes.

La parole du Président vaut de l'or

LE PENTAGONE

12 h. G.M.T. — 15 h. Moscou — 7 h. Washington

— Le compte y est ! dit le général Franklin, en cochant sur sa liste le dernier des avions qui avaient accusé réception du contrordre.

Seuls, trois appareils étaient portés disparus ; la perte des deux premiers ne faisait aucun doute, mais on était moins renseigné sur le troisième.

Le Président était en train de parler avec Moscou lorsque Franklin lui glissa devant lui le compte rendu final de l'opération. Le Président jeta un coup d'œil à la note, acquiesça, et Franklin quitta la pièce. Il tenait à vérifier que des avions-citernes attendaient les B-52 sur le chemin du retour, et venait de décider de faire rentrer l'escadre à Sonora. Une autre escadre prendrait sa place dans le cycle de rotation des unités du S.A.C. autour du globe.

— Naturellement, dit le Président, nous vous paierons pour compenser les dommages causés par nos appareils au cours de leur incursion en territoire soviétique. Nous vous paierons des réparations pour tout dégât matériel et nous prendrons en charge les familles de ceux qui auront perdu la vie à cause de cette funeste opération. Nous venons d'éviter de justesse une tragédie. Maintenant, notre devoir est d'empêcher le retour d'une semblable éventualité, non pas seulement en exerçant un contrôle sévère de nos armes et de nos unités, mais en extirpant la racine même du mal qui peut engendrer de tels incidents. Il faut qu'ensemble nous prenions des mesures ayant pour effet de réduire la tension internationale. Il n'y a pas d'autre solution au problème et, je le répète, en ce qui nous concerne, nous avons fourni la preuve de notre bonne foi.

Si la paix en dépend...

La réponse fut presque immédiate :

— Les mots ne coûtent rien, et il n'est pas difficile de payer des réparations. Je désire poser une question au Président. Supposons qu'une des villes russes ait été détruite. Est-ce que sa bonne foi et sa résolution de prouver par des actes ses intentions pacifiques auraient été assez fermes pour qu'il donne libre accès à un de mes bombardiers, venant détruire, en représailles, une ville américaine ?

Le Président réfléchit un instant et regarda Zorubin ; mais celui-ci détourna les yeux.

— Si j'estimais, répondit-il enfin, que la paix du monde dépend de ce sacrifice, oui, j'y consentirais.

— Je me permets de rappeler au Président que les mots ne coûtent rien.

— Erreur ! rétorqua le Président, très irrité. Mes paroles valent au contraire leur pesant d'or !

Pendant une demi-minute, les diffuseurs restèrent silencieux, puis la voix se fit encore entendre, et le Président vit que Zorubin pâlissait, en écoutant les paroles prononcées avec rudesse, mais sans hâte. Zorubin traduisit, en gardant les yeux fixés droit devant lui :

— Le Président a déclaré que sa parole vaut de l'or. Il va avoir maintenant une occasion de le prouver. Contrairement à ses affirmations, ses bombardiers n'ont pas tous fait demi-tour. L'un d'eux est encore en train de voler en direction du sud au-dessus du territoire russe. On estime que son objectif est la paisible ville de Kotlass. S'il détruit cette ville, je demanderai alors au Président de montrer qu'il n'a qu'une parole, et j'exigerai qu'il me livre en représailles une ville américaine !

Une leçon

Le Président pâlit à son tour et demanda à Zorubin :

— Est-ce qu'il parle sérieusement ?

— Si Kotlass est détruite, accepterez-vous qu'un de nos bombardiers vienne détruire, en représailles, une ville américaine ?
— Oui, j'accepte.

— Je le crains, monsieur le Président, répondit lentement l'ambassadeur. Si, une ville russe ayant été détruite, il n'est pas capable de dire : « Voici ce que j'ai fait. « Ils ont détruit une de nos villes « et, comme je suis un partisan « de la paix, j'ai détruit, non pas « tout leur pays, mais une seule « de leurs villes, rien que pour « leur donner une leçon ! », il courra un grand danger. N'oubliez jamais que nous sommes un peuple semi-asiatique. Sauver la face n'est pas chez nous une obligation aussi impérieuse qu'en Chine, mais c'en est une, cependant, beaucoup plus grande que chez vous. Je suis sûr qu'il parle sérieusement.

— Pardon ! déclara alors le général Steele. L'objectif de ce bombardier n'est pas la ville de Kotlass ; c'est la base de fusées intercontinentales qui se trouve hors de la ville.

— A quelle distance ?

— A dix kilomètres, monsieur le Président.

— Et la ville sera détruite ?

— Oui, si la bombe tombe à 2 ou 3 km. de l'objectif.

Le président fronça les sourcils et tambourina sur la table. A ce moment, le général Franklin revint dans la pièce. Il avait l'air préoccupé.

— Monsieur le Président, dit-il, les stations d'écoute nous informent de l'approche de bombardiers russes. Ils semblent se maintenir dans un rayon de six cents kilomètres du territoire.

— Zorubin ! dit le Président. Si je refuse, que se passera-t-il ?

La bombe rebondit à trente mètres de hauteur

« ANGE DE L'ALABAMA »

12 h. 5 G.M.T. — 15 h. 5 Moscou — 7 h. 5 Washington

Droit devant lui, Clint Brown aperçut les premiers feux de Kotlass. La nuit était très noire, mais le manque de visibilité importait peu, puisqu'il n'avait qu'à voler droit sur ce point de repère. Mais voici qu'au moment même où il concentrait ses regards sur le but de tant d'efforts, toutes les lumières s'éteignirent d'un seul coup, comme si quelqu'un, en tournant un seul commutateur, avait coupé le courant alimentant la ville. Toutefois, quelques secondes plus tard, il constata qu'il pouvait distinguer sa tache sombre au milieu des plaines enneigées.

L'heure était venue des ultimes préparatifs, des fatales manœuvres qu'il avait jadis espéré ne jamais être obligé d'exécuter réellement.

— Ouverture du circuit d'amorçage ! annonça Garcia.

Brown déverrouilla la manette de commande et l'abaissa. Aussitôt, une lampe rouge s'alluma au tableau de bord. Un instant plus tard, elle s'éteignit : la bombe était amorcée. Elle ne comportait plus qu'un seul dispositif de sûreté, consistant en deux minces chevilles d'acier qui reliaient le fuselage de l'avion à deux organes vitaux de la bombe. Au moment du lâchage de l'engin, les deux goupilles se détacheraient et provoqueraient aussitôt le déclenchement du circuit de mise à feu. A partir de cet instant, la bombe éclaterait dans le délai prévu, c'est-à-dire quarante secondes après avoir touché le sol.

Un couvercle faussé

Engelbach, à plat ventre à l'avant, scrutait la nuit. Son radar indiquant un obstacle à huit kilomètres et légèrement à tribord, il chercha à le repérer le plus tôt possible, tout en vérifiant une dernière fois que le mécanisme de déverrouillage de la bombe fonctionnait à souhait. Soudain, il vit nettement ce qu'était l'obstacle annoncé : il s'agissait d'une rampe de lancement, dont l'extrémité supérieure se perdait dans le ciel noir. Il se sentit intensément soulagé : en dépit de tout, ils avaient atteint l'objectif ! Dans cinq secondes, il larguerait la bombe, et il pourrait garantir qu'elle tomberait à moins d'un kilomètre du but. Il tendit la main vers la manette de commande et dit :

— Lâchage de la bombe, Clint !
— O.K. ! fit Brown.
Il rassembla ses ultimes forces ur lever la main et l'avancer dix centimètres. Il crut qu'il y parviendrait jamais, mais il la a enfin et, centimètre par centimètre, l'avança jusqu'à la manette. Il la sentit à peine au bout ses doigts et ne la vit pas, car ut, autour de lui, devenait noir. quoi donc servait cette manette? l'avait oublié, mais il se souvint e sa vie n'aurait pas de sens s'il baissait pas ce levier. Dans un rnier sursaut, il appuya dessus, is il s'effondra sur son siège, main pendant inerte à côté de i.

Trente-cinq secondes après, et environ dix kilomètres de l'objectif, l' « Ange de l'Alabama » vint urter une première fois la pente une colline et commença à se sintégrer, tout en rebondissant deux cents mètres de hauteur. s éléments entiers du fuselage détachèrent. La carlingue elle-ême se fendit comme une quille de noix, et c'est seulement à ce moment-là que la bombe t larguée : elle avait été coincée r un des couvercles du berceau i, faussé par un projectile, ne était pas ouvert suffisamment. ul le percutage de l'avion au sol ait fini par libérer complètement l'engin.

Dans un bois de pins

Les goupilles de mise à feu restrent bien dans l'appareil, mme prévu, mais les ailettes bilisatrices avaient, elles aussi, faussées par des projectiles ; sorte que la bombe tournoya ux fois dans l'air avant de mber à plat sur le sol. Sous le oc, sa carapace d'acier extérieur fendit ; l'engin rebondit à trente ètres de hauteur et, quand il tomba, l'enveloppe extérieure se tacha complètement. Enfin, dans dernier rebondissement, le rps même de la bombe alla s'enncer dans un bois de pins.

Trente secondes après que la mbe eut heurté la terre, les caruches explosives du détonateur écipitèrent l'une contre l'autre deux masses de plutonium. ssitôt, une explosion atomique produisit, qui mit le feu à la arge centrale de tritium. Mais enveloppe de deuterium, qui nstituait la principale charge de ngin, s'était détachée de lui, en ême temps que la carapace acier. Aussi y eut-il une explon atomique quinze ou vingt fois us forte que celle de Hiroshima, ais la principale charge n'explosa pas, car elle ne se trouvait us dans la bombe.

L'explosion fut observée par un tre bombardier B-52 de la 3e escadre qui rentrait en direcn du nord-ouest, après avoir çu le contrordre, alors qu'il allait mbarder la base aérienne de asov, sur la Chepza. Le navigaur repéra exactement la posin de l'explosion et l'opérateur dio communiqua sans délai le nseignement en émettant un essage détaillé.

Les débris de l' « Ange de l'Alama » furent totalement désintérés par l'explosion et, dans un yon de deux kilomètres, la camgne fut brûlée par un feu infernl. Trente secondes après l'éclament de la bombe, le champinon habituel s'éleva à près de ngt mille mètres dans le ciel. A base, l'équipage de l' « Ange de Alabama » dormait son dernier mmeil.

« La fusée atteindra Atlantic-City dans sept minutes »

Le Pentagone

2 h. 15 G.M.T.	15 h. 15 Moscou	7 h. 15 Washington

A Moscou, la nuit était tombée, pendant qu'à Washington, le jour se levait. Le Pentagone et le Kremlin étaient séparés par huit heures d'horloge et quarante années de méfiance réciproque. Le lien qui les reliait était aussi ténu que l'onde de radio qui portait leurs messages.

— On me rend compte que le bombardier signalé par vous comme continuant à se diriger sur Kotlass a effectué son attaque. Une explosion s'est produite.

Zorubin traduisit scrupuleusement, remplaçant les rudes sons de la langue russe par les expressions précises de l'anglais le plus diplomatique que l'on pût parler. Il reprit :

— Le Président tient-il parole et accepte-t-il la destruction d'une de ses villes ?

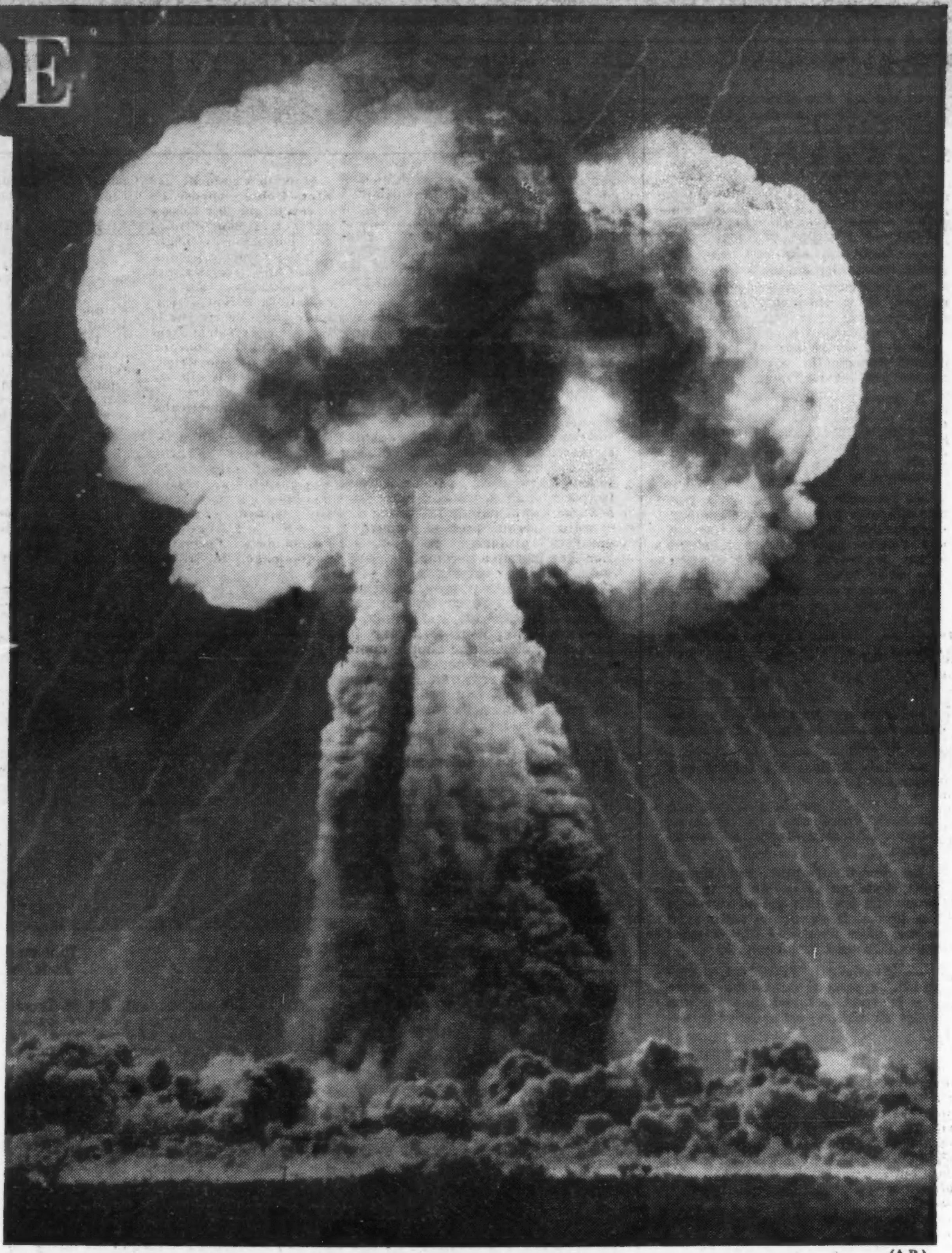
Le Président ferma un instant les yeux. Oui, le sort en était jeté ! Il avait donné sa parole, et maintenant il devait la tenir.

— Oui, répondit-il simplement. J'accepte.

Trente secondes environ s'écoulèrent, puis les diffuseurs firent entendre la voix âpre, dont Zorubin traduisit très vite les paroles :

— Parfait. Atlantic City sera détruite par une fusée lancée par un sous-marin, actuellement en plongée à six cents kilomètres de votre côte. Ordre a été donné au commandant de ce submersible de lancer la fusée à 7 h. 25 à votre heure. Elle mettra environ cinq minutes à atteindre son objectif.

La voix de Zorubin était très grave, car il se rendait exactement compte de ce que signifiait cet ordre : dans un quart d'heure, cinquante mille personnes au moins mourraient à Atlantic City.



LE CHAMPIGNON ATOMIQUE.
A près de 20.000 mètres dans le ciel. (A.P.)

Pas d'autre méthode

Le Président chancela. Pendant un instant, il crut qu'il allait vomir, ou même se trouver mal. Luttant contre son malaise, il se cramponna à la table et regarda l'amiral Maclellan.

— Qu'en dites-vous ? fit-il, blanc comme un linge.

— C'est possible, monsieur le Président, répondit le marin, imperturbable. Ils ont en général des sous-marins qui croisent au large et sont armés de fusées de cette portée.

— Quelle précision de tir ?

— Pas fameuse à cette distance... Dix à quinze kilomètres environ.

— Bon. Je vais répondre.

Dès que la communication fut établie, il déclara, d'une voix calme :

— La décision est inacceptable. Atlantic City n'a pas encore été évacuée.

— Kotlass non plus ne l'a pas été.

— La décision est inacceptable aussi pour une autre raison, reprit le Président. On me rend compte que les fusées des sous-marins russes ne sont pas assez précises pour atteindre un objectif donné à six cents kilomètres de distance. Notre accord porte sur la destruction d'Atlantic City exclusivement. Je demande au Président d'opter pour une autre méthode de bombardement.

— Les fusées sont assez précises, répliqua le Russe qui ajouta, après un temps, et d'une voix extrêmement dure : je ne choisirai pas d'autre méthode. La fusée sera lancée dans sept minutes exactement.

— Zorubin, dit le Président, j'ai été pris au piège ! Vous rendez-vous compte de ce que signifiera le lancement de cette fusée ?

— Oui, monsieur le Président, répondit l'ambassadeur à voix basse. Je m'en rends compte. Mais il a pris sa décision, et je sens qu'elle est irrévocable.

Un territoire inhabité

Le Président réfléchit. De nombreuses escadres S.A.C. tenaient encore l'air, la 843e était même en territoire russe : il lui était donc facile de menacer. Steele, d'une voix aiguë, lui cria :

— Attendez, monsieur le Président, attendez ! Kotlass n'a pas été détruit. Ni la ville ni la base des fusées I.C.B.M. ! Je reçois à l'instant un message d'un B-52 de la 843e escadre qui a vu l'explosion sur son chemin. Elle a eu lieu exactement à 25 km. au sud-est de Kotlass, dans un territoire totalement inhabité. De plus, on précise que l'explosion a été relativement faible, dans l'ordre des kilotonnes et non des mégatonnes. Le mécanisme de déclenchement de la

→

bombe a dû être détérioré, puisqu'elle a éclaté au-delà de l'objectif. Comme l'avion volait très bas, l'engin n'a pas dû avoir le temps de se stabiliser dans sa chute, et seuls ont éclaté les détonateurs : ceux-là peuvent provoquer une explosion d'environ deux cents kilotonnes. Mais la charge principale n'a pas explosé.

— Etes-vous sûr que ce soit techniquement possible ?

— Absolument, monsieur le Président. Il y aura des retombées radioactives, bien sûr, mais rien de comparable à celles d'une bombe H. En se hâtant, ils pourraient évacuer la population menacée par les radiations.

Il restait encore six minutes avant l'heure annoncée pour le lancement de la fusée du sous-marin. Le Président vit donc qu'il avait le temps de discuter et demanda la ligne avec Moscou.

— La ville de Kotlass n'a pas été détruite ni même touchée par l'explosion, laquelle, d'ailleurs, a été relativement faible ; il s'agit d'une explosion atomique et non pas celle d'une bombe à hydrogène. Je suis convaincu que le Président partagera ma satisfaction de ce que, Kotlass ayant été épargné, Atlantic City puisse l'être également.

La limite

— J'ignore tout de cette histoire, répondit le Russe, et la fusée sera lancée.

— Mais Kotlass n'a subi aucun dommage !

— Je répète que je n'en suis pas informé. Votre avion a lancé sa bombe. Mon sous-marin lancera sa fusée !

Le Président prit son temps pour dominer sa colère et ne pas prononcer les mots qui lui venaient aux lèvres. Il s'exprima enfin avec calme, mais avec une dureté dont nul ne l'aurait cru capable.

— Monsieur le Président, déclara-t-il. Je vous ai donné ma parole que je vous livrerais une de nos villes en contrepartie de celle détruite sur votre territoire. Votre ville n'a pas été détruite ; par conséquent, je ne tolérerai pas qu'Atlantic City le soit. C'est tout ce que j'ai à vous dire !

Zorubin comprit instantanément que la limite était atteinte et que le chef de l'Etat ne se laisserait pas mener plus loin. Au point où en étaient les choses, il n'hésiterait plus à déclencher son attaque, quoi qu'il dût en résulter. Une fois de plus, le destin du monde était en péril... Zorubin prit sa décision.

— Excusez-moi, monsieur le Président, dit-il respectueusement, mais je désire parler personnellement à mon Président.

Annuler le plan R

Avant que les assistants fussent revenus de leur stupeur, Zorubin s'était lancé dans une longue et rapide déclaration en russe. A deux reprises, il s'interrompit pour laisser son interlocuteur lui poser des questions. L'entretien se poursuivit pendant plusieurs minutes, et Zorubin termina par un plaidoyer véhément qui s'acheva en une simple et courte phrase, nettement interrogative. Personne ne s'y trompa. Il attendit, impassible, la réponse, et celle-ci finit par lui parvenir ; c'était une simple monosyllabe qui claqua comme un coup de feu. Il se retourna alors vers le Président et, le front ruisselant de sueur, il lui dit en souriant :

— La fusée ne sera pas lancée. Le Président m'a déclaré qu'il n'avait pas eu réellement l'intention de la faire lancer. Il a seulement voulu que vous et votre état-major vous vous rendiez compte de ce que c'est que de voir une de vos villes menacée d'une destruction immédiate.

— Ah, je comprends ! fit le Président, songeur. Je tiens à vous remercier, monsieur l'ambassadeur, pour vos bons offices.

Zorubin s'inclina avec respect. Il l'avait échappé belle ! Seule la confiance que son vieil ami conservait en lui et en la justesse de ses jugements lui avait permis d'obtenir le contrordre.

(Cartier-Bresson Magnum.)

UNE VILLE SOVIÉTIQUE.
Pour sauver la face.

(Cartier-Bresson Magnum.)

UNE FOULE AMÉRICAINE.
Quarante mille personnes vont mourir.

— Et maintenant, dit le Président, nous devons prendre immédiatement des mesures pour que cela ne se reproduise jamais. Steele !

— Oui, monsieur le Président.

— Il faut annuler le plan R. Faites sur-le-champ le nécessaire à ce sujet.

Steele haussa les épaules. Il exécuterait l'ordre, bien entendu, mais il ne put s'empêcher de préciser que cette mesure allait créer un vide dans l'organisation défensive de la nation. Le Président écouta jusqu'au bout son exposé, puis répliqua :

— Je ne suis pas de votre avis. J'ose penser que les événements de ces deux dernières heures ont prouvé qu'une attaque russe contre ce pays ne se produira pas. En tout cas, pas de notre temps.

Le défaut de la cuirasse

Zorubin le regarda avec intensité : il estimait que cette déclaration correspondait à la réalité, mais se demandait ce qui donnait cette certitude au Président. Celui-ci lui en donna l'explication, sans même qu'il l'eût sollicitée.

— Les Russes, reprit-il en effet, ont en ce moment sur nous une avance de six mois, avec leur fusée I.C.B.M. Dans six mois nous aurons nous-même notre engin intercontinental, qui rendra la riposte inévitable et infaillible. Ce jour-là, je le crois fermement, la guerre deviendra non seulement impossible, mais sera reconnue comme telle par les deux parties.

— Cela se passera dans six mois! dit Steele sèchement. Et pendant quatre de ces six mois, ils disposeront de leurs fusées, alors que les nôtres ne seront pas prêtes ! Ils le savent !

— Oui, mais ils savent aussi autre chose. S'ils ne le savent pas, ils vont le savoir maintenant, n'est-ce pas, Excellence ? Par exemple, ils savent qu'ils ne peuvent pas arrêter nos B-52 K avec leurs fusées guidées par radar, et je ne les crois pas capables de remplacer en six mois leurs fusées actuelles par celles qu'ils expérimentent en ce moment.

Zorubin, se rendant compte [...] le Président ne le quittait pas [...] yeux, sourit : incontestablement son interlocuteur avait décelé [...] défaut de la cuirasse russe.

— D'autre part, reprit encore [...] chef de l'Etat, ils savent qu[...] seconde escadre, identique à [...] 843°, va être mise en service [...] mois-ci, et qu'une troisième le se[...] le mois prochain. Ils sauront en[...] par le rapport que va leur adres[...]ser M. l'ambassadeur, que, j[...] qu'au jour où nos fusées interc[...]tinentales seront en service, j'ai [...] dater d'aujourd'hui, pris les d[...]positions suivantes. Une escad[...] d'au moins 20 bombardiers B-52 [...] sera constamment en l'air, vin[...] quatre heures sur vingt-quatre, [...] totalement armée. Les appareils [...] se rendront pas à leurs points [...] mais resteront dans les zones d[...] ravitaillement des avions-citerne[...] Ces escadres seront sous m[...] contrôle direct et permanent. Ell[...] constitueront la garantie de [...] paix, jusqu'au jour où nos fusé[...] rendront celle-ci inévitable. Et [...] paix, messieurs, dites-vous bi[...] que je suis résolu à l'instaurer !

Le Président s'adossa à son fau[...]teuil et se détendit un peu. Il éta[...] très las, mais il savait qu'il all[...] encore avoir un grand effort [...] fournir, car le plus dur restait [...] faire.

FIN

Copyright
Librairie ARTHEME FAYARD

« 120 MINUTES POUR SAUVER LE MONDE », de Bryan Peters, est édité par les Editions Arthème Fayard dans la collection Pierre Nord (contre - espionnage), traduction française de Jacques Brecard. 224 pages, 2,25 NF.

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● *redonné* toute sa clarté à un bouillon de pot-au-feu très trouble, grâce à une astuce de cordon bleu. Il suffit d'incorporer un blanc d'œuf battu en neige, de mettre à frissonner pendant une dizaine de minutes, puis de laisser reposer un quart d'heure et de passer au tamis. Le bouillon est alors parfaitement clarifié.

● *rapporté* des « nougats de Saint-Tropez » et des « Négus de Nevers » achetés... à Paris. On peut, en effet, se procurer dans la capitale un certain nombre de « douceurs » régionales grâce à un magasin qui les vend dans leurs boîtes d'origine. Une manière pratique de réparer un fâcheux oubli ! (Spécialités de France, 44, avenue Montaigne. ELY. 58-77.)

● *usé* beaucoup de patience, de force musculaire et un peu d'électricité en essayant de faire des copeaux de glace avec un robot spécialement destiné à cet usage. Cet outil diabolique (une sorte de petite boîte oblongue en métal, munie d'un couteau à sa base et d'un corps creux où doivent venir se loger les copeaux espérés) n'est évidemment pas de toute première utilité, mais chacun sait que certaines liqueurs sont meilleures lorsqu'elles sont servies sur de la glace pilée. Malheureusement, il ne fonctionne qu'à trois conditions :

1) Avoir à sa disposition un pain de glace suffisamment épais : Madame Express, ayant voulu en fabriquer un en enlevant la clayette du bac à glace, n'a obtenu au premier essai qu'une mince plaque de glace sur laquelle le robot ne mordait guère.

2) Etre assez stoïque pour ne pas craindre de tenir solidement dix bonnes minutes dans la main gauche ledit pain de glace pendant que la main droite rabote : Madame Express n'a pas trouvé cette sensation particulièrement agréable, d'autant que la glace qui fond a fâcheusement tendance à glisser.

3) Procéder à l'opération assez rapidement pour trouver en ouvrant le robot de vrais copeaux. Hélas ! Madame Express en a bien trouvé quelques-uns, mais sa glace pilée ressemblait plutôt à de la neige fondue.

Moralité : une idée séduisante qui demande à être perfectionnée. Pour les courageux, un gadget qui les fera rire pour leur argent. (3 NF, en timbres, B.P. 342.08, Paris, 8e).

(Dambier.)

L'hiver à la manière de Chanel

(Voir pp. II, III)

(Dambier.)

1) LE CORSELET DE MOIRE.
Pour mettre la taille en valeur.

COLLECTIONS

Barrettes et redingotes

● ***Huit jours avant les autres couturiers, Chanel propose sa version personnelle de l'hiver 61-62.***

UN avion-cargo d'Air France est parti avant-hier pour les Etats-Unis emportant à son bord les modèles des grands couturiers commandés fin juillet par les acheteurs américains. On évalue à 2 milliards environ le montant de leurs achats.

Les chaînes de fabrication vont immédiatement se mettre en route, elles auront dix jours pour reproduire les robes et les tailleurs sans crainte d'être copiées. En effet, à partir de mardi prochain (29 août), la publication des photos de collections d'hiver sera libre pour les journaux du monde entier. Et qui dit photo dit inspiration. Comment empêcher une petite couturière ou un gros confectionneur d'acheter dans un kiosque pour 1, 2 ou 5 NF sa moisson d'idées nouvelles.

Chanel elle-même, qui se vante d'être le plus copiée des grands couturiers, a été obligée de céder aux pressions de ses clients étrangers. Il y a quatre ans, ses célèbres tailleurs pouvaient être montrés au grand public la semaine même de leur présentation. Peu à peu, les délais se sont allongés et, cette saison, elle devance seulement de huit jours le gros du peloton.

Quatre grands thèmes

Nous avons déjà dit que sa collection était, avant tout, « chanellisante », mais comme toujours, il est possible de retrouver à travers ses créations très personnelles, les lignes générales de la saison. A côté des célèbres tailleurs de tweed qu'elle traite cette saison dans la gamme des grèges et des mauves, et qu'elle ganse de lin ou de laine tissés à la main dans ses propres ateliers et qui se révéleront particulièrement difficiles à recopier, elle traite quelques grands thèmes de l'hiver 61-62 à la manière de... Chanel :

1) LES MANTEAUX appuyés au corps, mi-redingote, mi-pardessus. En tweed grège ou roux,

(Dambier.)

2) LE VELOURS DE CELLOPHANE.
Pour ses reflets cristallins.

ils s'accompagnent d'une jupe de même tissu. En satin noir, ils jouent aux imperméables de luxe. Un double pli piqué sous la poitrine et sur les

RECETTES

● CORDON BLEU

Les cèpes

On en trouve en abondance dans les forêts et vous pouvez les ramasser sans crainte. Mangez-les aussi frais que possible, car ils ont alors tout leur parfum. Enlevez la peau très fine qui les recouvre, et, s'ils sont très gros, la partie verdâtre du dessous. Hachez grossièrement les queues. Coupez les cèpes en lamelles que vous jetez à la poêle dans l'huile (d'olive de préférence) fumante ; puis baissez le feu. Remuez et ajoutez un hachis d'échalotes et de persil avec une pointe d'ail (ou, si vous préférez, ail et persil). Laissez cuire environ 10 minutes en retournant les cèpes afin qu'ils soient bien dorés. Au moment de servir, salez, poivrez et arrosez avec un jus de citron.

VOUS POUVEZ AUSSI :

● Faire dorer les cèpes dans le beurre, puis à feu très doux, arroser de crème fraîche.

● Les rouler, après les avoir fait dorer à l'huile dans une fine tranche de jambon et recouvrir le tout de sauce tomate.

● Les farcir : vous les laissez entiers, puis vous les passez rapidement à l'huile fumante dans la poêle. Retirez-les et rangez-les dans un plat à gratin au fond duquel vous mettez un peu de vin blanc et des rondelles de tomates. Vous garnissez les cèpes avec une farce composée d'un œuf dur écrasé, d'un peu de mie de pain gonflée dans du lait, pressée et passée à la moulinette, de persil et d'ail hachés, le tout bien mélangé. Arrosez avec de l'huile d'olive, saupoudrez de chapelure et mettez au four environ 15 minutes.

SUZANNE et HENRIETTE.

(Dambier.)

3) LA BROCHE LONGUE.
Pour fermer les jaquettes bord à bord.

Charcuterie - Salaisons
PRODUITS
SCHMID
SCHMID PÈRE ET FILS
SPECIALITE DE CHOUCROUTE
LIVRAISON A DOMICILE
3, boulevard Denain — PARIS - 10e
8, rue Saint-Laurent — PARIS - 10e
76, boulevard de Strasbourg — PARIS - 10e
Tél. : BOTZARIS 61-10 et 61-11

[...] parfois un effet de [...]ers s'assortissent à la [...]arnissent de fourrure. [...]e soie sont surpiquées (Photos n° 4.)

[...]S DE FOURRURE. Version [...]eur de printemps, les [...]dent de castor ou de [...] et toques de fourrure [...] visage. (Photo, p. I.)

[...]S MÉTALLISÉS. Même les ensem[...] s'allient au broché, et [...]sur des blouses et des [...]offes précieuses. Pour [...] matière nouvelle : le [...]llophane. Il a les re[...] du papier transparent [...]uté du velours. Chanel [...]ailleur doublé de satin [...]nique classique, ras du [...] 2.)

[...]LET NOIR. Sur une robe de mousse[...]ne haute ceinture de [...] buste et la taille pour [...]e valeur à la jupe large [...] Nous le retrouverons la [...]haine dans les modèles [...]o n° 1.)

Finis les plis

[...]ussi, dans la collection, [...] exclusivement « Cha[...]e retrouve nulle part [...]urs de satin, robes de [...] tailleurs à larges revers [...]s chaînes). Un détail en [...] certainement beaucoup [...] l'hiver prochain : une [...] de métal doré torsadé, [...] ou plusieurs perles. [...]. Elle sert à fermer [...]d à bord ou à mainte[...] dans la jupe. C'est un [...]it nouveau qui rappelle [...]arrettes » de nos grand[...] dessiné sur les instruc[...] Chanel, un atelier spé[...]t la fabrication des bi[...]ur même de la maison.

[...]s modèles sont en vente [...], rue Cambon, mais il [...] qu'on en trouvera bien[...]s dans tous les grands [...]

[...]précision : Chanel aban[...]ent cette saison les jupes [...]creux, piqués bas. Sans [...]elle trop vu en se pro[...]es rues de Paris au prin[...]n'est d'ailleurs pas la [...]

C. C.

(Dambier.)

4) LES MANTEAUX DE TWEED APPUYÉS AU CORPS.
Pour accompagner une jupe de même matière.

JE SUIS LE MARI DE MADAME EXPRESS

« Comme ce doit être commode sur le plan pratique de vivre avec Madame Express ! Elle doit être si organisée et efficace ». Pour avoir entendu trop souvent cette phrase, le mari de Madame Express (journaliste également) a décidé pendant les vacances de prendre la plume pour mettre les choses au point. Voici le texte intégral *(nous tenons à le souligner pour prouver notre entière bonne foi) qu'il nous a remis :*

[...]T faire briller des chaussures sans cirage, com[...]ver la vaisselle sans se mouiller les mains, [...]re au lit sans lumière, comment fumer sans [...]ment nettoyer un voile de mariée qui a traîné dans [...] comment confectionner en sept minutes un dîner [...]sonnes avec des sachets multicolores, Madame [...] sait.

[...]bien placé pour le savoir : Madame Express est [...]. Tout ce qu'elle écrit est vrai, à preuve que, de [...]emps, lorsque se pose un petit problème pratique, [...]our moi, elle dit : « Attends, j'ai donné un jour un [...]dessus. Je vais voir si ça marche. »
[...]ort, c'est que ça marche presque toujours.

Un plombier de nuit

[...] génie de l'organisation ; ou plus exactement, ce [...]en agréable pour un mari, rien ne la met en [...] le tube de pâte dentifrice vide n'attire pas son [...] samedi matin après la toilette, c'est parce qu'elle [...]liste des pharmaciens ouverts le dimanche. Elle sait [...] pleine nuit le plombier qui viendra arrêter la [...]consécutive à une semaine de goutte à goutte dans [...]e.

[...]e n'a pas encore découvert le gadget grâce auquel [...]s se recousent tout seuls. Aussi n'hésite-t-elle [...] beaucoup de gentillesse, à saisir le fil et l'aiguille, après que je l'ai avertie plusieurs jours de suite d'un petit drame en préparation. Le drame se produit toujours (comme celui des lacets, dont elle possède une réserve, pas toujours de la bonne couleur) à l'instant où, pressés tous deux, nous nous apprêtons à partir : elle s'installe incommodément, se contorsionne pour recoudre le bouton de la chemise que je me refuse à enlever, et jamais l'aiguille ne traverse à la fois la peau et le tissu.

La science des herbes

Nous ne sommes vraiment en désaccord (je devrais dire nous étions, car elle a adopté mes goûts et veut bien reconnaître que j'ai raison) que sur la cuisine extra-rapide, que j'appelle « à l'américaine » (elle me traite de xénophobe). J'aime une nourriture simple, mais digne, et elle a volontiers reconnu qu'il existait quelque différence entre la macreuse et la bavette, que les petits pois frais gagnaient à être accommodés au lard, que la salade de chicorée s'encanaillait joliment avec des chapons à l'ail.

Elle a donc à peu près renoncé aux tubes et aux poudres et elle fait le marché. Elle le fait à la perfection ; fini le temps où je devais préciser : plates-côtes pour le pot-au-feu, un peu d'oseille avec les épinards, une cuillerée de crème et de moutarde dans le jus des escalopes. De temps en temps (rarement je le reconnais) je me mets au fourneau et, si le volume de la vaisselle triple ces jours-là, elle ne se plaint pas, sauf pour son régime (étant à la pointe de l'armée des femmes modernes elle s'intéresse à la diététique), du bœuf bourguignon, du veau marengo ou de la potée savoyarde. Grâce à moi, elle a appris la science des herbes et emploie judicieusement l'estragon, la ciboule, la sariette, le basilic et la sauge. Je ne suis pas peu fier d'avoir enseigné quelque chose à Madame Express.

Elle a eu moins de chance avec moi : elle n'a pas réussi à me faire admettre qu'un beau désordre est un effet de l'art. Son bureau a toujours l'air d'avoir essuyé un cyclone, mais elle sait du premier coup mettre la main sur le document dont elle a besoin, sous une tonne de paperasses. Quand je perds quelque chose, je ne le retrouve jamais, elle, si. Il ne se passe pas de semaine sans qu'elle égare son briquet, son parapluie, ses gants, ses clefs, sa montre. Un jour vient pourtant où elle et l'objet se rencontrent (elle possède ainsi plusieurs stylos avec son nom gravé). Elle se donne ainsi de grandes joies ; quand il lui arrive, de loin en loin, de mettre de l'ordre dans l'un de ses sacs à main, c'est fou ce qu'elle peut découvrir qu'elle avait oublié.

Et comment lui en vouloir de mettre un peu de fantaisie dans la vie de tous les jours? Si je rentre tard dans la nuit (de mon travail, je précise), mon pied précautionneux découvre toujours ses chaussures dans les endroits les plus invraisemblables. Elle aime l'air et la lumière : quand elle sort d'une pièce, en souveraine elle n'éteint jamais, ni ne ferme la porte. Elle ne craint pas les taches (quand elle mange des crustacés je me protège du mieux que je peux)et apaise les soucis je me protège du mieux que je peux) et apaise les soucis à coup de rimmel, de poudres et de crèmes, et, artiste désintéressée, me laisse le soin de laver la palette. Elle aime ouvrir l'armoire de toilette, provoquant un déluge de tubes et de brosses, au moment de mon rasage matinal.

Fantaisie dans la musique

Mais tout cela, elle le fait avec compétence, avec sérénité, avec une extraordinaire égalité d'humeur. Elle le fait aussi avec beaucoup de tendresse. Je ne m'ennuie jamais, et c'est un grand compliment.

Je lui en ferai un autre : elle sait, en toutes circonstances, être soignée, fraîche, féminine, elle a beaucoup de goût, pour elle et pour tout ce qui l'entoure (je ne pourrais, par exemple, me passer d'elle pour le choix des cravates, et d'ailleurs elle ne l'accepterait pas). Pour tout dire, c'est auprès d'elle que je me sens vraiment bien : il y a quelquefois de la fantaisie dans sa musique, mais il n'y a jamais de fausse note.

Et surtout, qualité essentielle à mes yeux masculins, elle ne se prend jamais, Dieu merci, pour Madame Express.

SANTÉ

L'eau de mer et les rhumatisants

● *Les centres de « thalassothérapie » se multiplient dans le monde. Est-ce, enfin, la guérison des rhumatismes ? Rosie Maurel a mené l'enquête.*

LE CENTRE DE CURE MARINE DE ROSCOFF.
Entre deux parties de pêche à la crevette.

(Roustan.)

ILS sont une quinzaine environ à s'ébattre dans une piscine fermée. Moyenne d'âge : cinquante ans. Tous rhumatisants. L'eau est chauffée. On suffoque. Le photographe ne cesse d'essuyer l'objectif de son appareil obscurci par la buée.

La mobilisation sous eau chaude étant une technique classique de rééducation des membres paralysés, engourdis à la suite d'une fracture ou raidis par le rhumatisme, le spectacle n'aurait rien que de très banal si la piscine était remplie d'eau douce, naturelle ou thermale. Mais elle contient de l'eau de mer et c'est à Roscoff, au bord même de cette mer qui a si mauvaise réputation pour leur maladie, que les rhumatisants que nous voyons barboter sous nos yeux viennent soigner leurs rhumatismes. S'agit-il d'une révolution ?

Non, cet établissement fonctionne depuis plus de soixante ans et depuis tout ce temps, traite les rhumatismes en plein climat marin, par l'eau de mer chauffée (1). Mais il semble qu'on redécouvre, à l'heure actuelle, les propriétés bienfaisantes de la mer et du climat marin méconnues jusqu'à la fin du XIXe siècle et réservées ensuite exclusivement au traitement du rachitisme et de la tuberculose osseuse. Les « Centres de Cure Marine » se multiplient et la gamme des affections qu'on y traite est sans cesse plus étendue. La « thalassothérapie » (2) devient à la mode. Les membres du dernier Congrès International de Thalassothérapie réunis à l'Estoril, au Portugal, avaient pris pour thème de leurs travaux : « Rhumatisme et thalassothérapie ». Qu'en ressort-il ?

A l'étranger

D'abord que cette technique, exceptionnelle en France (et, disons-le tout de suite, très discutée par les rhumatologues classiques) semble avoir acquis droit de cité dans d'autres pays. En Allemagne, il y a un chapelet de stations le long des côtes des îles de la Frise septentrionale : cinquante mille curistes défilent chaque année à l'île de Silt en dépit de la rigueur du climat. A Nederney, station voisine, on a reconstitué des vagues artificielles dans les piscines chauffées.

En Italie, les rhumatismes sont soignés à Venise à l'hôpital marin du Lido dans les services du professeur Dellatore. A Grado, le professeur Farnetti joint la « psaumathérapie » (les curistes sont enterrés dans du sable chaud pour y transpirer) à la thalassothérapie. En Belgique, en Hollande, il existe aussi des centres de thalassothérapie rhumatismale ; mais le pays le plus avancé dans ce domaine semble être la Roumanie : dans les stations qui s'étalent le long de la mer Noire, les statistiques accusent 80 % de guérisons des raideurs articulaires et des douleurs des rhumatismes chroniques. Les chercheurs roumains ont mis au point un dispositif ultra-sensible, le « pléthysmographe », qui mesure les réactions vasculaires au bout des doigts, permettant d'enregistrer avec précision les améliorations obtenues dans les perturbations vasomotrices fréquentes chez les rhumatisants.

L'état général

Comment en France le docteur Bagot conçoit-il et dirige-t-il le traitement des rhumatismes par l'eau de mer ? Il l'a exposé au mois de mai dernier lors d'une réunion de la Société Thalassothérapique de Paris.

« L'ensemble d'états pathologiques divers qu'on englobe sous le complaisant vocable de « rhumatismes », a déclaré le docteur Bagot, *soit parce qu'ils sont douloureux, soit parce qu'ils lèsent les articulations, ont le caractère commun que les manifestations sensibles ou visibles ne constituent pas réellement la maladie. Douleurs, contractures, raideurs, atrophies, lésions des synoviales et des cartilages sont, en fait, l'aboutissement des troubles plus ou moins anciens de la nutrition des tissus et lorsque apparaît la lésion, on est déjà à un stade avancé de la maladie. C'est pourquoi toute tentative d'agir directement sur les nerfs algiques ou sur des articulations en état de souffrance est illusoire pour stopper l'évolution de ces maux et en atténuer les symptômes de façon utile et durable. Il faut remonter plus haut et rechercher des modifications favorables de l'équilibre des tissus et des humeurs, corriger les troubles de la nutrition, favoriser le fonctionnement des endocrines, lever les obstacles circulatoires, normaliser les éliminations, libérer les terminaisons du sympathique dans les tissus de revêtement... Les climats, le soleil, les eaux thermales, la mer, sont des agents rééquilibrants et régénérateurs irremplaçables. Leur action, associée aux ressources dont dispose le médecin kinésithérapeute : l'hydrothérapie, les massages, la gymnastique et toutes les techniques de réadaptation, s'étend, directement ou indirectement, à toutes les fonctions de l'organisme amenant la correction des troubles fonctionnels secondaires. »*

Premier point, donc : soigner l'état général. Les malades qui arrivent à Roscoff sont, en grande majorité, intoxiqués par les conditions de la vie moderne : les fautes alimentaires, la sédentarité, l'atmosphère des grandes villes, les soucis, les conflits familiaux.

« Je les envoie pêcher la crevette, déclare le docteur Bagot, *quel que soit leur âge. Ils reviennent de leur excursion avec les joues bien colorées, l'esprit reposé et prêts au sommeil. La pêche à la crevette est un excellent exercice et un remarquable dérivatif. »*

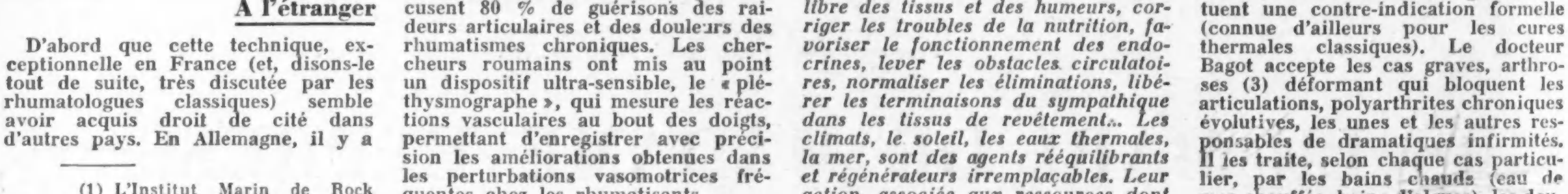
Une contre-indication

On voit mal, cependant, les grands rhumatisants tordus par leur mal aller pêcher la crevette. Il y a de ces grands malades à Roscoff, nous en avons vu arriver à l'établissement avançant péniblement sur deux cannes. On les traite aussi. Seuls les rhumatismes inflammatoires aigus constituent une contre-indication formelle (connue d'ailleurs pour les cures thermales classiques). Le docteur Bagot accepte les cas graves, arthroses (3) déformant qui bloquent les articulations, polyarthrites chroniques évolutives, les unes et les autres responsables de dramatiques infirmités. Il les traite, selon chaque cas particulier, par les bains chauds (eau de mer chauffée, bains d'algues), les douches percutantes que l'on donne sur le corps entier en variant à volonté température et pression de l'eau (ces douches sont des modificateurs géné-

(1) L'Institut Marin de Rock Roum a été fondé en 1899 par le docteur Louis Bagot, père du docteur René Bagot, son actuel directeur. Il était le seul de ce type en France jusqu'à la création, l'année dernière, d'un établissement analogue à Saint-Raphaël, sous la direction d'un élève du docteur Bagot qui applique exactement les principes de la cure de Roscoff.

(2) Thalassothérapie : du grec *thalassa*, la mer. Etymologiquement : soigner par la mer.

(3) Les formes de rhumatismes les plus répandues sont les arthrites, rhumatismes inflammatoires, siégeant au niveau des articulations, et les arthroses, conséquences du vieillissement du tissu cartilagineux.



raux très puissants qu'il faut savoir bien manier), les douches sous-marines qui permettent d'associer une action complémentaire aux effets sédatifs du bain, des douches locales vaporisées sur des points douloureux précis, etc. Bains de lumière ou de chaleur pour favoriser la sudation suivis de repos et d'une douche écossaise, massages, mobilisation quotidienne parfois énergique, mouvements actifs, nage dans la piscine, exercices en salle de gymnastique sous la direction d'un moniteur, s'ajoutent aux douches et bains pour le traitement des rhumatismes dégénératifs (arthroses et polyarthroses).

Le docteur Bagot attache une importance toute particulière aux massages qu'il pratique et fait pratiquer à ses élèves selon une technique spéciale de « pétrissage roulé ». Ces pétrissages s'attaquent à des zones tissulaires infiltrées, les « cellulines », parfois distantes du siège de la douleur mais dont le traitement par massages amène la cessation de la douleur et la disparition des contractions.

Sciatalgies, lombalgies ; syndromes douloureux des membres, crampes des écrivains et toutes les variétés d'états douloureux sans lésions organiques précises sont des succès à coup sûr de la cure de Roscoff. Mais d'excellents résultats sont également enregistrés dans les arthroses et les polyarthrites chroniques évolutives.

Pas d'enthousiasme excessif

Ces résultats, les rhumatologues classiques se montrent cependant sceptiques à leur égard.

— *Nous ne demandons pas mieux que de croire,* disent-ils. *Fournissez-nous des preuves objectives.*

— *Il n'y a pas de preuve objective de guérison du rhumatisme,* réplique le docteur Bagot, *j'ai vu des gens souffrir beaucoup avec des lésions minimes et d'autres souffrir à peine avec des radios très pessimistes. Je soigne, je soulage.*

— *C'est le repos qui agit et la psychothérapie,* disent les adversaires. *Nous n'avons jamais constaté « d'améliorations objectives » sur l'affection rhumatismale proprement dite.*

J'aurais aimé qu'un rhumatologue officiel me fournisse des précisions sur ce qu'il entend par : « Améliorations objectives ». Ceux que j'ai pu atteindre (l'été, beaucoup de grands patrons sont en vacances) se sont poliment récusés. Simplement, ils m'ont dit : « *Soyez très prudente* ».

Je m'en voudrais de prendre parti dans un débat qui me dépasse. Je rapporte ce que j'ai vu et entendu. Il me semble tout de même en ressortir au moins un fait : la mer et le climat marin convenablement utilisés ne sont pas (formes aiguës exceptées) aussi nocifs aux rhumatisants que la tradition veut bien l'affirmer. Il ne fait pas de doute qu'on revient, à l'heure actuelle, sur ce préjugé... mais on court déjà le danger de tomber dans l'excès inverse :

— *La « rhumato-thalassothérapie » court maintenant un double danger,* a écrit le docteur Bagot. *Après avoir été victime pendant des années d'un préjugé défavorable qui en a fait méconnaître l'intérêt incontestable, elle devient, à l'heure actuelle, l'objet d'un enthousiasme excessif. Les centres thalassothérapiques se multiplient sur toutes nos côtes, un peu à la légère parfois. Les cures rhumatismales marines exigent une méthode rigoureuse. Il faut un équipement particulier, des spécialistes très entraînés. Sinon, nous courrons le risque qu'une mauvaise application discrédite une thérapeutique dont les bienfaits sont indéniables.*

R. M.

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

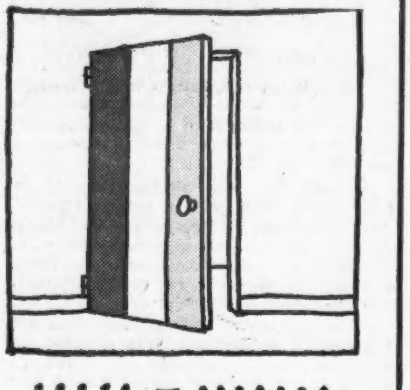
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

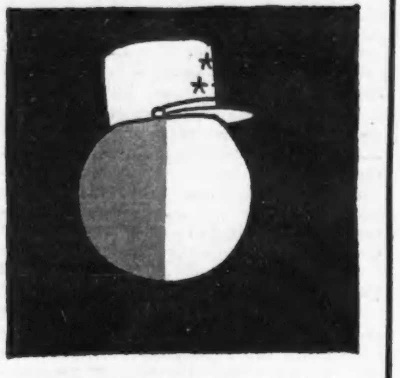
Le jeu du citron pressé de JEAN EFFEL

VOULEZ-VOUS jouer avec Jean Effel ?

Chacun de ses dessins illustre une expression qui se rapporte au vocabulaire militaire. Laquelle ?... A vous de trouver. Sous chaque dessin, une série de points indique le nombre de lettres dont se composent les mots à deviner.

Si vous « séchez » sur cet innocent devoir de vacances, retournez cette page. Vous trouverez la réponse que vous avez au bout de la langue.





● théâtre

Huis clos et La putain respectueuse : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

Oncle Vania : Tchékhov par la Compagnie André Cellier. (*Vieux-Colombier, LIT.* 57-87.)

Clérambard : onze ans après, la pièce de Marcel Aymé a conservé fraîcheur d'invention et pouvoir comique. (*Comédie des Champs-Elysées, ELy.* 37.03.)

Mille francs de récompense : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « La visite de la vieille dame ».*)

La visite de la vieille dame : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce parabole de Friedrich Dürrenmatt. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « Mille francs de récompense ».*)

La Cantatrice chauve et La Leçon : Ionesco, An VI. (*La Huchette, DAN.* 38-99.)

La Nuit des rois : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ.* 97-50, *à partir du 25 août*).

Ouragan sur le Caine : l'adaptation par José-André Lacour du célèbre roman de Herman Wouk (*Théâtre en Rond, à partir du 25 août*).

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon (*Théâtre de l'Œuvre, TRI.* 42-52, *à partir du 25 août*).

● cinéma

NOUVEAU

La morte-saison des amours : une comédie brillante et un peu amère de Pierre Kast, où la morale n'est pas entièrement sauve. (*Marignan,, ELY.* 92-82 ; *Français, PRO.* 33-88.)

Samedi soir et dimanche matin : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

La jeune fille : Bunuel série B, mais Bunuel quand même. Ne pas confondre avec « Viridiana », non encore sorti à Paris. (*Vendôme, OPE.* 97-52.)

RECENT

Jazz a Newport : un reportage étincelant sur un festival réunissant les plus grands noms du jazz. Si allergique, s'abstenir. (*Celtic, ODE.*47-62.)

Mère Jeanne des Anges : prix spécial à Cannes. Un film polonais sur le démon. Condamné par les catholiques, mais d'une incontestable beauté plastique (*Bonaparte, DAN.* 12-12).

Le pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du rififi chez les hommes » (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66).

La Vérité : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Rio-Opéra, RIC.* 82-54; *Boul'Mich', ODE.* 48-29.)

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Un film dont on a beaucoup parlé. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse (*Quartier Latin, DAN.* 84-65).

La Chaîne : un film antiraciste au symbolisme un peu lourd mais généreux. Au même programme : « La Nuit des maris » (*Floride, PRO.* 63-40).

Exodus : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie, mais solide. (*Plaza, OPE.* 74-55).

Les Fraises sauvages : un Bergman discuté. Au seuil de la mort, un vieillard s'interroge sur ce que furent ses raisons de vivre (*Avenue, ELY.* 49-34).

Un homme dans la foule : la puissance aveugle de la télévision dénoncée par Elia Kazan (*Cinéma des Champs-Elysées, ELY.* 61-70).

La nuit : le dernier film de Michelangelo Antonioni, avec Jeanne Moreau, Marcello Mastroianni et Monica Vitti. Un coupe de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Hollywood, OPE.* 28-03 ; *Studio Royal-Haussmann, PRO.* 47-55.)

Zazie dans le métro : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue (*Magic, VAU.* 20-32).

Le Bandit : un western psychologique (ce qui, pour une fois, ne veut pas dire ennuyeux) à trois personnages (*Calypso, GAL.* 10-68).

ANCIEN

Fantome a vendre : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Fanfan la Tulipe : 1952. Gérard Philipe dans son rôle le plus populaire (*Olympia, OPE.* 47-20).

Les grandes manœuvres : 1955. Michèle Morgan et Gérard Philipe dans une exquise comédie de René Clair (*Studio Cujas, ODE.* 89-22).

Tant qu'il y aura des hommes : 1954. La vie brutale d'une garnison américaine du Pacifique avant Pearl Harbor. Une belle histoire d'amour et une grande performance de Frank Sinatra (*Champollion, ODE.* 51-60).

Los Olvidados : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Un Chien andalou ». (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

Les Enfants du paradis : 1945. Carné-Prévert sur le boulevard du crime (*Ranelagh, AUT.* 44-64).

François Ier : 1937. Fernandel, le Larousse à la main, en pleine Renaissance. Son film le plus drôle (*Auteuil Bon Cinéma, AUT.* 82-83).

L'Inconnu du Nord-Express : 1951. Un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Mercury, BAL.* 75-90.)

Manon : 1949. L'abbé Prévost transposé par H.-G. Clouzot, avec Cécile Aubry et Michel Auclair (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72).

Monsieur Ripois : 1954. Dans Londres décrit par René Clément, Gérard Philipe, séducteur désinvolte et désargenté (*Dauphin-Cadet, TRU.* 71-89).

La splendeur des Amberson : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles (*Studio République, OBE.* 58-08).

La traversée de Paris : 1956. Gabin et Bourvil dans le Paris de l'occupation reconstitué avec fidélité et férocité par Autant-Lara, Aurenche et Bost (*Saint-Paul, ARC.* 07-47).

Le Diable au corps : 1947. Gérard Philipe et Micheline Presle dans le grand film du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet (*Dominique, INV.* 04-55).

Et Dieu créa la femme : 1956. Les débuts de Vadim et la naissance de B.B. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Remorques : 1939. Le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer mis en scène par Jean Grémillon (*La Fayette* 51, *TRU.* 80-50).

Hôtel du Nord : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, J.-P. Aumont et Louis Jouvet (*Sébastopol, CEN.* 74-83).

● télévision

Jeudi 24 août, a 21 h. 10 : « Sherlock Holmes - La voix de la terreur. »

Samedi 26 août, a 20 h. 30 : « Otez votre fille, s'il vous plaît », comédie de Labiche.

Dimanche 27 août, a 20 h. 30 : « Le fil à la patte », film de Guy Lefranc.

Dimanche 27 août, a 21 h. 55 : « L'art et les hommes », de Jean-Marie Drot : Un peintre vénitien peu connu, le Bassan.

Lundi 28 août, a 21 h. 20 : « Visite à nos cousins dans les mers du Sud », de Merry Bromberger et Paul-Edmond Decharme : l'île de Wallis.

Mardi 29 août, a 20 h. 30 : « La marquise d'O », émission dramatique réalisée par Claude Barma et Jacques Armand, d'après une nouvelle de Heinrich von Kleist.

Mercredi 30 août, a 20 h. 30 : « Sherlock Holmes - Echec à la mort. »

REPONSES AU JEU DE JEAN EFFEL

Colonne motorisée - aile marchante - porte-drapeau quartier général.

SCIENCE

La naissance des montagnes

● *Grâce à la vaseline et au sirop de sucre, les géologues viennent de comprendre comment la terre se plisse.*

APRES bien des tâtonnements, les géologues ont réussi à reproduire en laboratoire, sur des modèles réduits, les phénomènes qui ont présidé à la naissance des Alpes ou des monts Appalaches.

Le géologue ressemble au détective : tous deux étudient des faits du passé et doivent interpréter les indices, faire des hypothèses pour reconstituer le déroulement des événements. Ceux que scrute le géologue sont gigantesques : partout, les paysages témoignent de l'énormité des forces qui ont donné à la surface du globe son aspect actuel. Les phénomènes dépassent ici l'échelle humaine, non seulement par la puissance qu'ils mettent en œuvre et par l'étendue du terrain affecté, mais aussi par leur durée. C'est pourquoi le géologue n'est pratiquement jamais le témoin direct des phénomènes qu'il étudie. Il voit les résultats ; sa connaissance des causes est réduite aux simples déductions.

Il était donc du plus haut intérêt de pouvoir reproduire en laboratoire — à une échelle très réduite dans l'espace et dans le temps — les mouvements de l'écorce terrestre et de confirmer par des expériences directes certaines hypothèses sur la façon dont furent engendrées les grandes formations caractéristiques de nos paysages.

Ces hypothèses sont nombreuses, et souvent contradictoires. Au cours du siècle dernier, leur affrontement a donné lieu à des discussions passionnées. Mais les moyens de vérification manquaient toujours.

Certes, des expériences sur des modèles réduits pouvaient reproduire, par exemple, l'érosion d'une rive par le courant d'une rivière, mais leur application allait rarement plus loin. Quant aux modèles devant servir à illustrer la genèse de formations plus complexes, les géologues du siècle dernier n'avaient pas réussi à faire des progrès décisifs. Trop attachés à recréer la similitude morphologique, ils négligèrent la question primordiale des matériaux employés dans les maquettes. Pour obtenir une ressemblance apparente, ils étaient alors amenés à placer leurs modèles dans des conditions dynamiques peu vraisemblables.

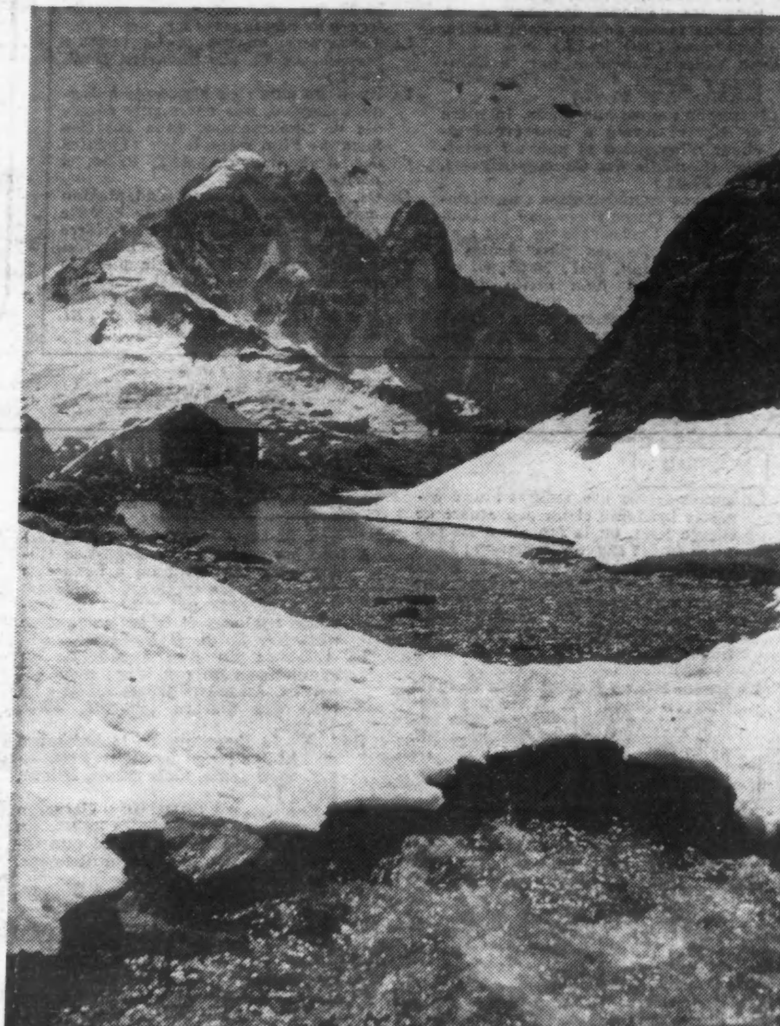
La même équation

Il fallut que l'étude de l'état solide de la matière fût suffisamment avancée pour que les notions de plasticité et d'élasticité devinssent applicables à ces modèles. C'est à la fin des années 1920 que les premiers principes de similitude physique furent énoncés en Allemagne, par Hans Cloos. Ce savant montra que, pour que la déformation de maquettes pût prétendre reproduire le phénomène réel, il fallait réduire dans une proportion convenable non seulement les dimensions dans l'espace et dans le temps, mais aussi la plasticité, la viscosité et la ténacité des matériaux utilisés. Pour cette raison, une maquette réalisée en argile et gypse ne pouvait servir à étudier les déformations de couches de ces mêmes matériaux. La théorie de cette réduction d'échelle fut dégagée dans les dix ans qui suivirent par K. Hubert ainsi que par différents chercheurs européens. Leurs travaux se résument par l'énoncé — apparemment évident — que la similitude entre deux phénomènes exige que ces deux processus puissent s'exprimer par la même équation. Cette évidence ne fut dégagée qu'après une centaine d'années de recherches !

Depuis la fin de la dernière guerre, les études menées parallèlement par des institutions aussi différentes que le « Agricultural and Mechanical College of Texas » et l'Institut de la Physique de la Terre à Moscou donnèrent des résultats très satisfaisants. Dans les modèles utilisés, la vaseline, la colophane simulent les roches légères, tandis que les formations les plus dures sont remplacées par de l'argile plastique.

Dans un cas précis, la formation des dômes de sel fut illustrée en superposant dans un récipient transparent une couche d'asphalte et une couche de sirop de sucre. Les dômes de sel se forment quand les poches de sel fondu par la chaleur des profondeurs terrestres forment une masse très plastique et moins dense que les couches de sédiments plus lourds et plus visqueux qui les surmontent. Le sel a alors tendance à surnager, et se fraie un chemin vers le haut. formant des coupoles au sein des sédiments. Leur hauteur atteint 5 kilomètres ; le temps de leur formation est de l'ordre de 50.000 années. Si le modèle réduit a 50 centimètres de haut (réduction de 10.000 à 1) et si la durée de l'expérience est de une heure (facteur de réduction : 400 millions), la viscosité du matériel qui représente le sel doit être 10.000 milliards de fois moindre que celle du sel lui-même. On choisit alors une qualité d'asphalte dont la viscosité, 10^9 poises, s'accordait avec ces exigences. Le modèle « travaille » admirablement. L'asphalte s'élève lentement en un dôme noir à travers la couche plus dense de sirop qui simule les sédiments. L'étude montre que le dôme s'amorce là où la couche de « sel » est la plus épaisse et, chose surprenante, que sa formation est plus facile si les sédiments qui surmontent la poche sont plus épais et plus lourds. Ces faits nouveaux furent ensuite totalement confirmés par l'étude des formations réelles.

D'une façon analogue, les filons d'argile qui surgissent des profondeurs à la surface sous pression des lourdes formations environnantes furent reproduits en déformant une couche de vaseline sur laquelle une charge non uniforme d'argile fut déposée. L'expérience aboutit à la formation d'ensembles très semblables à ce qu'on observe dans la presqu'île de Kerch sur la mer Noire ou dans le delta du Mississippi.



(Rapho.)

LE LAC BLANC, DANS LES ALPES.
Comme des détectives.

Une pomme ridée

Qui plus est, les maquettes jetèrent une nouvelle lumière sur l'origine des failles, plissements et dislocations qui forment les régions montagneuses. Il fut longtemps prétendu que ces ensembles étaient dus à des forces agissant à l'échelle mondiale, notamment par suite d'un supposé rétrécissement de la Terre, dû à son refroidissement, et qui plissait son écorce à la façon d'une pomme ridée. Cette théorie fut peu à peu abandonnée, mais l'idée que les plissements étaient la conséquence de forces agissant latéralement, persista.

Or, à la suite des expériences réelles, il apparaît que ces formations sont le fait d'actions purement locales, et agissant verticalement. Ce sont les oscillations verticales des blocs profonds sur lesquels s'appuie l'écorce terrestre qui provoquent les plissements affectant cette dernière. L'ordonnance régulière des strates dans la partie supérieure de la croûte est bouleversée par les mouvements affectant des portions très localisées des couches profondes. Dans les parties soulevées, les couches sont étirées, déformées, coupées par des failles dans les régions périphériques. Si le bloc dont l'action verticale provoqua la perturbation s'enfonce à nouveau pour reprendre sa place initiale, les couches superficielles ne reprennent plus leur belle ordonnance du départ. Elles basculent, se plissent encore plus fortement, et se déversent parfois sur les régions voisines. Si la structure profonde est affectée d'un mouvement vers l'intérieur, les phénomènes apparaissent, la direction des failles étant pourtant renversée.

Ces mouvements périodiques purent être reproduits sur des modèles où des strates de colophane alternaient avec des couches d'argile. Des pistons verticaux, actionnés de l'extérieur de la boîte vitrée dans laquelle se déroulait l'expérience, permettaient de recréer les mouvements alternés de montée et de descente de cette formation. Il apparut qu'en quelques mouvements simples, dont l'analogie avec les mouvements affectant les masses terrestres peut être aisément admise, il était possible de créer des formes reproduisant avec beaucoup d'exactitude les formations caractéristiques des régions montagneuses.

L'étude des réseaux complexes de failles put être entreprise en étudiant la distribution des forces dans la masse soulevée par l'action d'un piston. La matière étudiée était un gel transparent, et son observation en lumière polarisée relevait les régions de plus grande contrainte. Ici encore, il apparut que les seuls déplacements verticaux de régions limitées de l'écorce terrestre suffisaient pour expliquer l'apparition des réseaux les plus compliqués de failles.

JACQUES BURMAND.

REPORTAGE

Les surprises du tourisme

● *Trois Français, en promenade dans les environs de Munich, lisent au bord de la route un nom : Dachau. Ils sont allés voir.*

J'AIMAI Munich en Bavière de cet amour soudain qu'on donne ou refuse à première vue, sans raisons sérieuses. Munich est une belle ville. J'admirai les gros os de la Residenz, je m'épris d'Amalienburg, enchâssé dans son parc romantique. J'aimai la foule de Munich. Les visages sont larges, les bouches carrées, les fronts fortement modelés. Les demoiselles munichoises vont par deux. Elles sont jolies, les coquines. Je suivais la Maximilian Strasse dans une Mercédès de louage et je songeais : j'aime Munich.

Il faisait beau, je n'avais aucune raison de croire que ce jour-là finirait mal.

— Allons voir Schleissheim, me dit M...

— Galerie de peinture, lut dans le guide C... Italie, Pays-Bas. Encore des baroques.

Après Schnitzel et Loïvenbrau, nous sommes partis pour Schleissheim. Tout devenait vert. C'était une plaine grasse, une route plate où les pneus mordaient bien. Je n'avais en moi que bienveillance. Au premier bourg, le monument aux morts si semblable à ceux de France nous amena vers quelques lieux communs en plomb sur l'imbécillité des guerres. L'épaisseur de la conversation allait avec l'air un peu chaud, la campagne un peu plate, la digestion un peu lente. Nous étions trois copains pas mécontents d'être là, pas mécontents d'être ensemble. Je lisais toujours sur les écriteaux des noms imprononçables.

— *Dachau !* dis-je soudain. *Dachau, six kilomètres.*

— *C'est le...*

— *Oui. Munich, pas d'erreur. C'est le camp.*

C'était un mauvais coup du sort. Ce genre de rencontre n'était pas à notre programme. Passe encore d'avoir rencontré la guerre des ancêtres sous forme d'un soldat de bronze casqué à pointe. Mais Dachau, les camps, l'horreur, ce vent d'images effroyables...

— *Nous irons au retour,* dit M...

De mauvaise humeur

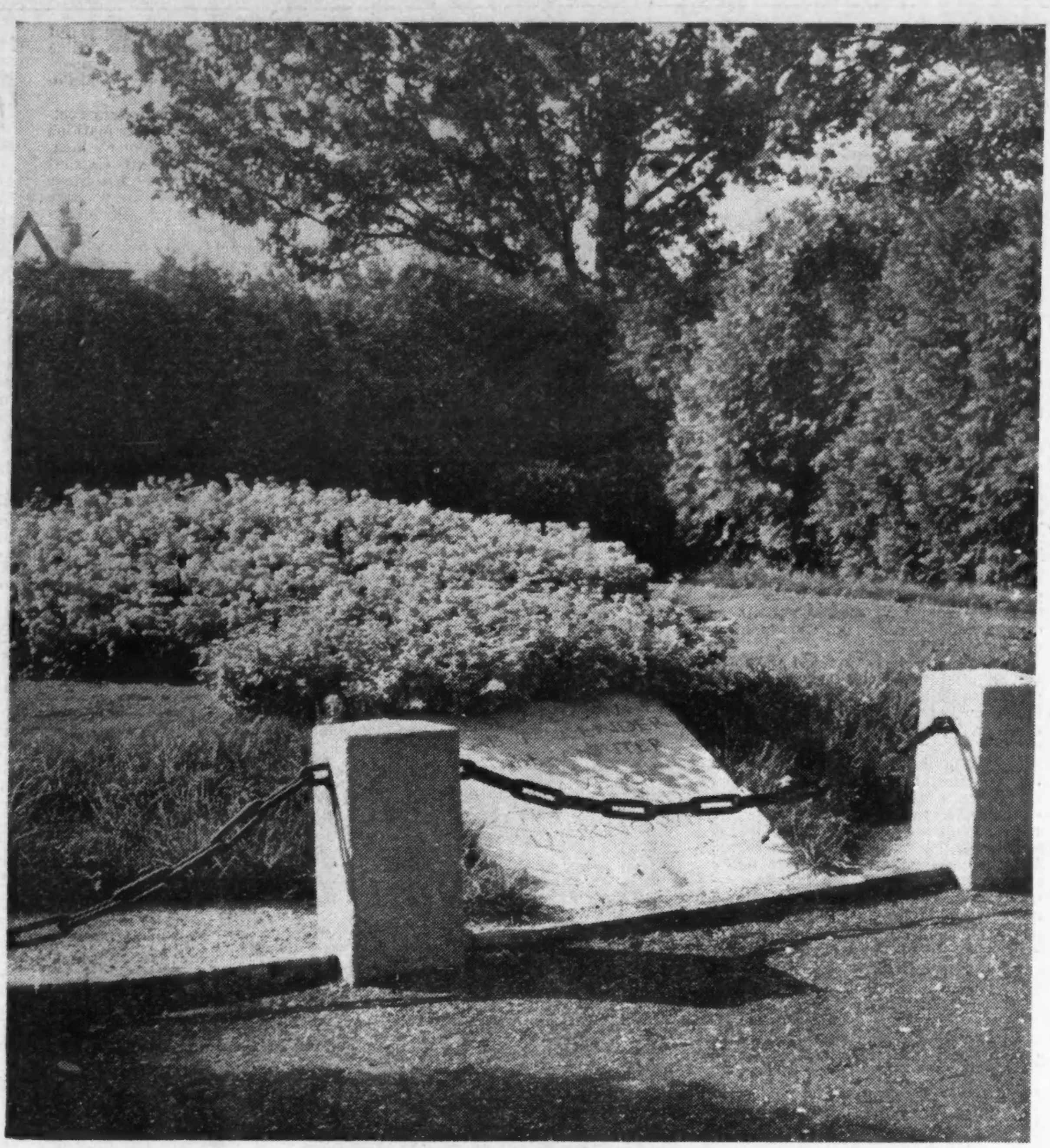
Cette perspective gâta Schleissheim, obscurcit Rubens et Fra Solimène. Le château n'était qu'un tas de pierres blanches et jaunes, je ne levai même pas les épaules devant Caravage. Le gardien faillit être houspillé, qui déclara aimer la France. Quel voyage suspect l'y avait amené ? A ma seconde visite, j'ai sympathisé avec cet homme qui était simple de cœur. Nous nous sommes serré la main par inclination mutuelle. Du diable si c'était moi qui avais coupé quinze ans plus tôt deux doigts de cette main. Du diable si c'était son père en Belgique qui avait au bon vieux temps étripé le mien. J'ai aimé cet endroit, ces gens parce qu'ils ont les yeux et la voix que j'aime. Louis II de Bavière, demi-fou, demi-génie, n'était pas content en 1870 que son patron Guillaume déclarât la guerre à la France. Savez-vous ce qu'il fit ? Il faut le dire, cela aide à comprendre pourquoi les plus obtus des hérédo-gaulois préfèrent cette province au reste de l'Allemagne : Louis II fit dans ses Etats afficher la déclaration de guerre *en français.*

— *Maintenant, Dachau !* dit M... comme nous quittions le parc de Schleissheim.

Depuis deux heures, nous sentions peser sur notre estomac la menace de cette visite. Nous savions qu'il fallait la faire. Aucun de nous trois, il faut bien le dire, ne brillait par l'esprit Ancien Combattant. Durement touchés par la guerre dans leur famille, M... et C... s'étaient trouvés trop jeunes pour y prendre part. De mon côté,

j'avais employé des années difficiles à la décoller de mes yeux, de ma peau, à lui interdire ma mémoire. Pourtant, aucun de nous ne contesta la nécessité où nous étions de visiter le camp de la mort. Il existe en tout homme moral un instinct naïf du pèlerinage, un besoin d'apporter aux martyrs quelques fleurs personnelles.

Ce jour-là, j'en suis sûr, il n'y avait en nous aucune curiosité de touriste, aucun besoin de voir pour raconter ensuite. Nous étions parfaitement sûrs que Dachau gâterait notre journée, notre Munich, notre voyage. Nous suivions cette force obscure et inquiétante qui ordonne et interdit dans le fond des âmes. Elle nous égarait sans plaisir sur les chemins difficiles et mélangés d'une banlieue minable. Nous étions de mauvaise humeur. G..., qui lisait la carte, n'en finissait pas d'entendre des jurons. De chemins en carrefours, ce fut à la fin le bon écriteau : « *Dachau, Krematorium* ». Je mis la voiture en seconde et laissai venir lentement, au bout d'une route de mâchefer, les murs.



Le camp de Dachau aujourd'hui.
Fallait-il donner un pourboire ?

(R. Delgado.)

Trop de gens ensemble

Inattendue, vint d'abord la Cité. Nous la regardions à peine, inquiets de notre itinéraire, incertains de ce que nous cherchions. Nous n'en vîmes qu'un air, juste assez pour un confus malaise. C'était un alignement de bétons mal ébarbés, du plus affreux style H.L.M. L'H.L.M. sordide, celui des zones, où la crasse monte en même temps que les murs, où l'herbe prend sitôt poussée la couleur de la suie et l'odeur de la cendre. Des façades crûment rectangulaires, gris lourd et rose sale. On voyait de longs fils où remuait du linge de couleur, et des paquets d'enfants à peu près immobiles. Presque pas de vie apparente autour des bâtiments lugubres, sur les pelouses mitées que nous montrait parfois une brèche du mur.

Nous l'avons détaillée au retour, Dachau-City, pareille aux plus sales banlieues de Paris, de Londres ou de Rome, casernes-couvents, étouffoirs à fenêtres pareilles, misère de trop de gens ensemble.

Cet aspect concentrationnaire des villes d'aujourd'hui n'est pas plus affreux à Dachau qu'ailleurs. Il est seulement plus saisissant, plus occupé, à cause de la pancarte sur le mur « *Krematorium* ». Une flèche noire. Le souvenir de mort est par là. Ici, vivent des hommes libres.

Le mur continuait, si haut maintenant que nous ne voyions presque rien de l'autre côté. Il portait à son faîte une double rangée de barbelés. D'affreuses baraques de bois, l'une d'elles flanquée d'une haute cheminée, nous faisaient faire à voix basse de sinistres suppositions.

Malgré mon désir d'éviter les images, j'imaginais ici ces êtres sans chair que nous ont montrés quelques documents. Je les voyais quoi que je fisse, vêtus de ces loques rayées, luttant jour après jour pour garder ce qu'on voulait leur prendre avec la vie, cette tremblante lumière qui singularise les âmes. J'entendais les cris des kapos, la voix monotone d'un camarade qui m'a raconté, avant d'en mourir, comment il avait survécu dans un endroit semblable, à quel prix, dans quel espoir fou. J'essayais de lutter contre sons et images, par peur, par dégoût de la confortable pitié. Il fallait ne voir que ces fils de fer, cette boue éteignant le ciel, non pas rêver, même pour plaindre. Comment ne pas rêver ? J'entendais les mots qui nous sont venus, les récits à faire honte d'être un homme.

Nous arrivions à l'entrée du camp ; indiquée par des poteaux blancs, peints de frais. La voiture rangée dans une longue file (ai-je dit que c'était un dimanche ?), nous passâmes cette porte. Attristés par la cité grise, bouleversés par le mur et la boue, prisonniers volontaires d'une de ces émotions que le sceptique s'efforce d'éviter, nous entrâmes à Dachau. Ici commence l'incroyable.

Un amour de jardin

Ils ont fait de Dachau un jardin, un amour de jardin public. Après les tristes bétons de la cité proche, après le sinistre chemin qui conduit au camp, voici que l'on pénètre dans un paradis végétal, le paradis comme doivent l'imaginer les vieilles demoiselles. Tout y est soigné, peigné, joli. La verdure apprivoisée s'y montre sous son aspect le plus engageant et le plus convenable. Des fleurs partout, mais domestiques, comme élevées par la main de l'artiste, des pelouses parfaites, des arbustes taillés par quelque grand coiffeur. Chaque galet des faux chemins semble lavé de frais, et peut-être l'est-il. Les massifs bien nourris sont éclaircis juste assez pour mettre en valeur les lieux à découvrir. Le jardin, en effet, n'est là que pour orner un cimetière, non pour le faire oublier. Que cette mémoire pourtant soit enguirlandée, pomponnée, taillée en caniche, n'est-ce pas moins amer ainsi ? Sur chaque souvenir du crime, des médaillons de céramique colorée rappellent artistiquement en trois langues les opérations diverses qui menaient de l'homme au savon. Il a fallu garder quelques meubles authentiques au sein de ce doux jardinet. Une sorte de niche à chien sinistre, notamment. La céramique dit « *Ici on déposait les cendres du crématoire* ». L'art du lettriste rachète la nudité de l'inscription. La perfection du dresseur de fleurs corrige la niche elle-même. Audessus penche le feuillage d'un saule délicatement pleureur.

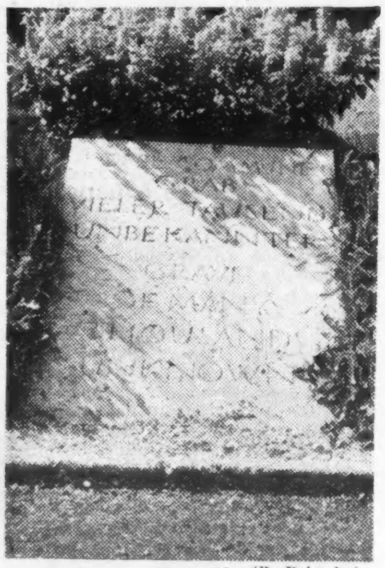
Crépi de frais

C'était un bien joli jardin. La première stupeur passée, nos jambes nous ont promenés entre les bosquets charmants, les arbustes distingués, les céramiques décoratives. Ce tertre pareil à la scène d'un théâtre de verdure ? La plaque dit : « *Ici se dressaient les potences* ».

Il m'était venu dans ce carnaval une grande colère muette. Je lisais la même dans les yeux de C..., dans les mains agitées de M... Suivant le sens de la visite, nous avons vu le petit crématoire, beau désormais comme un jouet. Avant la chambre à gaz, une sorte de musée du genre ethnologique, vitrines pleines d'objets étiquetés, planches explicatives. Beaucoup de planches, partout. Il faut être clair. Sous une vitrine, l'uniforme rayé des camps, bien repassé, prend des airs de pyjama de plage.

Tandis que nous pénétrions dans la chambre à gaz, je sentis pour la première fois l'épaisseur de la foule. Ils étaient bien cinquante autour de nous, Allemands pour la plupart. Quelques têtes américaines, un uniforme anglosaxon. J'aurais aimé lire l'impression que faisait aux autres le jardin-souvenir, mais rien n'était lisible. Partout le même masque accroché aux visages : un peu de compassion, un soupçon de peur, un zeste d'intérêt poli. Le tout noyé, comme dans les musées, parmi la pâte molle de l' « air de circonstance ». Nous étions cinquante le chapeau à la main, culottés du dimanche, à regarder les panneaux, à remâcher le jardinet, au milieu d'une odeur de neuf et de peinture. « *Le gaz arrivait par ces fausses pommes de douches* ». Je pensais aux ongles qui avaient arraché le ciment, mais le plafond bien sûr était crépi de frais, un vrai ciel de clinique. Les civières où l'on mettait les corps avant de les brûler étaient si bien repeintes qu'on eût pu en décorer quelque ambulance ultra-moderne. Les fours avaient un air propret. Tout était désormais prêt en ce lieu pour servir de nouveau, non pour l'assassinat, mais pour le tourisme. Le guide bonimentait, les pieds s'agitaient dans le sens de la visite. N'avons-nous pas été impolis en oubliant de donner un pourboire ?

JEAN-LUC DEJEAN.



(R. Delgado.)

La dalle commémorative (*).
Pour le tourisme.

(*) En français, allemand, anglais : « tombe de plusieurs milliers d'inconnus ».

SECONDE SESSION 1961
PROPEDEUTIQUE - LETTRES
PROPEDEUTIQUE - SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N.)
Examen d'entrée à l'INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES
★
Préparation sur place
Quatre semaines de travail intensif du 28 août au 23 septembre
★
COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
WAG. 28-33 CAR. 22-05
Inscription par correspondance
ou au COURS FIDES tous les jours de 16 heures à 18 heures

CORRESPONDANCES

« Lettres de la vagabonde » par Colette

● *Sur Sido, la chatte, l'infidélité, les produits de beauté, la vieillesse. Un nouveau recueil de lettres de Colette.*

ENCORE des lettres de Madame Colette, datées en grande partie, celles-ci, de 1906 à 1912, temps du théâtre et des tournées en province, en Belgique, en Suisse. Encore des petits morceaux de vie, de pensée, envoyés à des amis chers (Leo Hamel, Georges Wague, Léopold Marchand et sa femme), et heureusement conservés par ceux qui en étaient les dépositaires ; un peu parce que le hasard a été favorable, surtout parce que Colette, mime et danseuse déshabillée, c'était possiblement un grand écrivain dont les proches mettent de côté les offrandes, même d'apparence banale, en se disant : on verra bien...

L'heure de voir est arrivée : Colette est en effet un grand écrivain, plus grand sans doute qu'on n'avait osé le penser, et désormais chaque ligne d'elle reflète l'entier de son art. Jusqu'à la plus négligée, celle griffonnée à la hâte pour dire qu'il fait beau, que Saint-Tropez est le bout du monde, qu'elle apprend à nager, que la chatte est malade, qu'on lui manque, qu'elle a — brusquement — 80 ans...

En somme, les sujets de ses livres. Colette n'a jamais décrit autre chose que ce qui l'entoure, ce qu'elle perçoit avec ses propres sens, ce qu'elle a lentement appris à connaître. Sagesse artisanale qu'elle partage avec tous les vrais écrivains.

Trucasfouttsulapeau

Pour mettre au monde ses romans, qu'elle veut parfaits, elle tâcheronne lourdement. Mais pour ses lettres elle prend son spectateur par les épaules, improvise et se permet tout. La machine, cependant, est la même : au plus court, au plus pressé, parfois à la fumiste ou à la rigolade, tout ce qu'il faut dire est dit, tout ce qu'il faut montrer est montré.

SIDO (SA MERE) (27 septembre 1912) :

Cher Hamel ! Maman est morte avant-hier. Je ne veux pas aller à l'enterrement. Je ne le dis presque à personne, et je ne porte aucun deuil extérieur. En ce moment cela va assez bien. Mais je suis tourmentée de cette idée stupide, que je ne pourrai plus écrire à maman comme je le faisais si souvent.

LA CHATTE (septembre 1923) :

Depuis quelques jours — cinq jours si je compte bien — Pempek perd l'appétit, ce qui est tout à fait anormal dans son cas. Pendant 48 heures elle n'a rien voulu manger, ni boire, et elle se plaignait au moindre contact. Lait, viande, poissons, sardines, tout cela a perdu couleur et saveur pour elle. Je ne crois pas qu'il s'agisse de mélancolie morale uniquement, bien qu'elle vous soit à tous deux fidèle, et qu'elle aille le soir dans votre chambre. J'ai peur qu'elle soit un peu jeune pour être pleine, et il faut savoir si les petits ou elle sont en péril. Hier elle a passé sa journée couchée devant le feu — nous avons du feu — et sans accepter un atome de nourriture, nous faisions des figures longues comme ça. Aujourd'hui elle a mangé sans plaisir, et comme en se forçant, un peu de sole et de viande rôtie. Mais elle est douce, plaintive, ne veut pas qu'on touche à son ventre, elle a la bouche pâle, l'œil lent, et surtout elle n'est pas, à toucher, assez chaude.

L'INFIDELITE (6 janvier 1924).

Mais, mon enfant, moi aussi. Tu n'en as pas entendu parler ? Un « camarade sans importance » dis-tu — et tu te plains ! S'il est vrai qu'on est heureux seulement par comparaison, sois heureuse, au moins en te comparant à moi... Avant tout, cherche un autre gîte. Je sais que c'est difficile, mais cherche tout de même, et immédiatement. Je suis sûre de te donner un conseil sensé. Quand tu lui auras manqué, fût-ce un moment dans l'espace d'un mois, tu auras marqué un point.

LES PRODUITS DE BEAUTE...

De mon lit je travaille à mon prochain commerce de trucasfouttsulapeau...

LA VIEILLESSE (avril 1953).

Je suis une gracieuse jeune fille de 80 ans. Aucune amélioration dans l'arthrite de mes deux jambes. L'acuité de la douleur est vraiment extraordinaire. Le Midi n'y a rien changé. Ce qui s'appelle rien. Mais ne crois pas que je sois sans curiosité, même pendant les heures les plus difficiles. Je ne croyais pas arriver à cette curiosité physique. Est-elle tout entière physique ?

Colette ne découvre pas la vie, elle la fabrique. Comme elle invente parfois des mots elle invente des plaisirs, des sensations, presque des couleurs. Mais la mort, un instant niée par l'exigence du bonheur, n'est pas vaincue. Ce recueil qui va de ses premières années d'artiste de café-concert jusqu'à l'heure de l'arthrite et du fanal bleu est pathétique : au cours d'une longue existence il faut inévitablement dire adieu à tout, aux amours, à l'enfant qui grandit, aux chats, aux chiens, aux amis les mieux aimés, et même à son propre corps ; il faut dire adieu à ce qu'on croyait presque dû, aux choses les plus simples, à la mer, à l'air respiré, au goût des aliments... Et au milieu de ce naufrage, surnage, dernière et seule, la volonté tenace de l'artiste, ce mystérieux usinage qui continue, jour après jour, de transformer la douleur en art, et les vagabondes — les pauvres ! — en immortelles.

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Flammarion, 297 p., 18 NF.

COLETTE A L'ÉPOQUE DU MUSIC-HALL.
Mais, mon enfant, moi aussi !
(Viollet.)

ROMANS

« Le Jeu » par Michael Hastings

● *Une sorte de « Grand Meaulnes » par un écrivain antillais de dix-neuf ans.*

A dix-neuf ans, Michael Hastings est peut-être le premier vrai romancier jamaïcain. La littérature antillaise de langue anglaise s'est développée plus lentement que celle de langue française. Installée dans une imitation conformiste de l'Europe, elle avait encore peu exploité les richesses de l'imagination antillaise qui, dans un va-et-vient du rêve à la réalité, mêle le monde des « zombis » — les esprits — et celui des hommes, et transfigure les gestes quotidiens. Que le décor choisi par Michael Hastings soit européen importe peu : la fraîcheur de la vision, la qualité poétique de ce premier roman sont de tradition antillaise. Comme Aimé Césaire ou Edouard Glissant, Michael Hastings est d'abord poète.

On dira que « Le Jeu » (1) est une sorte de « Grand Meaulnes », par sa nostalgie du royaume de l'enfance. Mais le château ici est un terrain vague de la banlieue de Londres, entre une église de briques noircies et des rangées monotones de lotissements ouvriers. La poésie de Hastings est réaliste et colorée, hardie comme les enfants du peuple qui ont fait du terrain vague leur domaine. Leurs jeux ne sont pas innocents. Les regards de quatorze ans rampent sous la jupe des nymphettes. A la frontière de l'adolescence, le jeu est ici à la fois évasion et découverte de l'amour, de la mort, de la violence, de tout le grand chaos adulte qui va engloutir leur enfance. Distants mais fascinés, ces « mistons » épient les grandes personnes et s'essaient aux jeux interdits.

Ne pas se hâter

Michael Hastings a parfaitement exprimé le drame de l'éphémère virginité du regard, qui meurt de la splendeur qu'il créée. La vision enfantine rafraîchit toute chose, mais en même temps elle se déflore. Chaque étape du jeu éloigne de la pure beauté originelle. « *Oh ! si l'on pouvait attendre, ne pas se hâter. Alors, il serait possible de respirer profondément, de regarder autour de nous et de rester immobiles en nous contemplant d'un long regard soigneux* », s'écrie le petit Andy, avec tout le désespoir de l'artiste à qui le temps arrache la beauté précaire de l'instant.

Demain, ces poulains sauvages porteront les œillères d'adultes. Seul de la bande, Andy, le petit nègre, devine la dangereuse ambiguïté du Jeu, qui est à la fois construction de rêve et apprentissage de la vie. Lui, doublement isolé par la couleur de sa peau et ses crises d'épilepsie, voudrait que le Jeu n'appartienne qu'au rêve et dure toujours. Dans sa peur, il s'accroche désespérément à ce moment de grâce qu'est le jeu. Car dans le jeu, le rêve de chacun — qui est son être authentique — communie avec les rêves d'autrui. Privé de jeu, l'adulte est condamné à l'éternelle solitude. La négritude du petit héros livre ainsi son symbole : chacun de nous, isolé dans son rêve comme dans une peau, est un nègre pour autrui.

Le retour à la Jamaïque marque la fin du jeu et de l'enfance. Par un curieux renversement de l'exotisme, c'est l'Europe ici qui est patrie du rêve. Sans prévenir la bande de son départ pour les tristes tropiques, Andy disparaît du terrain vague au cours d'une partie de cache-cache. Il est allé se cacher là-bas, dans la vie, pour garder dans sa solitude quelque chose de son rêve. Comme nous tous, esseulé sous l'uniforme d'adulte, l'éternel enfant continuera, mais en cachette, le Jeu.

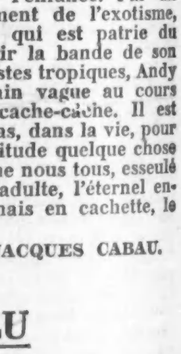
JACQUES CABAU.

(1) Trad. de l'anglais. Gallimard, 322 p., 9 NF.

LU

● Une révolution silencieuse

« ROOSEVELT ET LA RÉVOLUTION DU NEW DEAL », par Mario Einaudi. Armand Colin, 312 p., 14 NF.



LES révolutions silencieuses et réussies sont assez rares en histoire, et elles risquent au surplus de passer inaperçues. C'est ce qui est arrivé au « New Deal » qui, pour la gauche européenne trop encline à sous-estimer ce qui se passe outre-Atlantique et craignant d'être dupée par les propagandistes du *people's capitalism*, traite le « New Deal » comme un réformisme

(*Suite en page 24.*)

Un conte de JEAN CAU

L'AMOUR DES ARABES

— POURQUOI avez-vous battu monsieur ? demanda le juge.

— Parce que c'est un intellectuel de gauche, répliqua le parachutiste. Je ne peux pas sentir ces mecs-là.

— Voyons, dit le juge, ils ne feraient pas de mal à une mouche. Ils sont très doux.

— Vous permettez, monsieur le juge ? dit l'intellectuel.

— Je vous en prie...

L'intellectuel attrapa une mouche au vol, la croqua et dit :

— Vous venez d'avoir la preuve que nous n'avons pas peur de la violence ! Le fascisme ne passera pas !

— Qu'est-ce qui vous prouve que cette mouche était fasciste ? demanda sévèrement le juge.

L'intellectuel resta interdit. Le parachutiste dit :

— C'est un acte de violence pure, ça !

— Vous ne venez pas de servir votre cause, dit doucement le juge.

LES yeux de l'intellectuel flamboyèrent. Il était pâle et maigre. Il avait les mains blanches. Il attrapa une deuxième mouche et la croqua voracement.

— Vous aggravez votre cas, lui dit le juge.

— Il s'en fout. Ces mecs-là ont la soif du martyre.

Dit le para qui, à son tour, attrapa une mouche et l'emprisonna entre pouce et index. Délicatement, de la pointe des lèvres, il posa un baiser sur les ailes de l'insecte avant de lui rendre sa liberté.

— Vous noterez, monsieur le juge, la différence de comportement entre ce mec et moi, dit le para.

— Je note, dit le juge.

— Or, dit le para, ce sont ces mecs-là qui nous ont accusés de mettre l'Algérie à feu et à sang.

L'intellectuel, qui perdait pied, n'en continuait pas moins d'attraper et de manger des mouches. Une folie de violence l'avait saisi qu'il ne maîtrisait plus. Il pleurait, se griffait le visage et courait de-ci de-là, dans la salle du tribunal, à la poursuite des mouches.

— Calmez-vous ! lui dit le juge.

Il se calma. Il s'écria :

— Je suis contre la torture. Vive l'Algérie indépendante !

— Il déteste l'Arabe, souffla le para au juge.

Celui-ci lança d'une voix forte :

— On va bien voir ! Gendarmes, faites entrer l'Arabe.

Babouches, burnous et chéchia, un tapis sur l'épaule, l'Arabe entra.

— Est-ce que vous aimez monsieur ? demanda le juge à l'intellectuel.

— Je le respecte, répondit l'intellectuel. Je respecte en lui la personne humaine et, tant que cet homme sera un esclave, je ne serai pas libre. Je travaille à l'avènement d'une Algérie délivrée du joug colonial avec laquelle la France établira des relations économiques et culturelles sur un plan d'égalité.

LE para ouvrait une bouche grande comme un portail d'église et ses yeux devenaient plus ronds que des soucoupes. Il grogna que tout ça c'était de la connerie et du raisonnement de pédale.

— Il se paie votre tête, monsieur le juge.

— Taisez-vous ! cria le juge qui s'adressa de nouveau à l'intellectuel : Tout cela ne me dit pas si vous aimez l'Arabe...

— Il ne s'agit pas d'aimer ! L'amour est une mystification ; il s'agit de respecter et de mettre un terme à l'aliénation. Tant que les Algériens seront aliénés...

— Notez, monsieur le juge, dit le para, qu'il prétend que les Algériens sont fous !

— Je note, dit le juge.

— Aliénation au sens hégélien et marxiste du mot ! dit l'intellectuel.

— C'est un communiste, dit le para. Notez !

— Je note, dit le juge.

— Au sens philosophique du mot !

— Ça, ça veut dire qu'il nous prend pour des crétins ! dit le para.

— Soyons simples, dit le juge à l'intellectuel. Répondez à ma question : aimez-vous l'Arabe, oui ou non ?

— Non ! dit l'intellectuel, farouche.

— Je vous remercie, dit le juge.

Il se tourna vers le para qui jouait négligemment avec son béret.

— Et vous, aimez-vous l'Arabe, caporal ?

— J'aime l'Arabe ! répondit le caporal au garde-à-vous. Et je suis prêt à le prouver.

— Voyons cela... dit le juge.

LE para s'approcha de l'Arabe.

— Comment tu t'appelles ?

— Mohammed, mon commandant.

— Tu es d'où ?

— De Blida, mon commandant.

— Je connais Blida. Y'a une jolie place et une rue qui part vers la caserne.

— Oui, c'est ça, mon commandant.

— Combien t'en veux de ton tapis ?

— Cinquante mille francs, mon commandant.

— Je t'en donne trois mille francs.

— C'est pas possible, mon commandant. Vingt-cinq mille !

— Trois mille !

— Douze mille !

— Trois mille !

— Six mille !

— Trois mille !

— Quatre mille !

— Trois mille !

— Trois mille cinq cents !

— Trois mille !

— Trois mille et deux francs !

— Trois mille !

— Bon, prends-le, mon commandant !

Le para sortit trois billets de mille de son portefeuille, que l'Arabe fit disparaître dans les plis de son burnous.

— Vous avez fait une affaire, dit le juge.

— Ça ? En Algérie ça vaut mille balles, pas plus ! dit le para. Pas vrai, Mohammed ?

L'Arabe sourit de toutes ses dents sans répondre.

— Il m'a roulé de deux sacs, mais je m'en fous. Je l'aime.

— Monsieur Mohammed, est-ce que le caporal vous aime ? Répondez sans haine ni crainte.

— Oui, monsieur le juge.

— Il vous aime ?

— Oui, monsieur le juge.

— A votre avis, monsieur Mohammed, est-ce que l'intellectuel vous aime ?

— Monsieur l'intellectuel a dit que j'étais fou, monsieur le juge. Il ne m'aime pas !

— Pardon, monsieur Mohammed, j'ai déclaré que l'Algérie devait être indépendante et nouer des relations économico-culturelles avec la France.

— Faites entrer l'expert ! cria le juge.

ENTRA l'expert.

— Monsieur l'expert, combien vaut ce tapis ?

L'expert changea de lunettes, examina l'étoffe, la tâta :

— Quinze cents francs, monsieur le juge.

— Je vous remercie. L'affaire est entendue. Caporal, vous êtes libre.

— Une fois de plus, la justice de mon pays vient de se couvrir de honte ! hurla l'intellectuel.

— Gendarmes, saisissez-vous de monsieur ! Au nom de la loi, je vous arrête pour injures à la magistrature.

On entraîna l'intellectuel. L'Arabe ôta sa chéchia, enleva d'un coup sec ses fausses moustaches, se débarrassa de son burnous.

— Je peux disposer, monsieur le juge ? demanda-t-il avec un brave accent auvergnat en tirant sur sa tunique et en vérifiant la boucle de son ceinturon.

— Je vous prie, gendarme.

— Demain, monsieur le juge, est-ce que je fais encore l'Arabe ?

— Attendez que je consulte mes fiches... Oui, nous jugeons trois intellectuels. Soyez prêt à quinze heures. Gendarme, n'oubliez pas d'apporter trois tapis.

JEAN CAU.

(Suite de la page 22.)

généreux mais sans lendemain. Mario Einaudi, qui enseigne la science politique aux Etats-Unis depuis près de trente ans, a précisément cherché dans un livre aussi vivant qu'argumenté (scrupuleusement traduit au surplus) à montrer en quoi la politique apparemment empirique de Franklin D. Roosevelt a finalement apporté des transformations profondes dans l'économie et la société américaines.

Pourtant Roosevelt n'avait rien d'un théoricien : *« Son hésitation sur l'extension et les objectifs de la planification économique, son incapacité à se débarrasser d'une légère obsession de l'équilibre budgétaire sont notées comme autant de mauvais points inadmissibles chez un théoricien digne de ce nom »*. Mais il chercha — et réussit — à adapter les valeurs et les structures de son pays à un monde en transformation. Le plus souvent, il agit en développant les responsabilités économiques de l'Etat (création de la Tennessee Valley Authority, qui mit *« l'électricité au service de la démocratie »*, contrôle public de certains holdings et de la Bourse), contribuant ainsi à prolonger l'existence du capitalisme, mais en le transformant profondément. Il parvint aussi à ses fins par des voies plus indirectes, comme lorsqu'il amena la Cour Suprême à revenir radicalement sur son attitude anti- « New Deal », au point qu'elle est devenue, surtout depuis qu'elle est présidée par Earl Warren, un défenseur des libertés publiques beaucoup plus efficace que le Congrès.

Il est vrai que, depuis, le « New Deal » s'est affadi, et que, de toute façon, il n'a pu empêcher l'Amérique de devenir cette « affluent society », dont Galbraith a éloquemment dénoncé les manques. Mais les forces dont il est né — le « Labar » et l'intelligentsia — sont aussi celles qui ont permis à Kennedy d'entrer à la Maison Blanche. C'est dire que les conditions sont réunies pour que les Etats-Unis connaissent, comme il y a trente ans, un nouveau départ.

Dieu communiste ?

« Le Christianisme en Europe orientale »
par Thomas Schreiber.

D'APRES ce petit livre (1), on peut définir ainsi la politique communiste vis-à-vis de l'Eglise dans les démocraties populaires : tentative de déchristianisation par la force, jusqu'au XX[e] Congrès ; et, depuis lors, par la persuasion. A première vue, il semble que l'une et l'autre méthode se soldent par un échec : selon un sondage effectué par la radiodiffusion polonaise en 1960, 82,6 % des *jeunes* (15 à 24 ans) Polonais se déclarent croyants.

A vrai dire, l'Eglise a la vie plus dure en Pologne qu'ailleurs. Mais — fait capital — ce n'est plus la même Eglise. Obéissant à un vieux dicton anglo-saxon (*« Si vous ne pouvez pas les vaincre, mettez-vous de leur côté »*), l'Eglise en Europe orientale souscrit maintenant à la plupart des dogmes communistes qu'elle vomissait il y a vingt ans. Elle s'est démocratisée dans sa structure. Et, dans les milieux ecclésiastiques, l'anticommunisme virulent d'un Mindszenty est, selon Thomas Schreiber, en voie de disparition, alors que le « coopérationnisme » (exemplifié par le cardinal polonais Wyszinski) est de rigueur.

Il n'y a d'ailleurs ni gagnant ni perdant, mais un mariage de raison entre ces deux idéologies parfaitement contradictoires. *« Je suis communiste, mais je crois en Dieu »*, écrit un lecteur hongrois à son journal, « Vas Népe ». Donc impossible n'est pas hongrois. Ni chrétien. Ni communiste.

(1) Spès, 222 pages, 7,80 NF.

ENQUÊTE

« La psychanalyse, son image et son public » par Serge Moscovici

Quelle idée les Français se font-ils de la psychanalyse un demi-siècle après sa naissance ?

QUELLE que soit en elle-même la psychanalyse, quelles que soient ses écoles, ses positions actuelles, l'image que s'en fait le public la dépasse de beaucoup. Il y a aujourd'hui des écarts considérables entre ce que pensent de cette science les savants qui la font, et les commentaires, les opinions, les mythes qu'elle suscite chez le commun des hommes. Commentaires, opinions et mythes qui ont acquis plus d'importance dans le monde moderne que la théorie elle-même ou ses applications pratiques. La psychanalyse est devenue un catalyseur d'idées, une arme dans les luttes morales et religieuses, sociales et politiques, une ligne de partage entre les esprits, indépendamment de ses travaux, de ses progrès et de ses résultats propres. La plupart des gens ignorent son contenu, mais on ne trouve personne qui ne lui prête un rôle, une influence, une action. Dénombrer, classer, interpréter cette pluralité d'avis contradictoires, tel est l'objet du monumental ouvrage de Serge Moscovici, conduit selon les techniques les plus modernes de la sociologie et de la statistique (1).

Réputés « normaux »

L'enquête a été menée auprès de tous les échantillons de la société française, divisée en « classes moyennes », « population libérale », « population ouvrières », « étudiants » et « élèves des écoles techniques ». Il fallait répondre à une série de questions telles que : « Qu'est, selon vous, la psychanalyse ? », « Quel est son champ d'action ? », « Etes-vous favorable ou non à son emploi ? à son extension ? », « Son influence est-elle heureuse ou néfaste ? », « Qui se fait psychanalyser ? », etc.

L'intérêt des réponses provient évidemment du rapport entre l'opinion émise et la situation sociale et économique, les idées religieuses, morales et politiques de celui qui l'émet. Ainsi les étudiants et les représentants des professions libérales ont tendance à considérer la psychanalyse comme une théorie de la personnalité, tandis que les ouvriers et les représentants des classes moyennes lui assignent le plus souvent un but simplement thérapeutique. Une attitude hostile à la psychanalyse implique habituellement la croyance qu'elle s'adresse aux « femmes » et aux « riches ». La gauche, qui l'a accueillie favorablement avant la guerre (Politzer, Naville, Henri Lefebvre, Breton, Aragon), est devenue plus méfiante depuis que l'ascendant des Etats-Unis et les relations conflictuelles entre les U.S.A. et la France ont conduit à percevoir, négativement, la psychanalyse comme *« un symptôme du mode de vie américain »*, etc. Il serait impossible de rapporter dans toutes leurs nuances et leurs complexités les conclusions de cette enquête. Mieux vaut tenter d'en dégager les lignes de force, au risque de les grossir quelque peu.

L'image qu'on se fait de la psychanalyse en France s'éloigne de plus en plus des clichés qui l'ont transmise à ses débuts. Bien sûr, il y a encore des gens pour penser que seule une vogue de mauvais aloi, liée à celle du cinéma, a réussi à imposer la psychanalyse, et qu'elle est utilisée seulement par un petit nombre de snobs et d'oisifs. Ce préjugé est en voie d'extinction. L'idée que la psychanalyse soit obligatoirement liée à la sexualité, que psychanalyse et sexualité soient deux noms pour recouvrir une même chose, perd aussi du terrain, bien que, dans ce domaine-là, la vérité ait plus de mal à se faire jour. La théorie a évolué beaucoup plus vite que son image dans le public. Le freudisme, avec son arsenal de concepts relatifs à la « libido », domine encore les esprits.

Mais un troisième préjugé, celui qui était peut-être le plus dangereux pour l'essor de la psychanalyse, a presque disparu. C'est une discipline acceptable, disait-on, mais seulement pour les malades, les déséquilibrés, les fous. Or, aujourd'hui, les troubles mentaux ne sont reconnus par l'ensemble des populations que comme un quart à peu près des causes d'intervention légitime de la psychanalyse. Les échecs sentimentaux, les échecs sociaux, la mésentente avec l'entourage, enfin « l'inadaptation » forment les trois autres quarts. Qu'est-ce à dire, sinon que la barrière étanche qui existait pour la plupart des gens entre « sain » et « fou », « normal » et « pathologique » a été renversée ? La psychanalyse, en pénétrant chaque jour de nouveaux domaines (éducation, rapports familiaux, professionnels) s'est ouvert l'accès des êtres réputés « normaux ». Nul ne peut se vanter d'être à l'abri du déséquilibre, puisque le seul fait de côtoyer son prochain, le seul fait d'être au monde, et non quelque désordre particulier, crée le malaise dans notre civilisation.

	Croyez-vous la psychanalyse applicable à l'éducation des enfants ?			
	Oui	Non	S.R.	Total des sujets
Classes moyennes ..	54 %	34 %	12 %	331
Professions libérales	68 %	27 %	5 %	175
Ecoles techniques ..	61 %	32 %	7 %	101

La chute progressive des préventions explique l'accroissement des domaines où l'intervention de la psychanalyse est jugée souhaitable : alcoolisme, prostitution, délinquance, difficultés de famille, de métier, etc. Presque les deux tiers des populations estiment que la psychanalyse serait applicable aux enfants avec profit. C'est là un des résultats les plus intéressants de l'enquête.

Situation du sujet	Dans quelles situations doit-on, à votre avis, avoir recours à la psychanalyse ?			
	Echecs sentimentaux	Echecs sociaux	Conflits avec les parents	Autres réponses
Vit seul	15 %	20 %	13 %	52 %
Vit avec ses parents.	25 %	32 %	23 %	20 %
Vit avec son conjoint	19 %	25 %	17 %	39 %

Le rôle bénéfique de la psychanalyse est donc reconnu par beaucoup.

Populations	Estimez-vous que la psychanalyse puisse avoir une influence salutaire sur les conduites criminelles ou délinquantes ?			
	Oui	Non	Sans opinion	Total des sujets
Professions libérales	69 %	23 %	8 %	175
Etudiants	73 %	12 %	15 %	140
Ecoles techniques ..	72 %	14 %	14 %	101

Cependant, les deux idéologies dominantes, le catholicisme et le marxisme, inspirent encore à ceux qui s'en prévalent, et d'abord aux écrivains, journalistes et auteurs d'articles sur la psychanalyse, de sérieuses résistances. Les catholiques expriment la crainte que la notion de péché ne se volatilise, que l'exploration des interdits ne désagrège le sentiment religieux et que l'influence des prêtres décroisse. Une fraction non négligeable pourtant, passant outre aux importantes mises en garde de Pie XII, estime que *« si la psychanalyse est libératrice, elle est un auxiliaire de la foi, l'épurant et la rendant plus consciente »*. C'est l'éternelle querelle du mystère : le respecte-t-on mieux en refusant d'y toucher ou au contraire en reculant sans cesse plus loin ses limites, par l'élucidation de tout ce qui est élucidable ? Pour le lecteur que la question intéresse, signalons que Moscovici, dans un chapitre consacré à la presse catholique, fait le point sur toutes les tentatives de récupération de la psychanalyse de la part des catholiques les plus ouverts à ses enseignements.

La gauche divisée

Quant à la gauche, son attitude est des plus complexes. Les communistes dénoncent dans la doctrine de Freud une entreprise mystifiante, qui, en donnant un relief excessif aux problèmes de l'individu, camoufle la nécessité de transformer l'organisation économique de la société. Mais il arrive qu'un même sujet, en tant que communiste, soit hostile à la psychanalyse, et en tant qu'homme de gauche, y discerne ce qu'elle contient de progressiste, de révolutionnaire. Cette contradiction, que Moscovici relève sans la commenter, est due, il me semble, à l'évolution même de la psychanalyse. Au début, sous l'influence directe de Freud, on expliquait les troubles de la personnalité par l'action de puissantes forces intérieures, les « instincts », les « pulsions », qui ne peuvent, disait-on, se satisfaire qu'en lésant le groupe social. Elles se heurteraient donc, sans espoir de délivrance véritable, aux formes de répression organisées par la société, et qui vont des moyens coercitifs directs aux divers systèmes philosophiques, religieux et moraux, grâce auxquels la conscience, maintenue sous une continuelle sujétion, exerce elle-même la police sur les appétits naturels. Ce qu'il y a de « réactionnaire » dans cette théorie saute aux yeux : l'exacerbation de l'antagonisme entre l'individu et la société, qui favorise les thèses individualistes et anarchiques (voyez le surréalisme) ; la conception de l'homme comme une force irrationnelle, relevant de quelque fatalité écrite dans un ciel absolu ; la conception de la société comme un organisme policier rigide chargé de maintenir un *statu quo* immuable ; enfin, le pessimisme radical.

La passion est sociale

Mais, aujourd'hui, la psychanalyse, en tout cas celle qui est dite « culturaliste » (Fromm, Sullivan, etc.), abandonnant les vues biologiques de Freud, insiste au contraire sur le rôle des pressions familiales et sociales dans la genèse des névroses. Les contraintes qui pèsent sur l'individu ne sont pas liées à la « nature » humaine, au fatalisme des instincts, mais à une organisation défectueuse des rapports sociaux. L'homme n'est plus la proie d'un destin implacable, mais seulement la victime de pédagogies erronées, de conditions de vie inadéquates. A la limite, la psychanalyse moderne est analyse et critique de la société, non plus analyse et exaltation de l'individu. De pessimiste, elle est devenue optimiste. Mais, et c'est jus-

(1) Serge Moscovici : « La Psychanalyse, son image et son public », P.U.F., 650 p., 20 NF.

tement un des buts de Moscovici que de le montrer, il arrive que le visage qu'on lui prête soit faussé par le désir d'un groupe particulier (en l'occurrence les communistes) d'affirmer son opposition, *sur tous les points,* aux préoccupations et aux manières de voir de groupes concurrents (en l'occurrence les Américains, les bourgeois). « *Afin que l'univers idéologique du parti communiste garde son unité, il était nécessaire de refaire une représentation de la psychanalyse qui justifie et renforce cette unité* ».

Relations de classe

Nouvelle contradiction pourtant : l'enquête révèle que 43 % des ouvriers pensent que la psychanalyse peut avoir une influence favorable sur la personnalité et 44 % qu'elle peut contribuer à l'amélioration des rapports sociaux. Ce résultat, un des plus surprenants de l'enquête (« *Comment se fait-il,* se demande Moscovici, *qu'une population ayant subi une influence idéologique qui aurait pu l'orienter dans un sens négatif par rapport à la psychanalyse, puisse avoir une attitude généralement favorable ?* »), est commenté plusieurs fois par l'auteur. Voici les hypothèses avancées : « *Les catégories sociales vivant dans la dépendance, dans l'insécurité, ressentent le besoin d'une rénovation foncière de leur situation et, de ce fait, croient à une action profonde de la psychanalyse* » et « *la psychanalyse, de même, probablement, que toute technique psychologique, peut se présenter aux yeux de quelques-uns comme un moyen de changement de la nature humaine qui transformerait les relations entre groupes sociaux en réduisant les tensions de classes* ». Disons aussi, plus simplement, qu'un grand nombre de communistes (comme un grand nombre de catholiques) se réservent le droit de juger ce qui est bon et ce qui est mauvais pour eux, indépendamment des directives officielles.

On le voit : malgré la survivance de préjugés vivaces, malgré les fantaisies, les déformations, les aberrations, voulues ou non, propagées par la presse (l'auteur, dans la deuxième partie de son livre, fait une analyse remarquable et parfois succulente de l'attitude de quelques grands journaux ou groupes de journaux), malgré la pression des grandes idéologies régnantes, la psychanalyse tend à être reconnue pour ce qu'elle est ou du moins pour ce qu'elle est en puissance de devenir, c'est-à-dire une science de la libération de l'homme, capable non seulement de résoudre les maux individuels, mais de cimenter la famille, de permettre à chaque citoyen le développement de ses possibilités d'action par une meilleure connaissance de soi, enfin d'avoir une fonction plus large en concourant à une redistribution plus harmonieuse des rapports sociaux.

Un signe de force

Un symptôme, entre autres, de cette reconnaissance future de la psychanalyse par son public, je le vois dans ce petit détail de l'enquête : tandis qu'autrefois on considérait qu'un sujet qui avait recours à la psychanalyse était obligatoirement une personne faible, inactive, repliée sur soi (une « femme » de préférence), aujourd'hui, il se trouve quelques voix pour répondre que c'est justement un signe de force et de maturité que de se faire aider et de rechercher un conseil utile, si le besoin s'en présente.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

CESSEZ DE FUMER SANS EFFORT DE VOLONTÉ

Avec raison on accuse le tabac d'être la cause du cancer du poumon et de détruire les vitamines C, mais la nocivité du tabac ne s'arrête pas là : le tabac fatigue, excite les nerfs, irrite la gorge, engendre l'infarctus, coupe l'appétit, abîme la vue, stimule le goût de l'alcool, détériore la mémoire, mine la volonté. En outre, le tabac se révèle coûteux (faites vos comptes loyalement : 1.000 NF par an environ) et cependant, c'est si facile de ne plus fumer sans avoir à déployer le moindre effort de volonté. C'est si facile de dormir paisiblement, d'avoir des réveils agréables, de voir « la vie en rose » sans être soumis à cette tyrannie fastidieuse qui n'apporte en fin de compte que des satisfactions dérisoires.

Votre salut de fumeur invétéré dépend de la lecture d'un petit livre, scientifique mais attrayant, qui vous est envoyé gratuitement sur simple demande par l'organisme de prévention : le Centre de Propagande Anti-Tabac (Pavillon 86 H 2) 18, Chaussée-d'Antin, Paris.

LE DESSIN ANIMÉ APRÈS WALT DISNEY

Les nuits arabes de Magoo

« **N'OUBLIEZ pas que vous travaillez pour des enfants !** » **Pendant trente ans, Walt Disney travailla pour les enfants, et tous les dessinateurs travaillaient pour Walt Disney.**

Survint la guerre qui, entre autres résultats, déclencha la chute de l'empire Disney : l'armée américaine avait besoin, pour l'éducation de ses soldats, de bandes explicatives et des hommes comme Stephen Bosustow, cessant d'obéir aux consignes tyranniques de leur employeur Disney, animèrent des images selon un style nouveau. Leur style, un style linéaire, elliptique, abstrait au besoin — et d'ailleurs beaucoup plus économique. On découvrit que le dessin animé pouvait s'adresser aux adultes — ce qui n'ôtait rien de son pouvoir d'attraction sur les enfants.

Depuis cette époque, le dessin animé ne croit plus nécessaire de bêtifier. Ses maîtres d'aujourd'hui — Bosustow et ses collaborateurs (U.P.A.), Jiri Trnka, Lenica, Mac Laren et son école sans caméra, travaillant directement sur la pellicule — s'inspirent largement du monde qui les entoure ; architecture moderne, publicité, mœurs, art ancien, art sauvage, art moderne, surréaliste et futuriste.

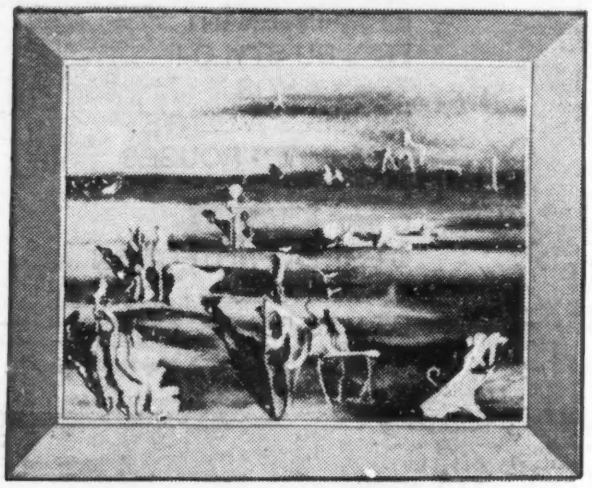
Sans cesse, ils essaient de nouvelles formes, de nouveaux styles, de nouveaux gags, passent du sadisme le plus déchaîné aux bandes publicitaires, utilisent les grands caricaturistes, Steinberg et Thurber, copient les peintres abstraits, tachistes, picassistes, s'intéressent même à la phénoménologie de la perception — Mac Laren ne prétend-il pas attaquer le spectateur au niveau même de la rétine ?

Ses sources, d'ailleurs, le dessin animé ne cherche pas à les cacher, comme en témoignent les exemples que nous donnons ici et qui sont empruntés à l'excellent livre de Robert Benayoun, « Le dessin animé après Walt Disney » (1).

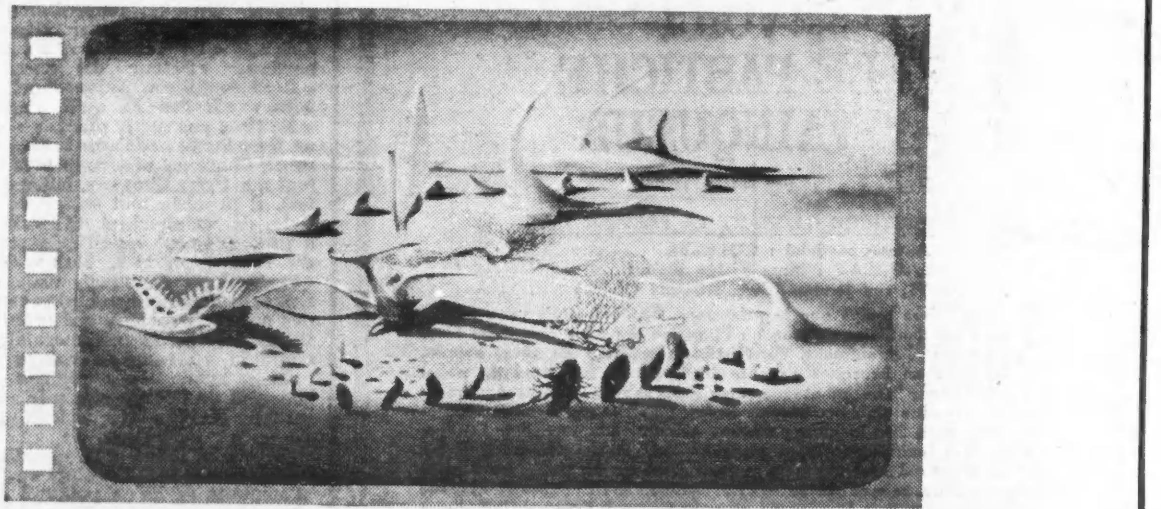
(1) Vient de paraître aux éditions J.-J. Pauvert, 174 p., 32 NF.

De Modigliani...

...à Stephen Bosustow.

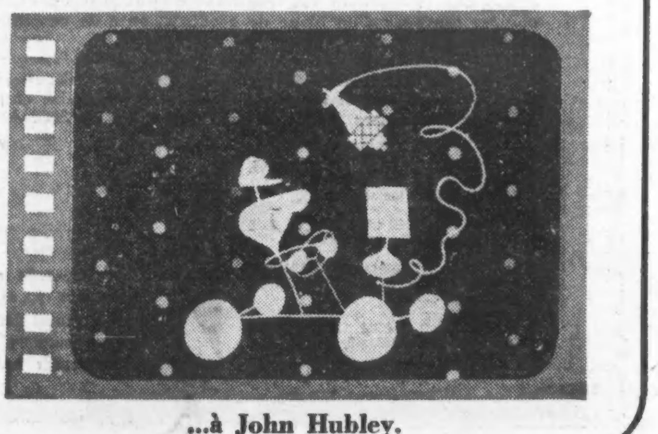


De Yves Tanguy...



..à Norman Mac Laren.

De Joan Miro...



...à John Hubley.

ICI S'ACHÈVE
LE JEU Signal
LES LAMPIONS SONT ÉTEINTS
LES CHAMPIONS COURONNÉS !
ET MAINTENANT
FOIN DU STYLO !
TOUS A VOS
BROSSES A DENTS
5 RAYURES ROUGES
PURIFIANTES...
C'EST Signal
C'EST LA PROTECTION
PROLONGÉE
DE VOS DENTS

VOICI
LE PASTICHE
VAINQUEUR

(4e SÉLECTION)

PASTICHE GAGNANT LE PREMIER PRIX

Auteur pastiché : COLETTE
LAUREAT : Mme Elaine Blaizet
31, rue Jeanne-d'Arc, ROUEN (S.-M.)

En même temps que le printemps, SIGNAL était venu sur sa route : un dentifrice comme on l'imagine dans les contes de fées, l'exubérant, l'éblouissant, l'irrésistible dentifrice de rêve, souple, frais, jailli en brusques rayures écarlates sur un fond de neige ramassée sur une montagne magique, sabrée d'ombres vertigineuses, fendue d'abîmes bleus... Ecrasée de chaleur dans la chaise-longue, avec Sim la chatte sur ses genoux, elle regardait l'envers blanc des feuilles du tilleul soulevées par un souffle muet. Il lui était difficile d'imaginer qu'il y avait dans ce dentifrice, de l'hexachlorophène, ce mot caillouteux qui semblait rouler dans une cascade fraîche, et ce mot hirsute de phosphate... qui lui rappelait d'une façon curieuse le crachement véhément de Sim aux heures de chasse. Elle se sentait devenir légère dans cette torpeur dorée, s'imaginant raser d'un vol tranchant d'hirondelle un champ d'orchidées sauvages d'un blanc de gardénia, strié de camélias rouges à l'infini.

La chatte grise lovée sur ses genoux la fit émerger de son rêve en s'étirant lentement, jusqu'à la démesure, découvrant dans un baillement rose et interminable ses dents inégales et pointues, qui ne connaîtraient jamais le plaisir quotidien de SIGNAL.

- 2e PRIX : THIERRY DESJARDINS, CHATEAU DU BAS BELAIR, LE CHESNAY (Seine-et-Oise).
- 3e PRIX : OLIVIER LITCHOU, 34, RUE FELICIEN-DAVID, PARIS-XVe.
- 4e PRIX : FERNAND ARRIGHI, 4, BOULEVARD ALPHONSE-DAUDET, ARLES (B.-du-R.).
- 5e PRIX D. JON GROSSMAN, 24, RUE LAFONTAINE, PARIS-XVIe.

Les gagnants recevront sous huit jours la liste des livres et des disques parmi lesquels ils pourront choisir leur prix.

SG-34-748/2

(Agip.)

JAMES HARDLEY CHASE.
Des êtres humains pris au piège.

CONTRE-EXPERTISE

James Hadley Chase

● ***Boileau - Narcejac prennent la mesure d'un maître du « policier », l'inventeur, disent-ils, du « roman fonctionnel ».***

JAMES HADLEY CHASE est une des plus sûres valeurs de la Série Noire. Quarante-huit volumes parus, dont un grand nombre adaptés au cinéma. Quelques œuvres majeures : « Pas d'orchidées pour Miss Blandish », « La culbute », « Traquenards », « Retour de manivelle », « Délit de fuite ». Aujourd'hui, on réédite : « Il fait ce qu'il peut » (1), « Ne tirez pas sur le pianiste » qui est un livre facile mais adroit. Historiquement, Chase est beaucoup plus important que Peter Cheyney, tellement surfait. Il procède tout entier de James Cain, de Steinbeck et de Faulkner. Il a profondément modifié la structure du roman policier. Moins écrivain que Dashiell Hammett, mais certainement plus intelligent, plus conscient des courants sociaux qui orientent la littérature, même commerciale, il a capté la violence du roman américain en même temps que son sens et son goût de l'échec et a mis au point un type de récit très curieux et digne de retenir l'attention.

Notons d'abord que, depuis quelques années, la littérature recherche et exploite ce qu'on pourrait appeler des « sujets purs ». Exemple : « Le salaire de la peur ». Le thème de ce livre est tel qu'il constitue déjà une œuvre en puissance. On a l'impression que la mise en forme, qu'elle soit littéraire ou cinématographique, restera secondaire. Tout est dans l'idée. Celle-ci possède un tel dynamisme qu'elle tend à se réaliser d'elle-même. C'est elle qui mobilise l'écrivain. Ce n'est pas l'écrivain qui lui donne force et nécessité. Ces « sujets purs », ces « sujets en soi » ont la propriété, presque chimique, d'être vrais et pourtant de défier, en quelque sorte, la raison. On pense à eux, justement, quand on dit que la réalité dépasse la fiction. De quoi sont-ils faits ? D'abord de quelque chose qui relève du fantastique social, pas celui de Mac Orlan qui se monnaye trop aisément en mélodies populistes, mais celui que crée la guerre, sous toutes ses formes.

Dans « Le salaire de la peur », c'est la guerre du pétrole qui engendre la mobilisation des volontaires de la mort. Mais ce fantastique social cristallise en un événement hors série : il faut « souffler » l'incendie du puits pour l'éteindre, donc transporter un explosif instable. Et voici l'homme devant une épreuve qui le dépasse et fatalement le détruit. Le sujet pur, c'est cela : une expérience qu'on assume malgré soi et qui vous amène à la limite de l'humain. Autres exemples, en vrac : « Le blockhaus », « La neige en deuil », ou même, avec quelques nuances, « L'avocat du diable ».

Le sujet pur

Or Chase a senti, mieux que tout autre, la rareté et le prix de ce genre de sujets. Il en a éprouvé la fascination. Il a même eu la chance d'en découvrir un. En effet, il a écrit l'histoire de ce speaker dont la voix est devenue odieuse, sous l'occupation, à des millions d'être terrorisés. La paix revenue, cet homme, qui a prêté sa voix à l'ennemi, est contraint au silence. Qu'il parle, et c'est la mort assurée, car il sera tout de suite reconnu. Voilà un sujet pur. Le roman était pour ainsi dire écrit d'avance. Mais un bon chercheur d'or ne trouve pas souvent des pépites. Alors, il peut essayer d'en fabriquer.

Chase a imaginé, avec une habileté peu commune, des intrigues qui ressemblent à des sujets « en soi ». Il ne faut pas chercher ailleurs son talent. Il écrit à la volée ; il n'a pas de style. Le décor, chez lui, est plutôt de nature onirique. Mais ses personnages vivent. Ce ne sont pas ce qu'on appelle des « caractères ». Ce sont plus simplement des êtres humains pris au piège et qui se décomposent dans la panique. Un journaliste se prête à un faux kidnapping et la jeune fille, qui devait faire croire qu'elle avait été enlevée pour soutirer à son père une forte rançon, disparaît pour de bon. Le journaliste est traqué par la police (« Tirez la chevillette »). La machinerie d'un crime parfait se détraque et écrase ses auteurs. « Retour de manivelle », etc.

Chaque roman de Chase est construit minutieusement, avec le maximum d'économie et d'efficacité. En un sens, Chase a réalisé, le premier, le « roman fonctionnel ». Et le roman fonctionnel, c'est précisément l'ersatz du sujet pur. C'est, à chaque coup, le chef-d'œuvre de la catégorie B, c'est-à-dire quelque chose qui vaut « presque » « Le facteur sonne toujours deux fois » ou « Des souris et des hommes ». Même ruse impitoyable et transcendante du Destin, même violence qui se dévore elle-même. Mais, cette fois, c'est l'auteur qui a tout combiné, ou plutôt, à la lecture, on sent la présence de l'auteur, son désir constant de mettre les nerfs à vif. C'est pourquoi Chase n'est pas tout à fait un vrai romancier. Il reste du moins un virtuose du conte à faire peur.

BOILEAU - NARCEJAC.

(1) Gallimard. 249 p. 2,50 NF.

VENISE

Le plus beau langage du monde

● ***Au Festival de Venise, qui vient de s'ouvrir, notre envoyé spécial, Morvan Lebesque, se plaint, s'interroge, s'excite : un certain cinéma se meurt. Vive le cinéma !***

(Archives.)

« LE JUGEMENT DERNIER » DE DE SICA (ITALIE).
Parler pour ne pas mourir.

LIDO. *Lungomare Malamocco.* Venise au générique et Saint-Marc en profondeur de champ. Une *Mostra* pour écran large, la Surproduction des Festivals. Décor, soleil, spectacle, la recette est assurée. Mais le cinéma, lui, combien fait-il encore de clients ?

Il y a trois mois, j'étais à Cannes. C'était une grande foire triste. Starlettes, folies, partouzes, tout — c'était bien ma chance ! — avait brusquement viré à la légende. A l'écart de la ville, dans quelques trous de rochers, il y avait bien encore çà et là une fille déshabillée par un photographe ; mais c'était pour l'exportation sud-américaine, de la carte postale, du « nu artistique », de la bricole, quoi : les gens du pays passaient sans même un coup d'œil. Sur la Croisette, deux ou trois « public-relations », machinalement survoltés, organisaient des barbecues ou des fiançailles-bidon pour magazines ; mais eux-mêmes n'avaient pas l'air de se prendre au sérieux et s'agitaient visiblement pour justifier leur note de frais. Ils étaient touchants, ils vous accablaient d'invitations, ils vous chuchotaient à l'oreille les amours scandaleuses d'X... ou d'Y..., ils ressemblaient à des garçons d'honneur. Au Palais, cependant, on passait un film turc. Ou canadien. Ou valaque. Ou n'importe. Et un étranger distingué vous conviait à des petits-fours et vous disait absolument tout sur l'effort méritoire de son pays dans le domaine du Septième Art.

Whisky et cigares

Enfin, las de tant de films et de soleil, on poussait la porte du Martinez ou du Carlton. Et là, soudain, on rencontrait le Festival. Le vrai, le seul. Il était incarné par une douzaine de messieurs maussades qui tenaient salon et discutaient posément budgets et pourcentages. On reconnaissait tout de suite en eux des producteurs parce qu'ils buvaient du whisky et fumaient des cigares. Mais whisky, cigares — et les Thunderbirds qui les attendaient devant la pelouse — avaient perdu toute puissance d'évocation ; ils étaient, comme on dit aujourd'hui, désacralisés ; ils figuraient comme symboles, armes-parlantes, l'insigne de la profession, sans plus.

Le soir venu, l'un de ces messieurs faisait monter distraitement une fillette dans sa chambre, et cela aussi n'avait guère plus de valeur qu'un rite. La fille elle-même n'y croyait pas. Depuis longtemps, elle ne se vendait plus, corps et âme, pour faire du cinéma. Elle couchait simplement avec un producteur.

En bref, tout cela ne valait pas la foire de Bourg-en-Bresse. C'était moins bruyant, moins coloré et surtout beaucoup moins jovial. A Cannes, sur tous les visages, on pouvait lire : « Attention, cap dangereux. Le cinéma est devenu une industrie difficile ».

Et pourtant, il y eut encore une meilleure formule. Ce fut celle qu'un de ces messieurs préoccupés me confia à trois heures du matin au bar du Miramar. A cette heure, il ne restait plus personne que nous, un barman bâillant d'ennui et, toute seule dans un coin obscur, une petite Suédoise oubliée là et qui, soudain, éclata en sanglots. Pourquoi, je ne sais : peut-être parce qu'elle était venue de Stockholm, avec ses économies de postière ou de serveuse, vers ce rivage éblouissant et que le jeune dieu Cinéma lui avait manqué. L'homme dit :

— *Voyez-vous, le grand problème, au fond, c'est qu'on ne sait plus à qui parler.*

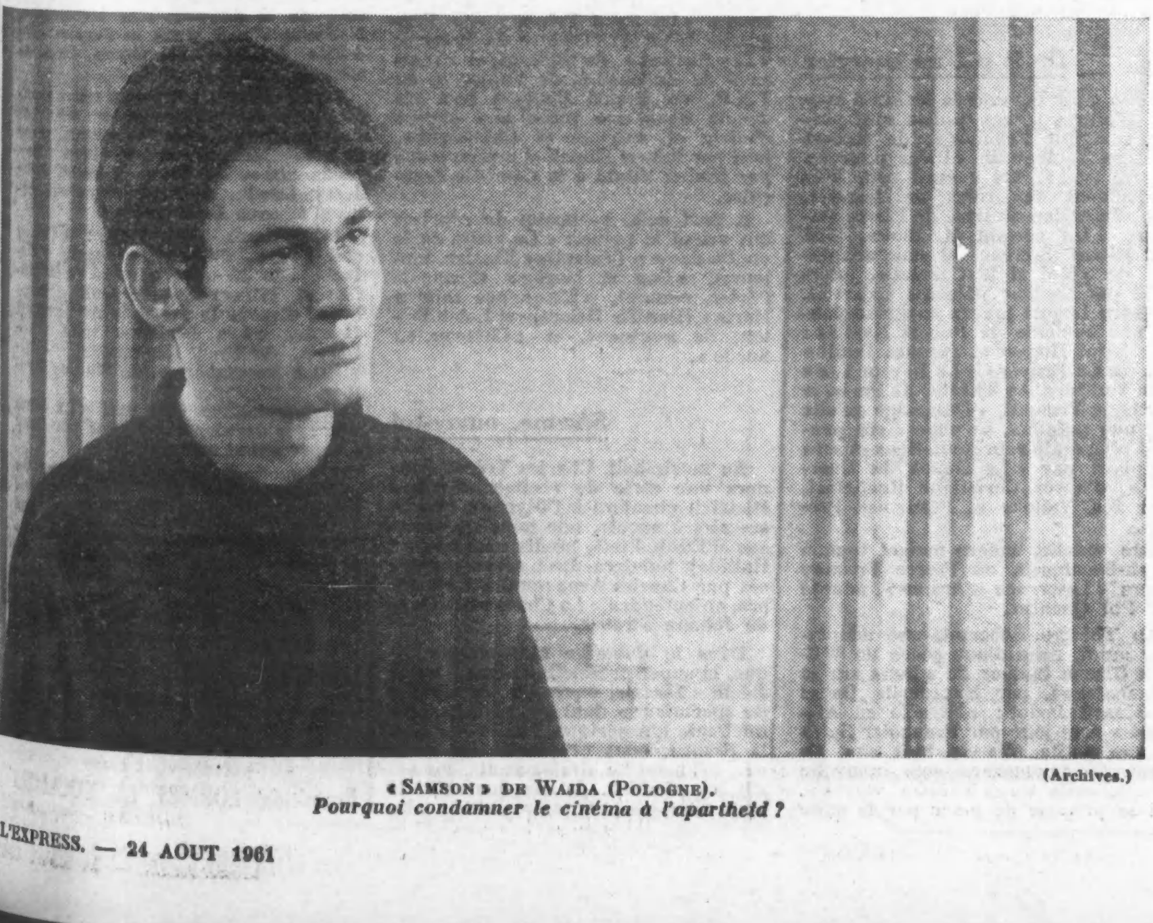
Et c'était vrai. Le cinéma est un langage. Un extraordinaire langage. Mais le plus beau langage du monde, il faut un public pour le recevoir.

Plus fort que la 2 CV

Aujourd'hui, comme il y a trois mois à Cannes, les oriflammes claquent à Venise. Au bord de la mer, la plus tiède d'Europe, ses affiches promettent des merveilles : chaque production a la sienne, on dirait les écussons des Croisades. On dirait que le Lido va « décrocher » et emporter Renaud vers Armide. Mais la question demeure, la question que ne se posaient ni Shakespeare, ni Molière, ni Griffith, ni Chaplin dans ces hangars à courants d'air où, par une conjoncture miraculeuse, un public défini recevait un spectacle défini : *parler à quelqu'un.* Arriver pile au rendez-vous et apporter ce qu'on attendait, rires, colères, ou larmes, dans la forme nouvelle et populaire qu'on attendait. Ce qui signifie, aujourd'hui, quoi au juste ? Ne pas se laisser supplanter par les autres rendez-vous du siècle. Parler plus fort que les bruits enchanteurs des moteurs du dimanche. Plus fort que la 2 CV ou la Vespa. Plus fort que la télé, cette fille facile qui vous baratine à domicile et vous prend comme vous êtes, assis, debout, couché, tapant la belote ou faisant l'amour. Parler pour que le cinéma tienne, parler pour ne pas mourir.

Alors, voilà : nous débarquons à Venise et chacun se demande : *qui saura parler ?* Qui, à défaut de son innocence, rendra au cinéma sa nécessité ? Qui rajeunira son langage, afin que cette énorme machine se remette à tourner rond ? Sinon, c'est définitivement l'auto, la télé. Et accessoirement « Les Amours de Sesostris », au Gaumont-Palace.

A Venise, la France a jeté ses cartes : « La Fille aux yeux d'or », « L'Année dernière à Marienbad ». Elles sont résolument littéraires, tant mieux. Il est vrai que beaucoup n'aiment guère que la littérature intervienne au cinéma. Il s'est créé à ce sujet comme une espèce de racisme. On abomine le mélange des sangs. On flaire avec horreur les métissages. Il y en a même pour qui tout est littéraire, comme tout était juif pour Céline, et qui vous exécutent « La Nuit » ou « L'Avventura » parce que « c'est du roman » et que cela souille la pureté du « vrai » cinéma, « Gangsters en vadrouille », par exemple. Mais, justement, si, comme Lévi-Strauss et quelques autres l'ont démontré, toute race se fortifie par les apports d'une autre race, pourquoi ce qui est vrai en biologie, ne le serait-il pas en art ? Pourquoi condamner le cinéma à l'apartheid ? Pourquoi ne ferait-il pas un enfant à la fille du voisin ? A condition — paradoxe — que ce soit de la vraie littérature, pas du Bataille évidemment. Enfin, on verra.


(Archives.)

« SAMSON » DE WAJDA (POLOGNE).
Pourquoi condamner le cinéma à l'apartheid ?

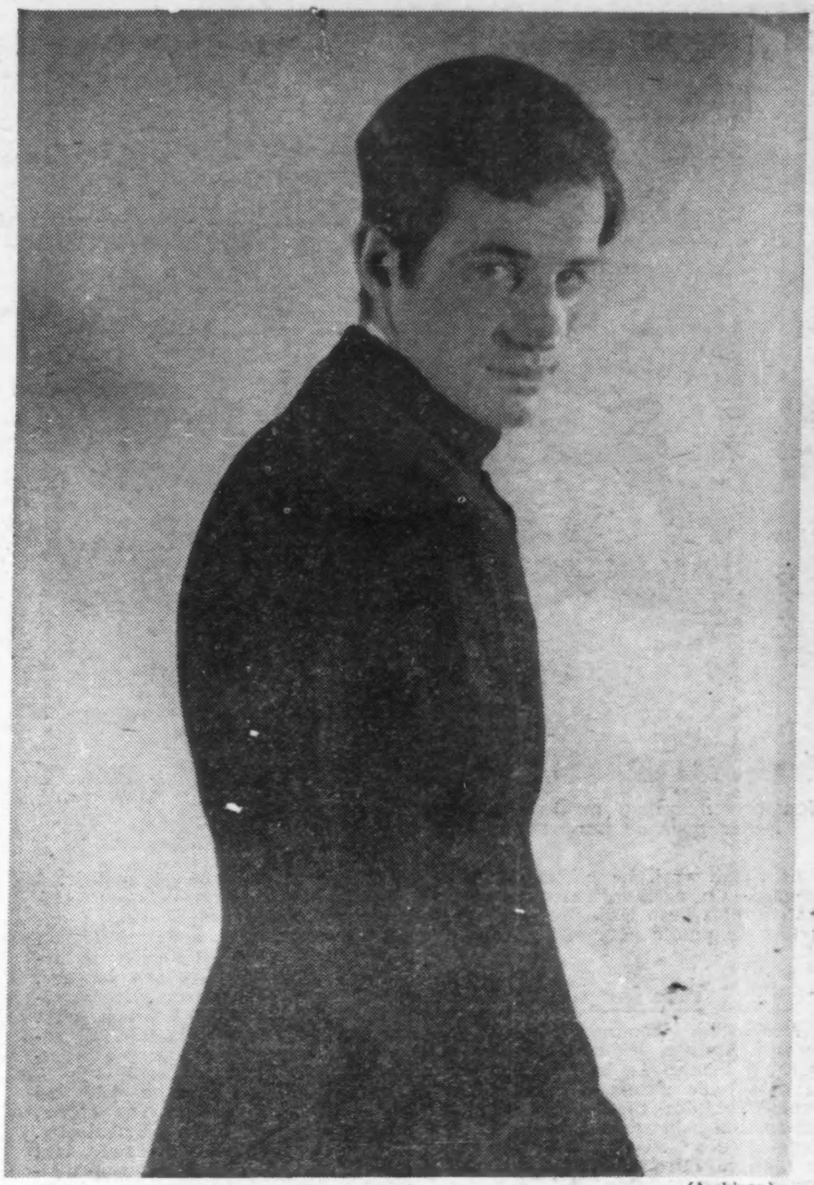
Une armée de dottori

On verra, on va voir, yeux fermés devant l'écran encore vide, on attend — de l'invention, de la rareté, du courage. Cette Pologne mystique, marxiste, écartelée entre terre et ciel, la retrouverons-nous dans le « Samson » de Wajda ? Que nous réservent «Vanina Vanini» (Rossellini), « Le Jugement dernier », de De Sica, et surtout « Les Bandits d'Orgosolo », premier long métrage de l'étonnant De Seta (ne pas confondre !). Après « Les Sept Samouraïs », et surtout « Chien enragé », comment ne pas attendre avec impatience « Yojimbo », de Kurosawa ? et si « Summer and Smoke » (Glenville) a toutes chances de n'ouvrir que sur les jardins trop connus de Tennessee Williams, que vaut « Bridge to the sun », d'Etienne Périer ? Allons ! depuis le temps qu'Autant-Lara nous entretient de son grand projet : « Tu ne tueras point », tourné en Suisse, on a presque la tentation d'y croire.

Un langage, un style... Les oriflammes claquent et toute une armée de dottori, professori, commandattori nous fait signe d'entrer. Les messieurs tristes, ponctuels, ont amarré leurs gondoles. Et la petite postière de Stockholm a refait ses économies.

Oui, le cinéma est devenu une industrie difficile, pire : menacée. C'est terrible. C'est tragique. C'est follement excitant.

MORVAN LEBESQUE.



(Archives.) (Archives.)

JEAN-PAUL BELMONDO DANS « LÉON MORIN, PRÊTRE »... ... « UN NOMMÉ LA ROCCA »...

En France, plus question de nouvelle vague...

LA RENTRÉE

De Tintin à Jeanne d'Arc

● ***Théâtre, music-hall, cinéma : Michèle Manceaux vous présente le programme d'une saison éclectique.***

A première vue, la rentrée qui se prépare s'annonce calme. Pas de mise en scène à grand spectacle, pas de vedette à grand renom, style Bergman-Marais, pas de sensations à travers les théâtres parisiens. Bien sûr, il y aura l'Anouilh annuel. Le prolifique champion des droits d'auteur donnera même deux pièces au cours de la saison : l'un :, « La Grotte », au Théâtre Montparnasse, et l'autre, « La Foire d'Empoigne » à la Comédie des Champs-Elysées où elle succédera à la reprise de « Clérambard », de Marcel Aymé, qui donnera lui aussi une pièce nouvelle cette année : « Louisiane » à la Renaissance.

Nous aurons notre cuvée Roussin avec « La Coquine », au Palais-Royal, tandis que « Les Glorieuses », du même auteur, poursuivent leur carrière à la Madeleine.

La pièce de Marcel Achard, « L'Idiote », se porte bien. Elle sera jouée cette saison par Jacques Duby et Michèle Grellier. Une comédie musicale de Marcel Achard sera créée au Châtelet avant les fêtes de Noël.

De la p... au guerrier

Voilà pour les grands ténors à succès. D'autres pièces faciles sont prévues : « Huit Femmes », de Robert Thomas, l'auteur de « Piège pour un homme seul », qui a écrit cette fois uniquement des rôles de femmes. Une adaptation du livre de Pierre Daninos, « Un certain M. Blot », joué par Michel Serreau, et une adaptation de « Moi et le Colonel », interprété par l'acteur polonais Cybulski.

André Luguet jouera aux Nouveautés une comédie de Robert Namias : « Le Saint Honoré ». Jacques Dufilho sera au La Bruyère « Le Rêveur », de Jean Vauthier. Au Théâtre de Paris, le spectacle Visconti, « Dommage qu'elle soit une putain », se poursuivra pendant cinquante représentations et sera remplacé par « Le Repos du Guerrier », d'après Christiane Rochefort, avec Raf Vallone et Françoise Prévost.

Une vedette, encore malgré tout, à Sarah-Bernhardt, où Pierre Fresnay jouera « Lawrence d'Arabie », adapté par Pol Quentin.

Au Théâtre Hébertot, une adaptation aussi, celle d'une pièce de William Gibson (auteur de « Deux sur la balançoire »), par Marguerite Duras et Gérard Jarlot : « Miracle en Alabama » sera joué par Françoise Spira et une petite fille de huit ans. Ce spectacle inaugurera une nouvelle troupe, celle du « Théâtre vivant », qui se propose de jouer par la suite « Lulu », de Wedeking, adapté par Pierre-Jean Jouve, et « Equateur », d'Audiberti.

Une autre troupe active, celle d'Antoine Bourseiller, annonce au Studio des Champs-Elysées : « Va donc chez Torpe », de François Billetdoux, suivi de « La Fausse Suivante », de Marivaux, avec Danièle Delorme, et de « Dans la Jungle des villes », de Bertolt Brecht.

Brecht sera également représenté au Théâtre des Champs-Elysées par la troupe de Roger Planchon, qui y jouera l'adaptation faite par B. Brecht du roman de Jaroslav Hasek « Le brave soldat Chveik ».

Dans les théâtres nationaux, on créera « Le Saint Prince », de Marguerite Liberaki (Théâtre de France), « Les Rustres », de Goldoni, et « L'Alcade de Zalamea », de Calderon, au T.N.P., où Michel Bouquet fera ses débuts dans une pièce non encore choisie et « Crime et Châtiment », joué par Robert Hirsch et mis en scène par Michel Vitold à la Comédie-Française.

A part cela, beaucoup de reprises qui valent la peine : « La visite de la vieille dame » (Valentine Tessier, toujours), « Gog et Magog » (François Périer, encore), « L'Annonce faite à Marie » (Danièle Delorme et Loleh Bellon, de nouveau), et « Château en Suède ».

Sésame, ouvre-toi

Au music-hall, Charles Trénet donnera une série de récitals. Marlène Dietrich chantera à l'Olympia (parmi ses airs à succès, une nouvelle chanson d'Edith Piaf), tandis que Johnny Halliday hululera deux rocks composés par Charles Aznavour. A l'Alhambra, on entendra « La Chauve-Souris », de Johann Strauss.

Dans le domaine cinématographique, la super-production semble avoir été le « Sésame, ouvre-toi portefeuille du spectateur » dont ont rêvé les producteurs. L'Amérique, l'Italie et même la France, nous proposent des déluges, des batailles, des figurants, comme s'il en pleuvait. Je me contente de vous citer les plus intéressants : « Le Cid », d'Anthony Mann, avec Sophia Loren et Charlton Heston (ex-Ben Hur). Sophia sera la « Madame Sans-Gêne » que Christian-Jaque tourne en ce moment près de Pise.

« Le Roi des Rois », de Nicholas Ray, « Les quatre cavaliers de l'Apocalpyse», de Vincente Minnelli, «Spartacus », de Stanley Kubrick, avec Kirk Douglas (qui sortira début septembre).

Le feu aux décors

Nous découvrirons Marlon Brando metteur en scène dans « La vengeance aux deux visages », et le visage de la nouvelle star américaine, Nathalie Wood, dans le dernier film d'Elia Kazan, « La fièvre dans le sang ».

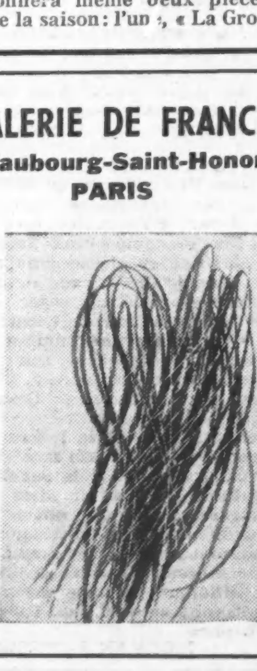
Nous verrons aussi des films peut-être drôles, « L'Inconnu de Las Vegas », de Lewis Milestone, avec Frank Sinatra. « Cendrillon aux pieds nus », de Frank Tashlin, avec Jerry Lewis. « La Doublure du général », avec Danny Kaye.

Intéressants sans doute : « Porgy and Bess », d'Otto Preminger, « Hatari », de Howard Hawks, « Breakfast at Tiffany », avec Audrey Hepburn, d'après la nouvelle de Truman Capote, « Les horizons sans frontière », de Fred Zinnemann, « Jugement à Nuremberg », de Stanley Kramer.

Emouvant, en tous cas, « La lame nue », le dernier film tourné par Gary Cooper avant sa mort.

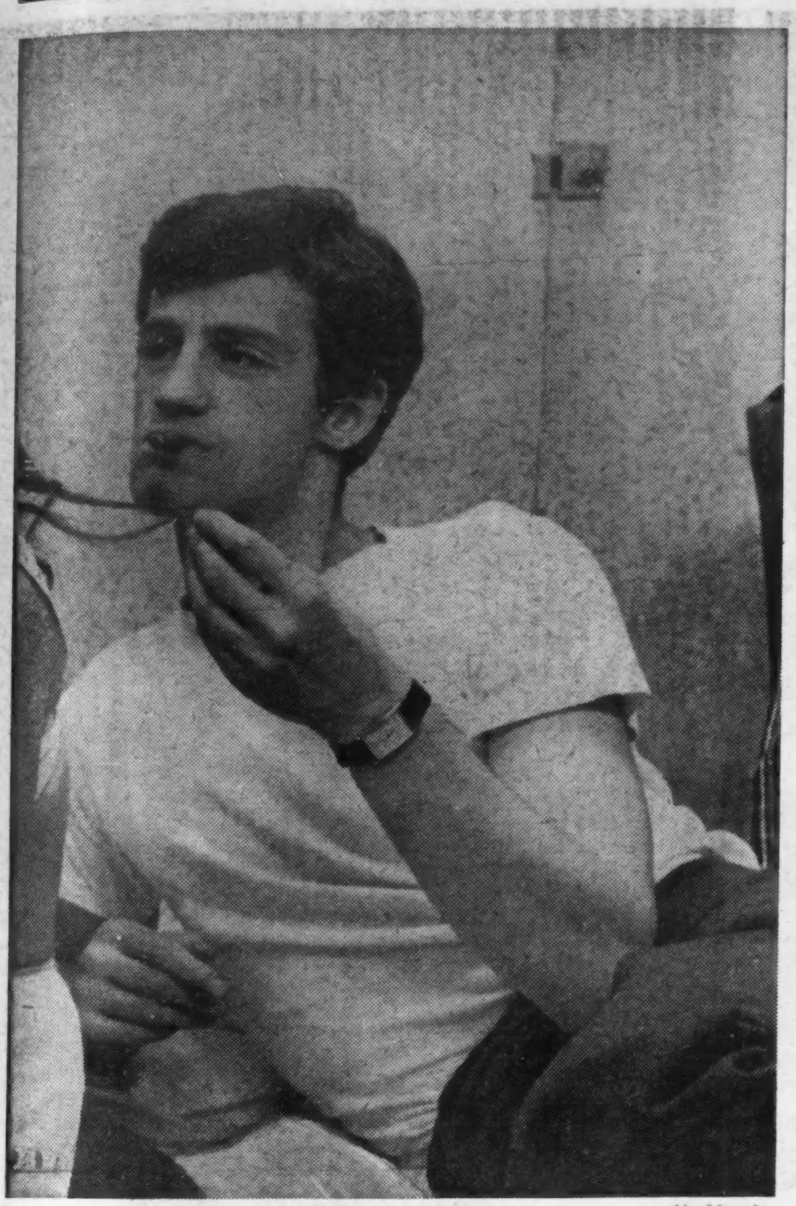
En mettant le feu aux décors de ces super-films américains souvent tournés à Rome, les Italiens ont

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
HARTUNG



GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (VIe) - ODE 66-75
PICASSO - LEGER - MIRO - KLEE
KANDINSKY - WOLF - FAUTRIER
LANSKOY - DUBUFFET - WEICHBERGER
Août-Septembre 1961

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS



(Archives.)

... « Une femme est une femme »...

(Archives.)

... et « Cartouche ».

...mais un jeune premier très répandu.

tourné des super-incendies de Carthage, de Pompéi, etc. Nous recevrons donc d'Italie quelques films historiques dont « Messaline », de Vittorio Cottafavi, « Hercule et le Roi des Ténèbres », de Mario Bave. Rossellini nous donnera deux films ; « Vanina Vanini », d'après Stendhal, et « Viva l'Italia ». En fin de saison, « L'Eclipse », que tourne en ce moment Antonioni avec Alain Delon et Monica Vitti, sera peut-être prêt.

La nouvelle vague italienne présentera deux nouveaux, Franco Maselli (« Les Dauphins ») et Valerio Zurlini (« La Fille à la valise »).

Des superproductions

En France, plus question de nouvelle vague, mais quelques films de jeunes qui attirent la curiosité : « Une femme est une femme », de Jean-Luc Godard, « Jules et Jim », de François Truffaut, avec Jeanne Moreau en costumes 1925, « L'Education sentimentale », d'Alexandre Astruc, avec Jean-Claude Brialy en costume moderne, « Vie Privée », de Louis Malle, avec Brigitte Bardot... en Brigitte Bardot, « Cléo de 5 à 7 », d'Agnès Varda, « L'année dernière à Marienbad », d'Alain Resnais.

Les metteurs en scène chevronnés rivaliseront avec trois grands films : René Clair avec « Tout l'or du monde », joué par Bourvil, René Clément avec « Quelle joie de vivre », joué par Alain Delon, Jean Renoir avec « Le docteur Cordelier », joué par Jean-Louis Barrault.

Des super-productions, nous en fabriquons aussi. Nous aurons « La Fayette » (Jean Dréville), « Le Miracle des Loups » (Hunebelle), « Les Trois Mousquetaires » (Borderie), ainsi que « Le Comte de Monte-Cristo » (Autant-Lara), interprété par l'actif Robert Hossein, dont nous verrons aussi deux films qu'il a mis en scène lui-même : « Le goût de la violence » (encore une super-production) et « Le Jeu de la vérité ».

En cachette

Jean-Paul Belmondo se répandra également beaucoup sur les écrans, dans « Léon Morin, prêtre », de Melville, dans « Un nommé La Rocca », de Jean Becker, dans « Cartouche », de Philippe de Broca (et dans « Une femme est une femme », déjà mentionné).

On attend aussi avec une certaine impatience, « Chronique d'un été », de Jean Rouch, « Un cœur gros comme ça », de François Reichenbach, « Léviathan », de Léonard Keigel, « L'Enclos », d'Armand Gatti.

Dans l'ensemble, une production éclectique qui va de « Tintin », réalisé par Jean-Jacques Vierne, à « Jeanne d'Arc » que tourne en cachette Robert Bresson.

MICHELE MANCEAUX.

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente le nouveau spectacle de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

DISQUES

● Dans la série Judokadanse, SURPRISE - PARTIE, sur disque 25 cm Vega, sélection judicieuse de bons titres ayant fait leur preuve et toujours appréciés des danseurs. Les typiques sont sur une face et les slows et rocks sur l'autre.

Rappelons le prix : 10 NF (disque Vega n° V 35 SP 860).

● RECITAL D'ORGUE DE JEAN-JACQUES GRUNENWALD avec des pièces des quatre principales époques musicales. La Renaissance, le Baroque, Mozart et le Romantisme. Familiers de la musique d'orgue de Henry Purcell, d'Antonio de Cabezon, de Louis-Nicolas Clérambault, nous le sommes moins de celle de Mozart et surtout de César Franck et Franz Liszt. La musique romantique à l'orgue sera pour beaucoup une découverte.

Dépaysement avec le CHORAL N° 3 EN LA MINEUR de C. Franck, œuvre dans un langage orchestral pour orgue solo. Musique sereine. Un grand disque. (Vega n° C 305 304.)

● Dernière et meilleure version du CONCERTO POUR ORCHESTRE DE BELA BARTOK par l'Orchestre Philharmonique de New York dirigé par Leonard Bernstein (compositeur de « West Side Story »). L'œuvre en cinq parties est une progression lente et sûre qui aboutit dans le dernier mouvement en une éclatante affirmation de foi en la vie. Un certain tragique se dégage lorsque l'on sait que l'œuvre est une des dernières compositions avant la mort de l'auteur. (Disque Philips Réalités, 30 cm, n° C. 36.)

● BARNEY WILEN, légendaire à 23 ans chez les « fans », car il joue dans les clubs depuis de longues années et a enregistré à l'âge où d'autres font leurs premières gammes, vient d'enregistrer un 30 cm chez RCA. Celui-ci venant deux ans après un autre 30 cm chez Vogue intitulé TILT, on peut mesurer ainsi le chemin parcouru par ce musicien. Maturité, assurance, climat relax, aisance. Le jazz français est bien vivant. (Disque RCA, 33 tours, 30 cm, n° 430-053.)

● C'ETAIT LE BON TEMPS, des ragtimes et charlestons par Del Wood et son ensemble. Quatre classiques du genre joués dans le style de l'époque. Bon pour la danse. (Disque RCA, 45 tours, n° 75 630.)

● RENDEZ-VOUS A ROME, disque RCA, 30 cm, n° 400 306, par le grand orchestre à cordes de Melachrino. Musique de genre descriptive dans les compositions dues à la plume du chef, gracieuse dans les arrangements d'airs connus et de chansons italiennes à la mode ces derniers temps. Le mélange est habilement dosé et fait tout l'intérêt du disque.

PICK-UP.

NOTE. — Dans cette même chronique, il y a quinze jours, était signalé le Te Deum de Dettingen de G.F. Hændel. Disque Fontana n° 698 012.

Disque excellent et passé un peu inaperçu lors de la parution. Il était à cette époque dans la catégorie publicitaire « Disque du mois Philips-Fontana » au prix de 15,60 NF. La vente augmenta dans de grandes proportions, puis le délai à prix exceptionnel expira. Le disque revint à son prix normal de 31,90 NF, ce qui provoqua des quiproquos chez les disquaires et à la direction Philips. Mais c'est la règle du jeu, les dates sont les dates et chaque mois un disque nouveau ou différent bénéficie de ce prix hors concours. Mais, même à son prix réel, l'enregistrement est si réussi que cela vaut la dépense.

FESTIVALS

Baalbek, an V

● *François Erval, à Baalbek, a découvert que Kipling avait tort : l'Orient et l'Occident peuvent malgré tout se rencontrer.*

« *Il ne faut pas avoir peur, madame,* dit le chauffeur avec un bon sourire. *Au Liban, il n'y a pas de danger. Tous les mauvais chauffeurs d'ici sont morts depuis longtemps dans des accidents.* »

Je dois avouer que cette anecdote ne nous rassure qu'à moitié. Les chauffeurs libanais ont, en effet, une façon particulière de conduire. Pour faire savant, je dirai même que c'est une façon *sui generis*. Une loi non écrite, mais d'autant mieux observée, semble imposer à chaque chauffeur de doubler exclusivement dans les tournants et uniquement en troisième position. Si, on ajoute encore l'âne qui trottine paisiblement au bord de la route avec un chargement immense, on se trouve même en quatrième position. Et si on ajoute encore que tous les taxis libanais ont bloqué leur compteur à 60 kilomètres, pour cacher qu'ils roulent autour de 120, vous comprendrez qu'il est absolument indispensable pour un voyageur européen d'être accompagné d'une personne du beau sexe, dont seuls les mines et les gestes terrifiés provoquent chez les chauffeurs un mouvement de pitié qui interrompt au moins pour quelques instants, leurs acrobaties ahurissantes. Un homme n'oserait jamais avouer qu'il a peur, de crainte d'être méprisé.

Les barrages de l'Antiquité

On avance cependant vers Baalbek, à travers une plaine bordée de deux chaînes de montagnes, le Liban et l'Anti-Liban. En classe, je me suis toujours émerveillé du manque de fantaisie de ces dénominations. Mais, si vous y êtes et que vous regardiez ces deux montagnes qui semblent s'observer et surveiller les humains qui s'agitent dans cette plaine, une des plus fertiles du Moyen-Orient, vous comprenez mieux. Le soleil se cache tôt derrière les falaises et jette une curieuse lumière mauve sur les ruines de Baalbek qui surgissent brusquement au coin d'une route, derrière un rideau de peupliers.

En pénétrant dans cet incroyable ensemble de sanctuaires, je constate, une fois de plus, l'inutilité de toutes les statistiques. J'avais bien lu que les pierres qui s'y trouvent sont les plus grandes du monde, les colonnes les plus hautes et que ces temples couvrent une superficie dix fois plus grande que celle de l'Acropole. Mais toutes ces précisions oublient la splendeur sauvage du site, la folie des constructeurs, la démesure de leur ambition. Construits entre les Ier et IIIe siècles de notre ère, par des empereurs romains, ces temples portaient témoignage pour Rome et ses Dieux à une époque où Rome ne croyait plus ni à Rome ni à ses propres Dieux. Etait-ce pour en imposer à une colonie lointaine, pour lui prouver la puissance de la métropole ? Ces temples représentaient peut-être, dans l'Antiquité, ce que les barrages sont pour notre siècle.

Renversées par les invasions

Quoi qu'il en soit, ces pierres et ces colonnes, debout ou couchées, ont gardé leur magie. A même le sol, renversées par les invasions et les tremblements de terre, les destructions conjointes de l'homme et de la nature, elles gardent au-delà de leur destination primitive le secret de la tentative la plus insensée et la plus noble de l'homme : l'art.

Il était compréhensible qu'on veuille ressusciter ces pierres, en faire de nouveau un lien, comme il y a près de deux mille ans, entre l'Orient et l'Occident. Mme Aimée Kettaneh, la fondatrice du Festival International de Baalbek, a, depuis 1956, invité des artistes de tous les pays d'Europe : des ballets anglais, des orchestres allemands, des troupes de théâtre françaises.

UNE SCÈNE DU « COURONNEMENT DE POPPÉE » DEVANT LE TEMPLE DE BACCHUS. (Festival de Baalbek.)
Pas seulement pour les riches.

En voyage organisé

Il n'était certainement pas facile de vaincre toutes les difficultés. Un risque surtout existait : ce festival créé par des gens riches, devait-il s'adresser uniquement aux privilégiés de cette planète ? J'avoue avoir redouté, lorsque j'avais été la première fois à Baalbek, cette évolution qui me paraissait presque inévitable. Les frais du voyage me semblaient prohibitifs pour le commun des mortels et la multiplicité des festivals européens semblait réserver Baalbek à des excursionnistes richissimes.

Je m'étais trompé. J'avais oublié la démocratisation des voyages à notre époque. J'ai vu arriver dans le port de Beyrouth un bateau, en voyage organisé, dont les passagers se précipitaient pour acheter des billets pour la présentation du « Couronnement de Poppée », de Monteverdi, joué par l'Opéra de Chambre de Milan. Néron, Sénèque, Poppée, Octavie avaient trouvé devant les colonnes du Temple de Bacchus, un milieu qui était le leur. Et la Comédie-Française avait eu raison de jouer « Britannicus », devant les temples construits par des architectes romains. Elle a connu un immense succès, en particulier Robert Hirsch dans le rôle de Néron et Danièle Ajoret en Junie.

Ces représentations s'adressaient particulièrement au public européen et à cette fraction de la population libanaise pour laquelle la langue française et la civilisation occidentale n'ont pas de secret. Mais il y avait tout le reste, tous ceux pour lesquels l'Orient restait la base de culture. Il m'a semblé que, dans le passé, ils avaient été un peu négligés.

Cette fois-ci, cette omission a été magnifiquement réparée. Il manquait à ce festival une représentation qui soit autochtone, qui satisfasse en même temps la curiosité du voyageur européen (faut-il dire son besoin d'exotisme ?) et corresponde aux exigences d'une importante partie de la population libanaise.

Pourquoi Salzbourg ?

La troupe folklorique du Festival et Ferrouz, une cantatrice admirable qui fait penser à Amalia Rodriguez, ont comblé cette lacune. Il était intéressant de voir le public (4.000 personnes) qui se pressait à ces représentations. Ce n'était plus seulement l'élite intellectuelle de Beyrouth qui venait admirer le Royal Ballet de Londres et Margot Fonteyn, la Comédie-Française, Jean Marchat ou Roger Planchon, l'Orchestre de Stuttgart sous la direction de Karl Münchinger ou I Musici de Rome, mais le peuple libanais qui participait à l'évolution de ses danseurs et chanteurs.

Je ne suis pas un fanatique du folklore. Il se peut d'ailleurs que cette troupe soit inexportable et qu'elle perde ses qualités sur une scène parisienne. Mais sous le ciel immense de Baalbek, un de ces cieux d'Orient que les mauvais romanciers décrivent si mal, où parmi le mouvement lent des étoiles on voyait brusquement se déplacer avec une rapidité vertigineuse un satellite (fut-il russe, fut-il américain ?), cet art populaire a gagné une consistance, décuplée par la ferveur des exécutants et de l'assistance.

Il est toujours mystérieux de savoir comment un Festival arrive à s'imposer. Pourquoi Salzbourg, Edimbourg, Avignon de préférence à tant d'autres tentatives ? Pourquoi Baalbek ? Existe-t-il un génie des lieux ? Ou est-ce plutôt une personnalité, qu'elle s'appelle Max Reinhardt, Lord Harewood, Jean Vilar ou, ici, Aimée Kettaneh qui, par sa foi, réussit des miracles ?

Une réussite décisive

Je ne sais trop. Tout ce que je sais, c'est que le Festival de Baalbek semble avoir trouvé son équilibre. Aux grands noms européens (pour l'année prochaine, on parle même d'une représentation de la Callas), s'est venu joindre l'art du pays et cette synthèse entre deux civilisations me semble décisive pour sa réussite. Il paraît qu'à l'encontre de la phrase beaucoup trop citée de Kipling, l'Orient et l'Occident peuvent malgré tout se rencontrer.

FRANÇOIS ERVAL

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
15 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes

Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
15 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF
OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF
CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF
TAXES 8,52 % en plus

Offres d'emploi

INGENIEURS

IMPORTANT GROUPE INDUSTRIEL
EQUIPEMENTS POUR LE TRAIT. DE L'INFORMATION
offre
CARRIERES INTERESSANTES
à
JEUNES INGENIEURS
DIPLOMES GRANDES ECOLES
X, ECP, ENSAE, etc.
et à
INGENIEURS EXPERIMENTES
intéressés par activités variées (du genre TECH. COMMERCIAL)

ETUDES A BASE TECHNIQUE

- méthode d'entretien et de contrôle des mach. en service (FIABILITE)
- mise au point
- problèmes de qualité

comportant :
RESPONS. D'ENCADREMENT ET DE FORMATION
MISE EN VAL. QUAL. D'ORG.
CONTACTS SOCIAUX NOMBR.
etc.
DEPLACEMENTS POSSIBLES A L'ETRANGER SI LANGUES VIVANTES CONNUES

FORMATION ASSUREE

Ec. à n° 8258 COMTESSE Pub. 20, Av. Opéra. PARIS q. tr.
DISCRETION ABSOLUE

SECRETAIRES

MAISON DE COGNAC Région Charente recherche personne pouvant assurer secrétariat sachant parfaitem. Langue allemande. Stuation d'avenir possible. Ecr. n° 816110 Jl.

« L'Express » recherche secrétaire sténodactylo libre de suite, ne pas se présenter, écrire Journal « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).

DIVERS

Importante industrie
rapport direct mode cherche jeune fille excellente présentation possédant ANGLAIS. connaissances publicitaires et graphiques pour service MODE et PUBLICITE. Mise au courant assurée par titulaire poste actuel. Logement de service PARIS fourni et voiture, déplacements étranger et province nécessaires. candidatures examinées et convocat. adress. du 4 au 12 sept. Ec. n° 24623 Jl C.V. manuscrit détaillé avec photo.

PR EMISSIONS RADIO
Recherchons JNE FME, bne élocution. Tél. : M. MARTIN. STE EKY, pr Rendez-vous ORN. 04-50.

URGENT
MANNEQUINS
HMES, FMES, ENFANTS pr présentation vêtem. Tél. M. MARTIN - ORN. 04-50

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

DIVERS

Dame 50 ans excel. présentat. références morales 1er ordre gde habitude commerciale et contacts humains, cherche situation commerce luxe, représentation ou autres, mi-temps ou temps compl. Ec. Jl n° 68418.

J. univ. ch. poste ens. italien et litt. gén. Paris et environs. DINO VALERIANI, Monteroni d'Arbia/Siena (Italie).

Autos

VENTES

PORÉ
110, rue des Rosiers
SAINT OUEN - MON 22-37
concessionnaire SIMCA-FIAT-NSU
Ouvert le dimanche

MONTLHERY 1960 .	5.850 NF
CHATELAINE 1957.	3.600 NF
COMMERCIALE 54 .	1.000 NF
ARONDE 1952. ..	950 NF
ARIANE 1959	5.500 NF
VERSAILLES 57 ..	3.500 NF
REGENCE 1956 ..	3.000 NF
ID-19 confort 59 ..	7.300 NF
11 BL 1954	1.400 NF
11 BL 1952	1.000 NF
PEUGEOT 202 fourg	800 NF

80 VOITURES EN MAGASIN
VENDUES AVEC GARANTIE
PIECES ET MAIN-D'ŒUVRE DANS TOUTE LA FRANCE
CREDIT 18 MOIS AVEC 1/4 COMPTANT
REPRISE DE VOTRE ANCIENNE VOITURE
LOCATION
SANS CHAUFFEUR

Appartements

ACHATS

ETUDE DEFONTAINE
SPECIALISTE IMMOBILIER
25, rue Didot, PARIS-14e
PAIE COMPTANT
LOGEMENTS même sans confort
appartements, pavillons, maisons rural, terrains, immeubles et viagers.
EXPERT. GRATUITE S/DEM.
SUF. 02-70

Commerçant ay. vendu paie cpt 2 ou 3 pces avec confort. LACAZEITE, 1, allée Visconti, Les Coutilles, ASNIERES.

Ach. à part. APPART. 3/4 pces Bon quart. av. asc ou 3 ét. max. FAUCHEUX MARCHES AFRICAINS, 24, r. Athènes, PARIS.

VENTES

ANTONY pr. m°, bus, lycée, etc. ds espace vert. appt. F4 nf. (1958) tt. cft. tél. cave, C.F. Prime - Ber 17-83.

Propriét. Vd. directem. rue REMY - DUMONCEL (14e) Appart. 65 m2 3 p. cuis. balc. sol. Prix 45.000 NF. Facil. MONTMARTRE, rue DUPERRE, coq. rez-de-chaussée, tr. clair. 30 m2 2 pces cuis. cab. toil. w.-c. possib. profess. libér. Prix 28.000 NF .Facilités, U.P.R., 34, bd Bne-Nvelle. TAI. 94-10.

LOCATION DEMANDE

URGENT
Je cherche 6 pièces, deux salles de bains, 7e, 8e ou 16e
REPRISE JUSTIFIEE
Ec. L'EXPRESS, 29, r. Marignan ou téléphoner heures bur., ELY 23-89. Poste 95.

J. F. Inst. ch. cha. m. ind. Paris max. 150 NF. Ec. 90576 Jl.

Constructions

NEUVES

PARIS (5e)
à 150 mètres Jardins du
LUXEMBOURG
25, rue HENRI-BARBUSSE
Studios et Appts 2 et 3 pièces grand stand., 6e ét. en cours
Livraison Hiver 61
CREDIT POSSIBLE
60 %
Rens. G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL 99-19**

Propriétés

VENTES

Talloires (Annecy) vds chalets Paie cpt Pavill. libre banl. proche, GERARD, 21, avenue des Chasseurs, Arnouville-les-Gonesse (Seine-et-Oise).

ACHATS

Paie cpt Pavill. libre banl. proche, GERARD, 21, avenue des Chasseurs, Arnouville-les-Gonesse (Seine-et-Oise).

Bonnes adresses

TOUT ce que Mme EXPRESS vous indique comme peinture ou produit d'entretien, vous le trouverez chez BODY, 2, rue Cler, Paris (7e)
AVEC 20 % DE REMISE
de 10 à 20 h., sans arrêt

Occasions

Vd bel. table anglaise Regency 2 pieds tripodes acaj., de 9 à 18 h MED. 19-66.

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Vacances

VILLEGIATURES

WEEK END A VEZELAY, Charme de la 1/2 saison, son et lumière, relais de LA TOUR ROUGE, cal. total, conf., table raffinée, accueil attentif, Tél. 43

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

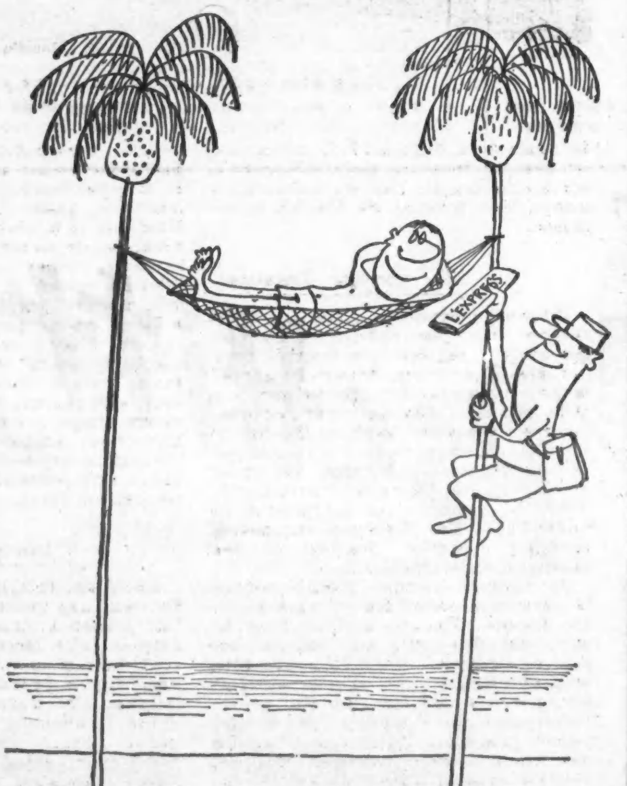
(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.



M ....
....
....
....

Adresse de vacances :
....
....
....
....

désire souscrire un abonnement vacances de :

1 mois à 5 NF
2 mois à 9 NF
3 mois à 13 NF

et vous règle la somme
— par chèque
de NF
par virement à votre CCP 73-78-19 Paris

LE NOUVEAU MONSIEUR NIET

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Les vacances politiques sont terminées, la France officielle fait sa rentrée cette semaine. C'est Non, Non et Non sur toute la ligne.

Le Général de Gaulle a dit récemment : « Je ne cède pas à Monsieur Krouchtchev sur Berlin (sic), ce n'est pas pour céder à Monsieur Bourguiba sur Bizerte. » Paroles mémorables qui résument la situation, l'homme et sa vision des choses.

Non, d'abord, sur l'Algérie. Non au F.L.N., on sait comment. Non aussi aux militaires qui réclament qu'on leur fixe une mission, un but à leur action. Non à la négociation. Non à l'Algérie française. Non, finalement, au partage dont on avait tant parlé, car il faut bien se rendre à l'évidence : c'est impraticable et personne n'en veut. Non à tout le reste. D'ailleurs, selon une déclaration officielle, « le problème est virtuellement réglé ».

A l'O.N.U., c'est un super-Non. Un non incroyable, sans précédent. On avait déjà vu une délégation française refuser de participer aux débats, il y a plusieurs années, lorsqu'il s'agissait de l'Algérie — problème intérieur français, disait-on avec le juridisme de notre côté. On se rappelle le joli coup de chapeau de M. Pinay, sortant de la salle, suivi de ses collaborateurs, pour bien manifester que l'autre rive de la Méditerranée était faite de départements français et que l'O.N.U. était, comme on dit, incompétente.

Ce qui est sans précédent, c'est qu'un pays, et surtout l'un des Grands, comme la France, refuse d'être présent dans une discussion concernant son différend avec un autre pays notoirement indépendant, et même parrainé par elle (la Tunisie). Cela ne s'était jamais vu. Le fondement juridique d'une pareille attitude est totalement inexistant. Sa justification politique est nulle. Ses conséquences, pour l'avenir, sont bien dangereuses. On peut critiquer l'O.N.U., et son fonctionnement, de cent manières, mais l'O.N.U. est le seul endroit au monde où les nations peuvent tout de même se rencontrer, se confronter, se connaître ; où les jeunes Etats apprennent à manifester leur véritable indépendance, indépendance à l'égard des deux blocs : souvent, depuis deux ans, des majorités se sont constituées à la fois contre l'U.R.S.S. et contre les U.S.A. C'est une bien grave responsabilité, un imprudent réflexe d'amour-propre, de déprécier ce forum, ce machin. En dehors de lui, il n'y a que la jungle et le règne de la force. Regardez le Congo qui, dans les pires conditions de départ possible, arrive tout de même à se mettre debout, à émerger de l'anarchie...

Saboter l'O.N.U., mépriser ses débats au point de refuser même d'y paraître, personne (depuis Staline, nous allons y revenir...) n'a poussé sa politique jusque-là.

Il y a cette semaine plus remarquable encore. Dieu sait si les chefs militaires américains, le chancelier Adenauer, M. Willy Brandt et M. Strauss (par ordre croissant) ont toujours considéré toute négociation avec les Soviets comme une entreprise diabolique, indécente, obscène, impossible. Et quand M. Kennedy, chauffé à blanc par tous ces gens, encore très inexpérimenté, rentra de son voyage en Europe et de sa rencontre évidemment difficile avec M. Krouchtchev, il exposa au peuple américain que l'essentiel serait désormais la manifestation de la force et de la volonté de l'Ouest, car il n'y avait rien à attendre d'une conversation avec les Soviets.

Il s'aligna même avec ostentation sur le vieux général Mac Arthur, pour qui la croisade anticommuniste tient lieu de foi politique, sur le Pentagone, qui se méfie de tout ce qui vient de l'Est, et sur M. Harry Truman, dont la considération pour les Soviets est telle qu'il met ouvertement en doute la réalité des vols de Gagarine et de Titov. Qui dit mieux ?

Eh bien ! tous ces hommes-là, depuis la semaine dernière, parce qu'ils ont des yeux pour voir, se sont rendus à l'évidence : si l'Ouest veut sauver Berlin, si l'on veut éviter une guerre monstrueuse, stupide, terrible, et qui, de toute façon, ne résoudra rien — dont le seul résultat possible serait de donner aux Chinois la suprématie mondiale, la race blanche étant pratiquement anéantie — si l'on veut permettre aux hommes de vivre, simplement cela, vivre, il faut bien causer, comme on dit. Donc, tout le long du front anticommuniste, la nécessité d'une négociation, à propos de Berlin et l'Allemagne, s'est imposée. Sauf à Paris. Non, dit de Gaulle. On ne négocie pas sous la contrainte.

Comme on ne négocie pas non plus quand tout est calme (à quoi bon ?). On ne négocie pas. Point.

Il est officiel maintenant que MM. Macmillan et Kennedy n'ont plus aucune peine à convaincre le vieux chancelier allemand, adversaire n° 1 du Kremlin, qu'il vaut mieux négocier avant d'attendre des dégâts supplémentaires, mais qu'ils se heurtent à une hostilité de principe du chef de l'Etat français. « Je ne cède pas à M. Bourguiba, je ne céderai pas à M. Krouchtchev ».

On savait, depuis la parution du troisième tome des « Mémoires » du Général de Gaulle, que l'homme d'Etat qui l'avait le plus impressionné, au cours de sa carrière, c'était Staline. Ce Staline impassible, entêté, solide comme un roc, refusant de bouger d'un centimètre, dont le porte-parole dans le monde, M. Molotov, était devenu fameux, dans les années 1944-54, sous le pseudonyme de « Monsieur Niet », parce que, à l'O.N.U., comme partout, il disait toujours Non par principe.

L'élève est aujourd'hui digne de son modèle et, sur la scène universelle, il le remplace. Le Staline 61, en quelque sorte, c'est de Gaulle. Monsieur Niet, comme Dieu, est enfin Français. C'est ainsi qu'on se fait respecter. Et, en tout cas, courtiser par les grands de ce monde.

Seulement, Staline n'était pas gratuitement l'homme du Niet. Si, dans cette période-là, il s'accrochait, s'arcboutait, ne bronchait pas et exaspérait tout le monde, il avait une raison politique : égaler d'abord la puissance militaire des Etats-Unis, qui avaient une avance considérable. On peut être antistalinien — et dans ce journal nous avons fait toutes les critiques devenues depuis des lieux communs sur les méthodes du vieux dictateur — mais là n'est pas la question qui nous intéresse aujourd'hui. La question est celle de la cohérence politique. Staline était cohérent. Derrière son rideau de fer, derrière son silence buté, derrière ce Non perpétuel, il édifiait les bases de la puissance soviétique, dont M. Krouchtchev se sert maintenant. Sanguinaire et mythomane, surtout sur la fin de son règne, Staline avait tout de même une logique évidente dans sa conduite politique.

On ne voit pas à quel projet cohérent correspond celle de De Gaulle. Sauf à démontrer, non sans grandeur — mais pour aboutir à quoi ? — sa force de caractère personnelle.

Non à Bourguiba. Non à Krouchtchev. Non aux paysans. Non au F.L.N. Non aux enseignants. Non à Challe, et Non à Bollardière. Non aux syndicats (et à « leur petit jeu »). Non aux étudiants (on se souvient de la fameuse lettre à l'U.N.E.F.). Non. On ne fera pas bouger de Gaulle, un point c'est tout. Spectacle hors série qui s'apparente davantage au théâtre antique qu'à la politique, et auquel il faudrait peu de choses pour qu'il confine à la démence shakespearienne.

En attendant que ce Non universel que la France incarnée oppose au monde, et à elle-même, explose en morceaux, chacun est assez fasciné par l'homme planté sur ses pieds qui entrave, à lui seul, le cours des choses. Il est bien vrai que, depuis Joseph Staline, on n'avait pas vu un bonhomme comme celui-là. Quand nous le raconterons à nos enfants ils auront du mal à le croire. D'ici là, heureusement, le dernier des Titans de la guerre mondiale aura laissé la place à des hommes plus modestes qui s'occuperont de ces choses banales : l'organisation de la paix, du progrès, des loisirs, de la vie.

J.-J. S.-S.